

Le Monde Illustré
Album Universel



Un jeune patriote



RICHELIEU & ONTARIO
NAVIGATION
Co



HOTEL TADOUSAC

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic, MONTREAL

Il nourrit le cerveau et les muscles



SUZANNE ADAMS.

Le VIN ST MICHEL est un tonique naturel qui agit directement sur le sang, sans fatiguer les nerfs ou les organes digestifs. Il donne de l'énergie à tous les organes, parce qu'il purifie le sang et contribue à la reconstitution complète des tissus cellulaires.

Il est très apprécié par toutes les personnes que la nature de leurs occupations soumet à un surmenage constant. Madame Adams lui doit une partie de ses succès. Elle prend toujours un verre de VIN ST MICHEL avant de monter sur la scène et quand elle en sort.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et dans tous les débits de vins
Boivin, Wilson & Cie, - - Montréal
Dépositaires

"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.
PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL.



Institut Privé pour la Guérison de l'Ivrognerie

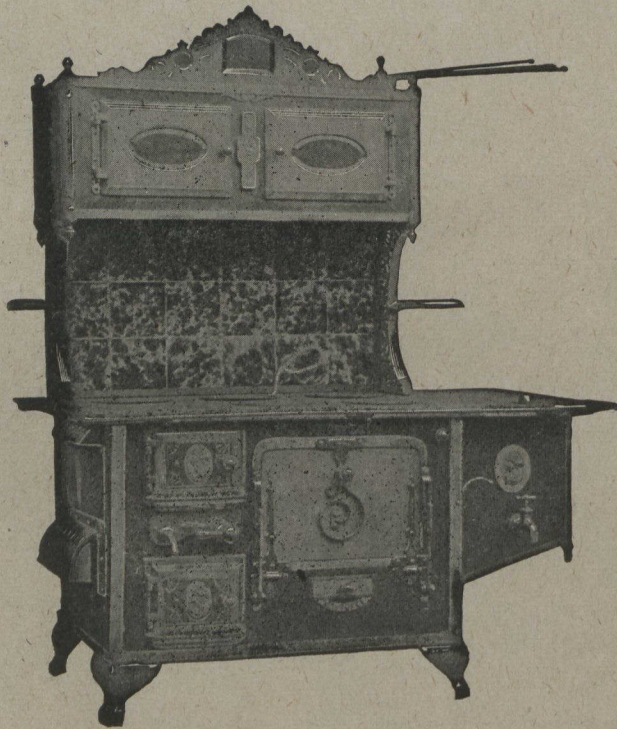
Boite Postale 201
Québec, Qyé.

QUEBEC,
Canada

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



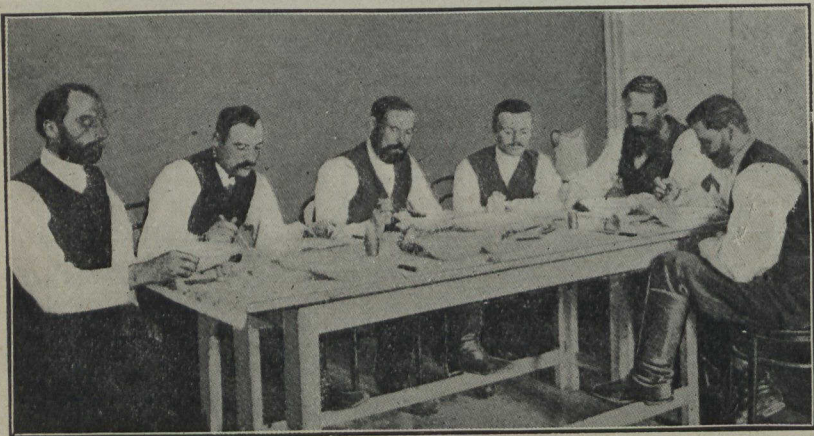
Vue de la montagne de Saint-Hilaire, photographiée de Belœil, P. Q.

D'après photographie de M. M. Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis, coin de la rue Ontario, Montréal.



La basse-ville de Québec, vue de la terrasse Dufferin

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



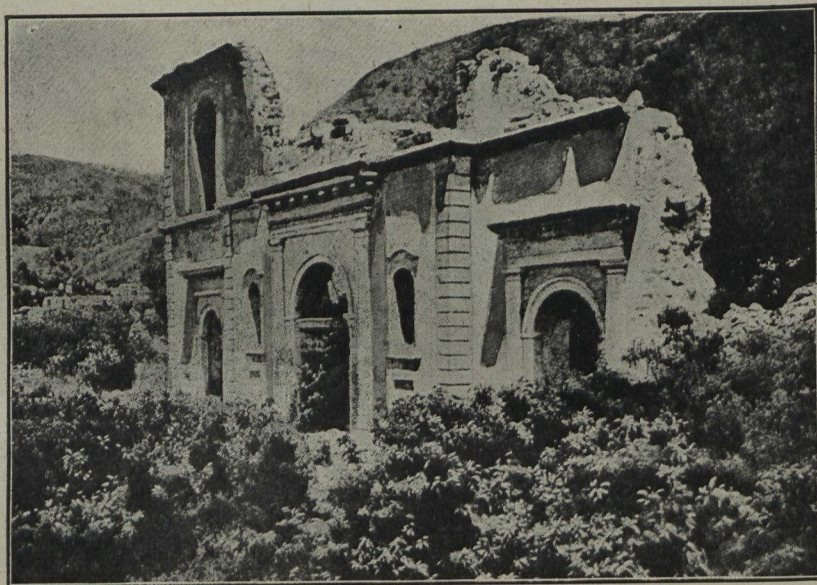
Députés paysans de la Douma, aujourd'hui dissoute, prenant leur repas en commun



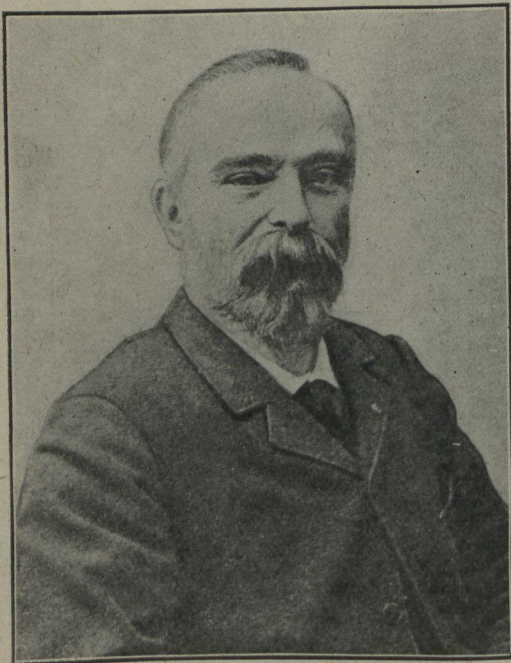
En France: Aux Tuileries, la fête de la renaissance du costume provincial (15 juillet). Différents costumes bretons



En France: Aux Tuileries, la fête de la renaissance du costume provincial (15 juillet). Costumes de Strasbourg

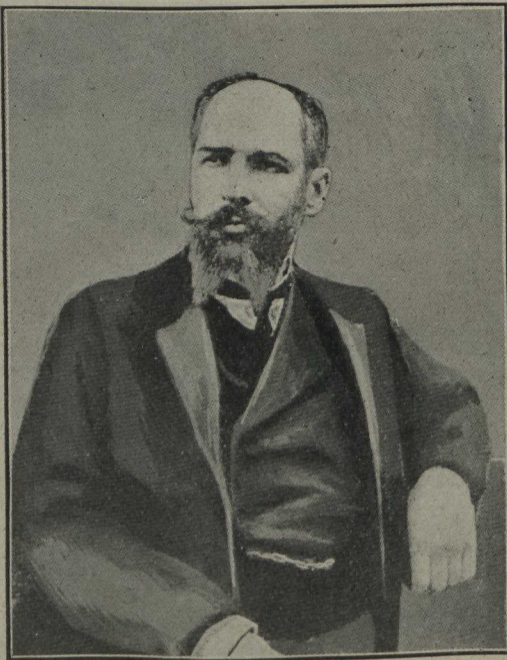


Quatre ans après le cataclysme, ce qu'il reste de la cathédrale de St Pierre de la Martinique



En France

Le professeur Brouardel, de l'Académie de Médecine de Paris, décédé.



En Russie

M. Stolypine, ministre de l'Intérieur de Russie, nouveau président du Conseil des ministres.



En France

Le commandant d'artillerie réhabilité, A. Dreyfus, chevalier de la Légion d'honneur, et le commandant Targe, officier de la Légion d'honneur, échangeant une poignée de main.

Voir le texte se rapportant à ces gravures, à la page 560 de ce numéro de "L'Album Universel"

Sommaire du N° 1165, du 25 août 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque — Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Réveil d'opinion, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Le destin, nouvelle inédite, par Marie Le Franc — La belle-mère, nouvelle, par H. Bezançon — La femme de l'ouvrier — L'exorde d'un discours original, par le chanoine d'Agrigente, V. G. — Poésies: Lise (pièce à dire), par Victor Hugo; Sieste, par André Theuriot; Le pêcheur à la ligne, par François Coppée — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Le lac Ontario, par F. Cooper; Sans famille, par H. Malot — Musique: Circulez, polka-marche, par W. J. Paans — Deux pages humoristiques — A travers le Canada (suite) — Les grands musiciens — Pour les agriculteurs — Nouvelle: Un homard un peu cher, par M. Deprez — Cartes postales illustrées — Texte se rapportant à nos illustrations — L'âme de la maison, nouvelle, par Jean du Rebrac — Hygiène ménagère — Variétés, etc.

Choses d'Europe

En Angleterre

La dernière décision de la Cour d'Appel a sûrement donné la note gaie à la question de l'éducation religieuse. Cette décision peut être renversée par le comité judiciaire du Conseil Privé et par la Chambre des Lords, elle-même, siégeant comme cour suprême d'appel ou de cassation. Mais tel quel le jugement du plus haut tribunal, proprement dit, de l'Empire, fait du bill de M. Balfour sur l'éducation religieuse un véritable sujet de moquerie publique; il rend même inutiles, sinon ridicules, tous les travaux des Communes et de la dernière session au sujet du bill de M. Birrell. Personne ne peut dire lequel des partis est le plus atteint et les divers groupes se défendent le mieux qu'ils peuvent aux dépens les uns des autres.

Les gens sévères sur l'article des principes et des vieilles doctrines fondamentales qu'ils tiennent pour sacrés et intangibles — on les nomme les "passifs résistants" qui ont, le plus consciencieusement du monde, refusé de payer la contribution pour l'enseignement de la religion, anglicane ou catholique, auraient bien le droit de rire de tout le monde, s'ils n'étaient que trop sérieux, mais ceux-là ne rient jamais: ils ont été condamnés à l'amende et à l'emprisonnement, leurs meubles, leurs couteaux, leurs cuillères et leurs fourchettes ont été vendus pour ce qui est jugé maintenant par la justice du pays être un objet illégal!

Le jugement dont il s'agit, en effet, est très compliqué, mais en résumé, il déclare que la loi Balfour n'a jamais légalisé le paiement des contributions pour l'enseignement religieux à même le rôle des taxes publiques pour l'enseignement général et que les autorités locales ne sont pas obligées de prélever des fonds pour cet objet particulier.

Il resterait à décider si ces autorités, dans le cas où elles le voudraient, auraient le pouvoir de prélever ces fonds; leur devoir, pour le moment, et d'après cette dernière décision judiciaire, se bornerait à maintenir un enseignement séculier efficace.

Le résultat politique de ce jugement en cassation est renversant; certains prétendent même qu'il poussera la Chambre des Lords, à la prochaine session, à rejeter le bill Birrell; d'autres soutiennent que le parti de l'Eglise, ou de l'enseignement religieux obligatoire, se trouverait encore plus mal si la décision de la Cour d'appel est maintenue, car alors aucun enseignement religieux ne pourrait être rétribué de par la loi et il deviendrait, dans tous les cas, facultatif et absolument étranger au contrôle des assesseurs locaux qui ont la charge de répartir et de prélever les fonds de l'enseignement public.

* * *

La presse, en général, fait preuve d'une réserve bienveillante à propos de la prochaine entrevue entre le roi et l'empereur d'Allemagne.

L'an dernier, au cours de l'incident franco-allemand-marocain, Edouard VII évita soigneusement d'avoir le moindre contact avec son irrépressible neveu car il favorisait ostensiblement, nous pourrions dire plutôt avec ostentation, la solution pro-française de cette grosse querelle d'Allemand que la conférence d'Algésiras a réglée, au moins en apparence et au point de vue des civilités protocolaires. Il se

rait donc excessif que le roi d'Angleterre refusât cette année de rencontrer son parent et de lui rendre les politesses et les amabilités familiales qu'il lui doit.

La rencontre a donc été fixée au 16 d'août en cours et elle a été d'un caractère tout à fait intime et personnel. Les nuages qui se sont élevés ne sont pas encore oubliés, mais on croit en un avenir amical et rassurant.

* * *

La cause du marquis de Townshend, qui vient d'être plaidée a donné lieu à un scandale peu commun dans la haute aristocratie. On sait que le marquis est tenu pour fou par sa famille qui demande de ce chef l'annulation de son mariage. Au cours de l'enquête, un incident a surgi qui dénote un état de choses plus que "shocking" pour tant de gens haut encolés qui trouvent à redire au moindre scandale de l'étranger: l'un des témoins a admis l'existence d'un contrat de commission s'élevant à £27,000 — \$135,000 — pour la seule présentation de la future marquise de Townshend à monsieur le marquis. Le témoin, un expert dans la matière, parût-il, a appelé cela un courtage en mariage, et il a ajouté que de telles opérations ne sont pas rares. "Heureusement, dit la dépêche, le témoignage de ce monsieur n'a pas corroboré la prétention qu'il a émise d'appartenir à la belle société.

* * *

Quelques ingénieurs de Londres, prétendent avoir, après de nombreuses expériences, découvert l'invention de turbines aisément réversibles alors qu'un navire irait à toute vitesse. Ce serait la solution de grosses difficultés qu'ont éprouvées les nouveaux paquebots des lignes Allan et Cunard.

* * *

La bourse à Londres comme à Paris ne donne aucun signe de malaise en rapport avec les valeurs russes qui se maintiennent fermement, avec une légère tendance à la hausse, depuis qu'il semble constant que la grève générale n'aura pas lieu.

En France Un duel entre deux généraux français et les grandes manoeuvres de la marine sont les deux événements de la semaine, pauvre en nouvelles fraîches comme le sont en France toutes les semaines de la grande vacance.

Le général André, de fameuse et archi-maçonnique souvenir, le général aux fiches, quoi! offensait gravement naguère le général de Négrier qu'il prétendait avoir sollicité, de lui André, alors que ce dernier était le ministre fichard de la guerre, de le maintenir en activité quoiqu'il eût dépassé la limite d'âge. Le général de Négrier lui répondit qu'il en avait menti. De là défi de part et d'autre, échange de cartes puis envoi de témoins, rencontre sur le terrain; André tire et manque, de Négrier refuse de tirer et l'affaire est close, beaucoup plus heureusement que le duel entre le député Pugliesi-Conti et le sous-ministre Sarraut qui fut blessé grièvement et faillit même perdre la vie sous les coups de son adversaire.

Le duel n'est pas toujours une farce en France, quoiqu'en disent les écrivains étrangers qui blaguent les duellistes à mort. La loi le défend mais il est encore très commun et dans l'esprit public il reste le seul moyen de régler les questions d'honneur.

On a vu dernièrement des ministres chargés d'appliquer la loi prendre part comme témoins à un duel, celui-là même dont nous parlons ci-haut, entre le député Conti et le secrétaire d'Etat, ministre Sarraut. On se demande ce qui serait arrivé s'il y eut eu mort de l'un des combattants, meurtre par conséquent aux yeux de la loi!

* * *

Quant aux manoeuvres de la marine, le vice-amiral Fournier, s'est glorifié du fait que si le combat simulé entre les grands vaisseaux de guerre et les torpilleurs et sous-marins eût été une véritable bataille, sa flotte de surface eût été annihilée.

Cela prouve en faveur des vaisseaux de guerre sous-marins et porte même les connaisseurs français, à dire, sans doute avec quelque exagération, que l'armement maritime de la France serait capable de tenir tête à celui de l'Angleterre en cas de guerre entre les deux pays.

Pourquoi alors cette flotte de gros navires qui coûte à la France \$200,000,000 et dont on ne cesse de vouloir augmenter le nombre des unités? chantent en coeur les anti-militaristes.

* * *

On attend prochainement, dit une dépêche privée à un journal américain, les instructions du Pape sur l'attitude du clergé français dans l'application de la loi de séparation. Déjà les journaux religieux se réjouissent à l'annonce que le Pape rejetterait le nouveau régime des associations culturelles. Beaucoup sont portés à croire que le document papal n'ira pas aussi loin et qu'il satisfera à moitié les

conciliants et les intransigeants. Nous publions ailleurs un extrait de correspondance de Rome qui nous laisse entrevoir cette solution.

* * *

Un article du Dr Maurice Letulle, sur la tuberculose, publié dans "Le Matin" a produit quelque émotion à Paris et a mérité la reproduction, à titre de littérature épatante! sans doute, dans plus d'un journal américain et anglais. Nous ne pouvons que donner la fin de cet écrit fait pour éveiller la terreur des autorités de tous les pays.

"Reste le second mode de contagion — le premier étant la contagion par les aliments provenant d'animaux tuberculeux — auquel sont, sans cesse, exposés l'homme et ses compagnons de travail, les animaux domestiques. Celui-là, on en connaît trop bien l'instrument, on le poursuit d'anathèmes; on le charge, à juste titre, de l'innombrable kyrielle des drames de la tuberculose. C'est lui qui va, dans la famille d'un phthisique, tuer, les uns après les autres, sans jamais manquer son coup, tous les enfants, par la méningite, et la mère par le poumon. J'ai nommé l'immonde, l'affolant, le triomphant "crachat", maître du trottoir, souverain de l'atelier, roi de nos jardins publics! Le crachat, homicide, regardez-le: visqueux, collant, gorgé de milliards de bacilles virulents, il étale sa fange et s'accroche, invincible, à la foule qui passe!

Le vent et la poussière, la semelle de nos chaussures et l'ourlet de vos robes, mesdames, s'en partagent généreusement les parcelles et vont porter, à votre insu, la mort dans vos familles!

Nous "mangeons" donc, chaque jour, à qui mieux mieux, les crachats desséchés expectorés par les phthisiques, nos malheureux concitoyens! Qu'en conclure? et que faire là contre? Voici:

L'Etat doit, sans faiblesse, édicter une loi d'hygiène sanitaire, imposant à quiconque le respect de la propreté de la rue et des lieux publics. Il doit exiger, pour ces lieux publics, l'usage de crachoirs collectifs, dans lesquels, et non autour desquels, le public aura le droit de verser le produit de ses bronches malades. Mais que peut la loi, si elle n'est pas le simple et fidèle écho de l'usage, si elle n'est pas, avant que de naître, déjà entrée dans la vie sociale?

Et nous, les victimes prochaines, nous qui voulons des poumons sains dans une cité propre? Quel est notre devoir à l'égard des poussières bacillifères? Il est simple, on pourrait dire rudimentaire. La doctrine consolante après tout, de "l'origine digestive" de la tuberculose pulmonaire nous trace nos devoirs: Pour ne pas manger les "bacilles de tout le monde" et pour être sûrs d'éviter la contagion, un geste familier nous protégera: il suffit de n'aborder la table aux repas et il est nécessaire de n'y prendre nos aliments qu'à l'aide de mains proprement lavées, exemptes des parcelles de crachats englobés dans les poussières, et de ne manger ces aliments sains qu'après avoir, de même, soigneusement nettoyé les lèvres de notre bouche.

Ce "rite", la toilette des mains et de la bouche, avant comme après le repas, c'est la formule magique et simple qui sauvegarde du bacille malin et qui donne la vie. A la lumière de cet acte de foi sociale, on peut considérer le savon comme un instrument providentiel!

Résumant tout cela, en deux mots, l'hygiène sociale clame à la foule anonyme qu'il lui faut conquérir:

"O peuple de France, si tu as toujours foi dans tes destinées, si tu veux vaincre la tuberculose qui menace tes moelles et ta descendance, si tu veux vivre encore, ne crache plus à terre et lave-toi!"

Eu Russie La tentative d'assassiner le grand-duc Nicolas, généralissime de l'armée russe, au cours d'une revue et d'exercices de tir, a créé une immense émotion de par le monde entier. Elle montre combien a pénétré partout la doctrine révolutionnaire et il faut que la masse, l'énorme masse du peuple russe soit bien difficile à émouvoir pour que les autorités de l'immense empire comptent avoir dompté la révolution.

* * *

Les partis politiques, il y en a quatre ou cinq, pour le moins, affublés des noms les moins compréhensibles aux profanes, ont commencé leur campagne électorale. C'est bon signe puisque si on ne croyait pas à une future et relativement prochaine Douma, plus modérée, plus sage, sans doute, on ne se préoccuperait pas de la recruter.

Dés nouvelles de la dernière heure, que nous tenons à communiquer à nos lecteurs, sans trop de retard, et les exigences de la mise en page de la revue, nous forcent, à regret, à reporter la fin de cet article page 559. Nous espérons que, pour une fois, on nous passera cette petite infraction aux lois rigoureuses du journalisme bien compris.

REVEIL D'OPINION

La loi du dimanche aura produit, — on sera unanime sur ce point, — un réveil dont les classes ouvrières n'auront qu'à se féliciter : elle aura provoqué la discussion sur les droits et les devoirs des employeurs et des employés en un jour dont l'observance est commandée par l'Eglise et par l'Etat.

Il n'y a pas si longtemps que l'Etat canadien ne connaissait pas ce que c'était que légiférer sur la sanctification du jour dominical : le Haut-Canada s'en tenait à sa vieille loi reproduite d'un statut de Charles II — 1632 — et la province de Québec renouvelant une ordonnance française, en dix lignes, défendait de se livrer au commerce le dimanche.

Le Haut-Canada avait suivi la tendance puritaine et le Bas-Canada la pratique et l'enseignement catholique.

Dans le Haut-Canada la loi défendait de vendre, de tenir des assemblées politiques ou autres, de jouer, de tenir des courses, de chasser, de pêcher et même de se baigner en de certains endroits. Ce n'est sûrement pas cela que défend la loi fédérale du dimanche !

Dans le Bas-Canada on ne s'attaquait qu'au commerce régulier qui était prohibé et pour tout le reste l'Eglise catholique réglait les actions de la vie sociale en réglant les devoirs de la conscience du fidèle.

Il n'avait pas été jugé nécessaire d'aller plus loin et, certes, si l'état de notre société fût resté le même nous n'hésiterions pas à regretter l'immixtion du pouvoir fédéral dans une matière qui semble de premier abord de simple intérêt local, à part l'intérêt d'ensemble qu'il y a pour le Dominion de proclamer d'urgence l'observance d'un jour de repos par semaine dans toute l'étendue de son territoire.

Mais les choses sont bien changées depuis l'époque de ce développement matériel extraordinaire que nous ferons remonter à l'établissement de notre industrie nationale et à la construction du chemin de fer du Pacifique Canadien, c'est-à-dire au commencement de la décennie de 1880 à 1890.

Le capital encouragé par notre loi douanière et l'accessibilité rendue facile et rapide aux territoires du Nord-Ouest et du Pacifique, inépuisables en ressources de tous genres, ont multiplié les manufactures qui couvrent nos cités, absorbant des millions de dollars, employant des cent mille bras, et exigeant toutes de leur direction de plus en plus gros dividendes, partant un travail plus intense de chaque ouvrier que le gros employeur est porté à assimiler à une machine à production.

Et quel effort, le capital sans entrailles, quel surmenage plutôt, l'usine immense dont le rendement se multiplie par chaque minute de travail, n'ira-t-elle pas demander à la machine humaine ?

De même pour nos innombrables voies de transport, par eau ou par rail, pour ces tramways électriques qui sillonnent nos villes, dont les bénéfices se calculent, au bureau de direction, suivant le nombre d'heures données à l'exploitation des lignes, des réseaux, des systèmes divers, exploitation estimée en rapport direct de l'exploitation de l'homme de peine qui, lui, y met sa vie.

Notre loi du dimanche de jadis avait été puisée aux sources de l'âme, de la conscience, elle prenait sa sanction dans les prescriptions, les défenses et les permissions du prêtre. Et cette sanction suffisait : non seulement elle suffisait mais elle était et il est regrettable qu'elle ne soit plus la sanction morale, complète, parfaite par elle-même, parce que en dehors de la vue et du bâton du sergent de ville, elle agissait à fond sur l'âme même du citoyen.

Il en est encore de même, Dieu merci, parmi nos populations de la campagne, catholiques et mettant au-dessus de toute loi humaine la loi de Dieu et de l'Eglise. Il en est aussi de même dans nos grandes villes canadiennes-françaises, et si l'ouvrier d'atelier se livre le dimanche, son unique jour de repos, à des jeux et à des amusements plus ou moins bruyants, il évite de profaner un jour qu'il a appris dès son enfance à consacrer à ses devoirs religieux. Il n'offense en rien les règles de la morale et de la décence. Les pique-niques de famille, les excursions à la campagne, les parties de jeux divers portant des noms anglais mais bien français, sont de vieille tradition chez nous ; si on s'y ébat, si on y chante et rit un peu bruyamment, c'est que nous sommes bien d'avis et nos prêtres aussi, que notre Dieu n'est pas un être morose et chagrin, mais un être bienveillant à ceux qui ont la belle humeur au cœur, le rire franc et largement déployé.

Les ouvriers des champs ou de l'atelier, dont le dimanche est resté inviolé n'ont donc pas à préoccuper l'esprit du législateur. Il n'est pas de classe qui se soumette mieux aux prescriptions des ministres du culte.

Mais les autres ? Les milliers et les milliers d'ouvriers, d'hommes de peine, qui gagnent péniblement le pain de la famille, six jours de la semaine et auxquels le capital sans cœur, sans raison autre que celle du plus fort, c'est-à-dire du dollar tout puissant, faut-il qu'ils soient laissés sans protection contre la rapacité des grandes compagnies d'exploitation d'affaires et d'hommes, qu'ils ont à gorger le plus possible ?

Quelle loi de protection existe donc qui force, dans la province de Québec — car c'est de notre province que nous entendons nous occuper — une compagnie de tramways, par exemple, de navigation ou de chemin de fer, à procurer à ses serviteurs, une journée de repos par semaine ? Qu'on nous cite un texte, un bout de phrase légale, une sentence de juge, un usage, une coutume revêtue d'un semblant de force légale devant les tribunaux, capable de faire condamner l'employeur qui obligerait son employé à travailler pour lui les sept jours de la semaine, sous peine d'être congédié et jeté sur le pavé.

Dans ces temps heureux et primitifs où vivaient nos pères, la question du repos dominical n'était qu'une affaire de conscience obligeant chacun dans l'exercice discrétionnaire de sa liberté et de son jugement. Aujourd'hui, grâce à la constitution des grandes exploitations matérielles, le domaine de la conscience s'est rétréci peu à peu ; les eaux rafraîchissantes de la charité, de l'humanité se sont retirées pour laisser à nu les sables desséchés de l'égoïsme, et les coalitions de capitaux n'ont plus d'autres considérations que l'argent pour la lutte, le triomphe à tout prix contre toutes les compétitions. Le langage de l'âme, de la pitié, est un anachronisme que les administrations ne comprennent pas. Et si le législateur n'intervenait pas, au nom de l'humanité, pour établir une loi de repos en faveur du travailleur, nous serions bientôt témoins d'exigences et de brutalités auprès desquelles l'existence des serfs du moyen âge et des esclaves des temps anciens aurait été une vie de bien-être et de liberté.

La loi française, à la suite de changements nombreux et plus ou moins hostiles à l'observance du dimanche, a rétabli un jour de repos par semaine. Mais combien a-t-il fallu de travaux, d'intercessions auprès des pouvoirs, combien de démarches des députés ouvriers et socialistes même ! Pendant combien d'années n'a-t-on cessé d'adresser pétitions sur pétitions signées par des centaines de mille ouvriers !

La prétendue réforme comme toutes celles de la Révolution avait tourné contre le petit au bénéfice du capitaliste.

On cherche à soulever les classes ouvrières contre la législation fédérale sur le dimanche.

Pour les ouvriers des champs et des ateliers nous admettons sans détour que cette loi ne saurait avoir d'application, mais il en est tout autrement pour la multitude des ouvriers occupés dans des exploitations entraînées tendancieusement et comme par la force irrésistible des choses vers un régime de travail continu et épuisant.

Avant qu'il ne soit longtemps et si certains abus ne cessent pas, on réclamera une loi revêtue des plus fortes sanctions pénales pour forcer les employeurs à une observance plus généreuse du repos dominical.

Et ce seront les ouvriers et leurs représentants qui auront les premiers à l'exiger de nos parlements.

La loi actuelle n'est que le mot de "qui vive" aux sentinelles chargées du bien-être de l'une des classes les plus dignes d'intérêt de la société.

Et comme cette loi n'a pour objet que de déterminer la juridiction de nos législatures fédérale et provinciale, elle ne peut que provoquer un réveil salutaire de l'opinion et une étude, une discussion mise au point, de cette grosse question sociale que les conditions de la vie contemporaine et l'accroissement des grands trusts compliquent de jour en jour.

E. Hantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Il y a l'épidémie des suicides, la série des graves accidents de chemins de fer et de navires, se reproduisant invariablement, chaque année, au cours des grandes chaleurs d'été, sur tous les coins de la planète terrestre.

C'est aussi l'époque des grandes drôleries, dirait Rabelais, où la folle du logis s'en donne plus que de raison alors, pourtant, que l'esprit humain paraît jouir de sa lucidité et ne se livre nullement aux étrangetés et bizarreries d'un sommeil lourd, troublé, tiraillé en tous sens par des rêves fantastiques et invraisemblables divagations.

Il vient d'arriver deux gros accidents de la nature que je constate à cette saison : accidents de tête plutôt que de cœur et d'imagination emballée plutôt que de cerveau normalement détraqué : Un Anglais, de la Angleterre, s'il vous plaît, nous a décrétés d'ignorance et de sordide misère parce que nous parlons le français ; pendant qu'un cousin d'Amérique, perché sur de longues jambes et emmanché d'un long cou, nous a traités de pauvres hères et d'esprits peu avisés, parce que nous, catholiques, nous n'appartenons pas à l'ordre des Très Vénérables Chevaliers du Temple. — Toute cette grandeur consiste dans les majuscules.

Le tour joué ainsi à cette plume d'Anglais et à cette langue de Yankee est de très mauvais goût et nous en accusons carrément sa majesté l'Été, plus cruel que jamais à ses sujets divers et la Furie qui l'accompagne, la Canicule, aux morsures venimeuses s'acharnant plus volontiers à des victimes désarmées.

Mais le malheur n'est pas grand, puisqu'il ne laisse déjà plus de trace et que l'humanité reste indemne, y compris les catholiques en général et les Canadiens-français en particulier.

L'Américain l'entend comme nous, d'ailleurs, car à la première aube suivant son échauffaison, à la fraîche du matin, par conséquent, il admit n'avoir pas compris ce qu'il avait dit et que ses paroles n'avaient aucune signification offensante à l'adresse des crétiens qu'il décoiffait chez nous lors du plein midi et sous l'étouffante chaleur du haut jour. Il n'est pas possible de plus crânement battre la campagne, comme bien on peut voir.

Quant à la plume anglaise fourvoyée dans le "Saturday Review", il faut en rire, citoyens français de Montréal et d'autres lieux, comme de toute ignorance européenne qui range, en plein Londres instruit, le Canada, au nombre des Etats-Unis et place Montréal tout à côté de Buffalo qu'il réunit à la métropole par un pont sur le Saint-Laurent. N'allons pas prendre ce monde là au sérieux et rions-en à gorge déployée plutôt que de nous aller fâcher.

Une chose seulement me tracasse et il faut que je m'en ouvre à mes bons amis du conseil municipal de mon pays de Montréal :

Monsieur le maire, le veinard des veinards, voguait sur l'océan, loin de Montréal et de ses quartiers mal tenus et illégalement bâtis, loin des réceptions officielles et autres que semblent multiplier le désœuvrement des gens et les chaleurs de l'été ; monsieur le pro-maire White voguait aussi sur la mer, fuyant sans doute le contact de nos rues et la mine rechignée de ses fidèles électeurs. Il n'y avait que le bon père Stevenson à l'Hôtel de ville pour recevoir nos vénérables hôtes et entendre leurs nasillardes doléances. Ne pouvait-on pas trouver là un beau prétexte pour ne donner qu'une promenade à travers l'édifice municipal ? Le ridicule d'une accolade fraternelle et d'un discours de bienvenue au nom d'une municipalité absente dans son chef eût été du coup évité.

On n'eût pas non plus arrosé de champagne une fraternité qui n'existe pas, au nom d'un peuple non représenté et qui déteste très ouvertement le principe de la société secrète.

Si, à cet égard, nous avons l'esprit étroit, nous sommes 200,000,000 de catholiques dans notre société très ouverte, très universelle et comprenant, sans doute, quelques esprits comparables à l'orateur américain, fût-il commandeur de toutes les chevaleries et de toutes les industries du monde !

Les chevaliers du Temple forment une très petite chapelle à côté de l'Eglise catholique.

L'orateur américain eût dû se hisser sur des échasses ou monter au haut des tours de Notre-Dame avant de rendre des oracles sur notre compte.

Et les membres de la municipalité de Montréal, nullement porteurs d'autorisation pour nous représenter feraient mieux, à l'avenir, d'arroser nos rues d'une eau quelconque que d'arroser de champagne des gosiers d'Américains qui nous trouvent de bien petites gens et fort arriérés, par ce que nous n'avons pas des nez, des faces et des pieds de yankees.

JEAN SERVITEUR.



Pêcheur à la ligne

Assis, les pieds pendants sous l'arche d'un vieux pont, Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond, Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge. L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge. Le liège soudain fait un plongeon trompeur. La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles ; Et tandis que les flots apaisent leurs querelles, L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi, Met une amoree neuve, et songe : — Il est midi.

FRANÇOIS COPPEE.

Echos d'Amérique

Automobiles et piétons

DESORMAIS, Montréal ne pourra plus se flatter d'ignorer les écabouillages mortels de l'automobilisme, puisque, le samedi soir, 11 août, à huit heures et demie, tandis que les grandes artères de la métropole fourmillaient de monde, au coin des rues Ste Catherine et Maisonneuve, un père de famille — M. Antoine Toutant, 59 ans — était tué presque instantanément par un auto, et que son jeune fils qu'il tenait par la main, était aussi blessé dans le même accident.

Le dimanche, exactement vingt-quatre heures après le malheur que nous venons de signaler, à l'angle des rues Stanley et Ste Catherine un jeune homme et une jeune fille étaient victimes d'une autre voiture automobile, qui avait négligé de corner à temps. La jeune fille a, paraît-il, reçu de sérieuses contusions.

Avant que notre public ne s'exaspère contre les autos, aux mains de chauffeurs novices ou possédés de la folie de la vitesse, notre municipalité devrait prévenir de nouveaux accidents, en prenant des mesures sévères, afin de diminuer autant que possible le nouveau danger public que l'automobilisme multiplie chaque jour davantage. C'est déjà de trop que nous voyions de lourdes charettes confiées aux soins de gamins, totalement incapables de conduire convenablement un cheval, sans que des autos, véritables faucheuses d'existences, ne soient mis en mains des premiers venus.

Un certificat de chauffeur compétent, devrait donc être exigé de toute personne, homme ou femme, qui se mêle de rouler autos dans les limites de notre ville — voire de notre province — et, de très sévères pénalités infligées à quiconque conduirait son teuf-teuf à une allure dépassant celle d'un cheval au tout petit trot. En outre, il faudrait exiger un fréquent usage de la corne d'alarme, surtout à proximité des carrefours, toujours envahis par les piétons affairés.

Nous avons trop de noyades par imprudence; trop d'hécatombes de chemins de fer; de grâce, qu'on nous dispense des bouillies humaines que semble vouloir nous réserver l'automobilisme. Si, entre autres, les chauffeurs américains veulent voir notre pays, qu'ils ne s'emballent pas, et aillent à petite vitesse. Ce faisant, leur curiosité n'en sera que mieux satisfaite, ils y trouveront leur compte, et nous aussi, modestes mortels qui voyageons par le train onze, de MM. Souliers, Claque et Cie.

La mort d'un confrère

Martin, chef du service des nouvelles de "La Presse".

Journaliste de carrière et d'élection, depuis neuf ans, le défunt appartenait à la rédaction de "La Presse". Travailleur infatigable, plein d'énergie, affable, courtois, bon camarade dans toute la force du terme, par son intelligence et son tact, notre regretté confrère avait gagné de haute lutte la position enviable qu'il occupait, lorsque, tout dernièrement, l'horrible mal vint l'arracher à son fauteuil de chef de service.

Profondément pénétré de ses devoirs, luttant avec abnégation en faveur de toutes les causes honnêtes, justes, patriotiques, feu Ernest Martin ne ménageait ni son talent ni ses peines, pour mener à bonne fin les entreprises auxquelles il prenait part. Nos lecteurs se souviennent, sans doute, du zèle que ce journaliste modèle déploya afin de faire prospérer l'école fondée à la Ferme-Neuve par les journalistes. Il y a de cela déjà quelques années, mais, de tels sacrifices ne s'oublient pas, et, ses confrères sûrent gré au défunt de la large part d'activité qu'il s'octroya en cette occasion. Aussi, après avoir été employé de commerce, professeur de comptabilité, et, enfin, journaliste par goût, Ernest Martin eût-il la satisfaction d'être élu trésorier, puis président de l'association des journalistes de Montréal. Hélas! un rhume négligé, qui dégénéra en phtisie, allait briser la belle carrière qui s'ouvrait devant les trente ans de feu J. E. Martin!

Par d'imposantes funérailles, qui, le 12 août, eurent lieu à St Martin, les parents, les nombreux amis, et les journalistes canadiens-français, camarades du regretté disparu, ont témoigné de l'estime très grande et de l'attachement qu'ils lui portaient. Quoique brève, la carrière d'Ernest Martin a été trop bien remplie, trop noble, pour que ses amis et

nos journalistes n'en gardent pas un souvenir ineffaçable.

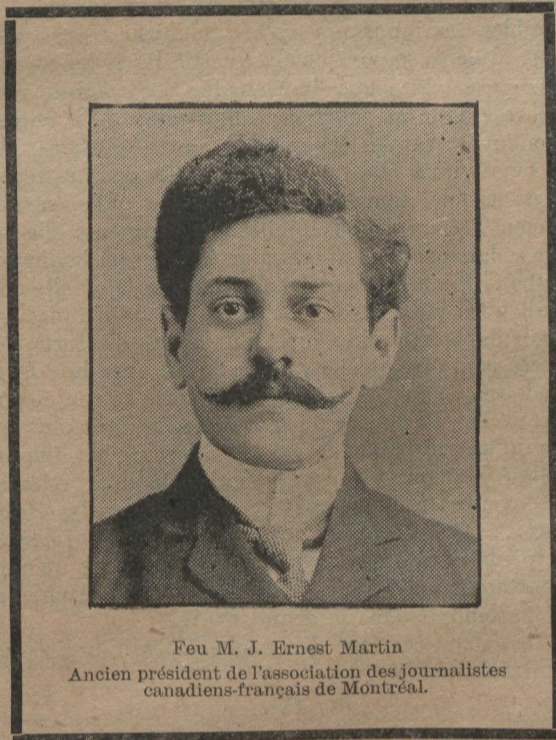
Puissent ces marques de sympathie et d'unanimes regrets, être de quelque consolation à la veuve du confrère que la mort nous enlève, et, servir d'exemple, d'encouragement, à ses trois bébés, lorsque, plus tard, ils prendront leur place dans la vie nationale.

A Madame veuve J. E. Martin et à la famille Martin, si éprouvées par ce deuil, en notre nom, et au nom de la revue, non sans émotion, nous adressons nos plus sympathiques condoléances.

Croiseurs français à Québec

COMME nous écrivons ces lignes, notre ancienne capitale fait un accueil chaleureux aux états-majors et aux équipages des croiseurs français le "Desaix" et le "Jurien de la Gravière". Ces navires de guerre, sous le commandement du contre-amiral de Lapeyrère, commandant en chef de la division navale française de l'Atlantique, resteront quelques jours à Québec, puis si leur tirant d'eau (23 et 22 pieds) le permet, sur demande spéciale de M. A. Kleczkowski, consul général de France à Montréal, ils viendraient dans notre port.

L'amiral de Lapeyrère est un des officiers supérieurs les plus renommés de la marine française. A la fois tacticien émérite, et homme du monde de vieille noblesse, il est très aimé et respecté de ses équipages, qui voient en lui un compagnon d'armes du glorieux Courbet. En effet, en qualité de lieutenant de vaisseau, l'amiral de Lapeyrère, embarqué sur le "Bayard", prit jadis part au combat naval de Fou-Chéou, à la campagne du Tonkin, sous les ordres directs du grand chef qu'était l'amiral Courbet.



Feu M. J. Ernest Martin
Ancien président de l'association des journalistes canadiens-français de Montréal.

Le "Desaix", que nous aurons peut-être le plaisir de voir à Montréal, bat le pavillon de l'amiral de Lapeyrère, il a pour commandant le capitaine de vaisseau R. S. H. Lorrieu, il porte un armement de 10 canons de 6 pouces et demi, 16 pièces d'artillerie légère, 2 tubes lance-torpilles, son tonnage est de 7,700 tx, son équipage compte 15 officiers et 480 hommes. Lancé en 1901, le "Desaix" qui file 21 noeuds à l'heure est une des bonnes unités de la marine française.

Le "Jurien de la Gravière", qui est un croiseur corsaire de première classe, est commandé par le capitaine de vaisseau E. E. Gervais. Il porte un armement de 8 canons de 6 pouces et demi; 18 pièces d'artillerie légère, 2 tubes lance-torpilles, son équipage compte 14 officiers et 465 hommes. Lancé en 1899 le "Jurien de la Gravière" file 25 noeuds à l'heure. Comme celui du "Desaix" son équipage est des mieux notés au ministère de la marine française.

Au moment où certaines influences néfastes semblent vouloir détruire l'essor de la race française sur ce continent, nous espérons que les nôtres feront à nos cousins la réception enthousiaste qu'ils méritent, ne serait-ce que par amour de la vieille France, vers laquelle s'envole souvent notre pensée. Par amour de cette France, qui peut errer, de l'aveu d'aucuns de ses propres enfants, et non des moindres, mais, qui reste quand même le pays chevaleresque par excellence. France, toujours prête à secourir l'humanité, qu'elle éclairera encore longtemps de son puissant génie.

Le tricolore qui flotte à la poupe du "Desaix" et du "Jurien de la Gravière", est le même que celui nous arborons dans nos fêtes, pourtant, l'ombre qu'il promène sur l'affût des gigantesques canons,

pacifiques en ce moment, et prêts à tirer des salves d'allégresse, appellera des larmes aux yeux des fils de France qui de nos rives le verront flotter. Car, pour eux, dans les plis bleu, blanc, rouge, du pavillon national, en visite aux bords du Saint Laurent, chez des amis, chez des frères, les Français évoquent la patrie aimée et absente, patrie à laquelle ils sont prêt à tout sacrifier au moment du danger, même la vie, s'il le fallait, et encore, au cri de: Vive la France!

Proverbe: Un tonneau ne peut donner etc.

SERAIT-CE parce que les Canadiens-français, font montre de loyauté, de bonne volonté, d'esprit de concorde, de patience, que certains individus de langue anglaise les baffouent comme à plaisir? Parfois nous serions tenté de le croire, et nous nous étonnons que nos grands journaux ne relèvent pas vertement, comme il convient, les incongruités de langage, les inepties que débitent contre nous certains chauvins Anglo-Saxons.

Récemment, l'équipe d'un club de crosse de Toronto devant venir jouer à Montréal, un organe de la "Ville reine" — reine de quoi, de qui? — trouvait à propos de prédire que le dit club déferait facilement les mangeurs de "pea soup", les "habitants" de cette province. Résultat: les "pea soup" battirent formidablement les chauvins présomptueux d'Ontario.

La semaine dernière, le "Saturday Review" de Londres, à qui ne plaît guère la politique sage et libérale du gouvernement britannique, d'où a été éliminé l'homme au monocle, Joe Chamberlain, de transvalienne mémoire, le "Saturday Review", furieux de voir accorder officiellement l'usage de leur langue aux Boërs, prétendait que notre province était arriérée, peu progressive parce que deux idiomes s'y parlent pour y mener les affaires publiques et privées. En présence de l'évidence, peut-on discuter l'insanité de tels propos? Nous le demandons à nos lecteurs.

Pas plus tard que l'autre jour, sous une forme encore plus idiote, en sa grossièreté, un franc-maçon, le juge A. M. Spear, chef des "Templiers" du Maine, hôte de passage de la ville de Montréal, insultait tous les catholiques de ce pays, et portait le comble à sa gougaterie en refusant des excuses qui s'imposaient. Vraiment il faut que notre longanimité soit grande, pour passivement, nous laisser avaler de telles couleuvres! Une chose console en tout ceci, c'est que l'insulte retombe à tout coup sur qui s'en sert. Rien de plus risible, en effet, que les explications de sa gaffe, données par le juge Spear. Il parle paix, et fait le bouffon en se promenant un sabre au côté, il dit n'attaquer aucune religion, et il insulte la nôtre, il prétend ne pas reconnaître de frontières entre les pays, cependant qu'il pronostique une guerre terrible, si l'on s'attaquait à l'anglo-saxonisme mondial.

Décidément, le brave juge n'est pas logicien, on ne saurait le prendre au sérieux, et nous plaignons sincèrement les inculpés qui tombent sous sa coupe.

Quand on est moule du calibre du citoyen Spear, on devrait écouter ses amis sensés, et clore hermétiquement les valves de sa boîte, fussent-elles triangulaires, maçonniques au suprême degré.

Un théâtre national

DEPUIS des années, les américains enviaient les théâtres parisiens subventionnés. Les New-Yorkais surtout, bien qu'ils aient à leur disposition une cinquantaine de très belles salles de spectacles, constataient que les directeurs de ces établissements, par amour du lucre, pervertissaient le goût de leurs clients, au détriment de l'art. Or, comme nos voisins on en tête de créer une école dramatique américaine, ils viennent de prendre des dispositions pour satisfaire leur désir. De riches citoyens y allant de fortes sommes, à New-York, s'éleva bientôt le "Nouveau théâtre", que l'on va construire d'après les plans de MM. Carrère et Hastings. Le nouvel édifice, par sa construction et par la destination qu'on lui réserve, tiendra à New-York une place similaire à celle que tiennent à Paris: Le Théâtre-Français, l'Opéra Comique et le Conservatoire National, il sera situé à l'ouest de Central Park, entre les 62ème et 63ème rues.

Les fondateurs du "Nouveau Théâtre" de la métropole des Etats-Unis, le répètent: leur oeuvre n'est pas de spéculation. C'est une bonne raison pour qu'elle rapporte de beaux bénéfices, tout en servant la cause de l'art. La question du dollar étant éliminée, les américains feront peut-être de bonnes et belles choses. Car, les mauvaises traductions et adaptations des oeuvres européennes, telles que mises en scène aux Etats-Unis, ne font honneur ni à ce pays, ni à ses artistes! L'idée du "Nouveau théâtre" national, est donc un progrès que nous signalons non sans satisfaction.

LE DESTIN

Nouvelle canadienne inédite, PAR

MARIE LE FRANC

I

Il neigeait quand Andrée Trémor débarqua à la gare Windsor, un matin de janvier. La ville était triste, les passants rares, les maisons frissonnantes, sous leurs toits blancs, comme des vieilles recroquevillées dans des mantes trop légères. Les tramways électriques descendaient sans bruit la rue en pente et se perdaient dans les ténèbres grisâtres, si impressionnantes, formées des dernières ombres nocturnes et des clartés troubles d'un jour paresseux qui se mêlaient dans les tourbillons de neige.

Andrée releva le col de son mince vêtement et demeura un instant hésitante sur le seuil du hall. Enfin, elle fit signe à un cocher qui, la pipe à la bouche, faisait les cent pas dans la rue, et dont la face rougie par le froid disparaissait à moitié sous un énorme bonnet de fourrure.

Il alla prendre les bagages de la voyageuse, deux malles sur lesquelles on pouvait lire : Andrée Trémor, Hôtel du Canada, 54, rue de Rome, Paris.

André donna l'adresse d'un hôtel de la rue Saint-Denis où elle se souvenait être descendue cinq ans auparavant lors de son unique voyage à Montréal.

Et tandis que le traîneau glissait en silence entre les deux barrières de neige élevées à hauteur d'homme de chaque côté de la voie, Andrée évoqua son arrivée de jadis dans ce même quartier dont les nobles et monacales maisons étaient alors abritées par les feuillages mouvants des érables. A ce moment, l'été régnait dans toute sa surabondance de splendeur et de vie; aujourd'hui, l'hiver faisait rage, mais Andrée ne parvenait pas à s'attrister, et ce fut avec une sourde allégresse qu'elle prévint l'hôtelier qu'il était inutile de monter ses bagages dans sa chambre, puisqu'elle ne faisait que passer à Montréal. Elle devait prendre le train pour New-York dans le cours de la même semaine et de là faire voile pour la France.

II

Etendue sur ce lit d'hôtel où elle ne pouvait trouver de repos, même après une nuit de voyage, dans la tension de nerfs et de pensée où elle était depuis plusieurs semaines, Andrée revêcut ce passé qu'elle allait laisser derrière elle, de ce côté de l'océan.

Elle se revint dans la maison paysanne de ses parents, petite fille farouche et solitaire, adolescente concentrée sur elle-même, jeune fille romanesque qui avait puisé on ne savait où son goût des chimères, orgueilleuse aussi, d'un orgueil qui l'empêcha d'épouser quelque camarade d'enfance avec lequel elle eût filé des jours monotones et tranquilles au rouet du destin, sur les bords d'un des ruisseaux chantants de son pays.

Elle se souvint de la misère mêlée de honte qui était la sienne de ne pas pouvoir aimer, selon le sort commun, un des braves garçons qui l'entouraient, jusqu'à la soudaine apparition de Maurice Richard, venu en tournée électorale dans ce comté de Charlevoix... Oh! comme elle se rappelait cette soirée... le rassemblement des gens du village sur la place, devant l'église, les luciers errantes des torches agitées par les brises du Saint-Laurent, l'estrade improvisée, et là haut, dominant la foule, un homme à la haute stature, au visage froid, aux yeux de flamme, aux tempes argentées...

Et son cœur tout de suite pris par cet homme qu'elle devinait supérieur à tout ce qu'elle avait connu, intelligent et énergique selon sa chimère!... son rêve naissant bercé par la cadence de cette voix forte et souple, ses larmes d'émotion versées dans l'ombre, à l'abri des épaisses silhouettes de cultivateurs accourus de tous les coins de la région... puis, après bien des hésitations, les lettres adressées en secret à celui qu'elle se plaisait à appeler son "grand homme", la correspondance anonyme durant près d'une année et enfin la vague de son amour brisant toutes les résistances de sa pudeur : elle, Andrée Trémor, signant ses lettres de son nom et implorant une réponse... cette réponse arrivant telle qu'elle n'aurait osé l'espérer : le député Richard très touché de l'humble adoration de la petite inconnue, désirait la connaître...

Enfin, le voyage à la grande ville lointaine où Maurice Richard habitait, au pied du Mont-Royal, une petite maison enfoncée sous le lierre, au milieu d'un jardin à claire-voie, tapissée de vigne vierge... les longues heures passées avec lui au pied de l'accacia aux branches retombantes, l'oubli des angoisses

du passé et des menaces de l'avenir, à peine rappelées par la rumeur assourdie de la ville, et l'apparition, sur le seuil de la porte, entre les lions décoratifs du vestibule, de Kate, la vieille gouvernante au visage soupçonneux... après deux jours de causeries timides et de rêves ardents, le retour d'Andrée à son existence campagnarde... l'indifférence absolue de Maurice, amusé un instant par la fraîcheur et la nouveauté de l'épisode, puis repris tout entier par ses ambitions — on chuchotait tout bas que le député Richard serait un jour premier ministre — le désespoir de l'abandonnée revivant les trop rares heures écoulées en la présence de Maurice, les trop rares paroles qu'il lui avait dites, espérant toujours quelque signe de vie de sa part... Mais rien n'était venu durant ces cinq années écoulées...

III

Andrée Trémor continuait ses songeries... Ça n'était pas le désir de retrouver Maurice Richard qui l'avait conduite à Montréal.

Devant son silence persistant, une révolte à la longue, lui était venue. Allait-elle sacrifier sa jeunesse à un amour méconnu, vieillir dans ce village morne sans que jamais un mot de tendresse fleurît sur ses lèvres de vingt ans ?

D'abord, elle avait considéré comme une déchéance d'oublier son premier amour; c'était sa tour d'ivoire à elle, ce culte orgueilleux pour le député Richard; sur sa jeunesse finie, elle avait fermé le cercle de ses précieux souvenirs... Mais le besoin d'aimer triompha. Elle mit autant de volonté à recommencer sa vie qu'elle avait jadis montré de fierté à tenir son cœur endormi sur son rêve unique. Elle chercha autour d'elle... Non, jamais elle ne pourrait choisir le compagnon de sa vie parmi les humbles, les ignorants ou les vulgaires de son village. Elle se souvint qu'elle avait à Paris un cousin qui, parti très jeune du Canada, était maintenant reporter dans un journal de la capitale. Ils entretenaient de vagues échanges de cartes postales. Il ne tenait qu'à elle que ces relations de cousinage prissent une tournure plus tendre. Elle savait Lucien Trémor jeune, intelligent et aimant : elle ne demandait pas davantage pour édifier son bonheur. Au bout de quelques mois, elle l'amena là où elle désirait qu'il vînt, et, de son côté, elle mit tout son espoir dans cette vie nouvelle de luttes, d'efforts, de succès peut-être qu'elle voulait mener avec lui. Elle lui donna sa foi, dans toute la loyauté de son cœur renouvelé. La pensée de Maurice n'éveillait plus en elle qu'un sentiment de grande douceur : cet amour avait été comme un beau lys qui embaumait encore le souvenir du temps enfui. Mais le beau lys était mort... Que Maurice, aujourd'hui, vînt se jeter à ses pieds et elle dirait qu'il était trop tard, qu'elle appartenait maintenant au petit journaliste obscur qui l'attendait dans le grand Paris.

C'est dans cet état d'âme qu'elle était arrivée à Montréal.

IV

Andrée désirait demeurer quelques jours dans la ville où elle n'avait pas espoir de revenir d'ici longtemps — Lucien et elle seraient trop pauvres pour songer à un tel voyage.

Elle parcourut les rues, les quais, les jardins publics ensevelis sous la neige, emplit ses yeux de visions de la cité canadienne, afin de pouvoir la décrire à Lucien.

Depuis trois jours qu'elle était à Montréal, elle n'avait pas eu le désir de revoir Maurice Richard, qui habitait toujours la petite maison sous les lierres, au pied de la montagne. Andrée suivait par les journaux l'évolution brillante du député. Il devenait de plus en plus populaire. On disait qu'aux élections prochaines, il abandonnait ses paysans du comté de Charlevoix et qu'il comptait se présenter comme représentant du parti ouvrier de Montréal.

Andrée s'émerveilla du calme parfait qui environnait sa pensée, alors qu'il lui semblait entendre battre le cœur de Richard dans la rumeur de la ville.

Cependant, le jour de son départ, — elle devait prendre le train spécial transatlantique de minuit à la gare Windsor — le désir se leva en elle de le revoir. Elle n'avait aucune idée de défection envers Lucien, mais une sorte de curiosité la poussait à se trouver en présence de celui qu'elle avait tant aimé et qui lui était devenu étranger. Elle voulait éprouver sa force, constater sa libération complète.

Vers midi, elle sonna à la porte à claire-voie. Kate, un peu plus courbée par l'âge, mais l'air toujours aussi malveillant, vint ouvrir. Andrée la reconnut, et cette vue la recula un peu dans le passé.

"Puis-je parler à Monsieur Richard? demanda-t-elle, en raffermissant sa voix".

Kate prit sans mot dire la carte qu'elle lui tendait et s'enfonça dans le vestibule de la maison, en faisant traîner ses sandales.

Andrée attendit en frissonnant sous les rafales de neige.

Kate revint au bout d'un instant :

—Monsieur Richard est là, maugréa-t-elle.

Andrée la suivit en silence. Le jardin qu'elle avait vu si joli avec sa pelouse verte et ses roses épanouies lui semblait triste, rapetissé, étroit comme une tombe d'enfant perdue sous la neige; les lattes de la claire-voie étaient brisées en maints endroits, les pampres du lierre ne décoraient plus la façade de l'ermitage, et ces fenêtres aux carreaux blanchis lui serraient le cœur.

Le député était sur le seuil et lui tendait la main.

—Andrée!... murmura-t-il, encore sous le coup de l'étonnement de voir surgir sa "petite inconnue", comme il l'appelait jadis, à laquelle il n'aurait jamais cru le courage de venir chez lui sans qu'il la sollicitât.

Elle dit très vite :

—Oui, c'est moi. Je m'embarque pour la France ce soir, je vais rejoindre mon fiancé et ne reviendrai plus sans doute au Canada. Je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu.

Il l'introduisit dans son cabinet de travail et ils s'examinèrent en silence.

Lui, la trouvait transformée; il reconnaissait à peine la petite fille craintive et rêveuse dont il gardait le souvenir. Il y avait de l'énergie dans sa voix et de l'assurance dans son regard. Pourtant, sur son visage pâli flottait une tristesse légère, la tristesse de le revoir et de ne plus l'aimer.

Richard, lui, n'avait pas changé; à peine si ses tempes s'argentaient davantage. Mais c'était les mêmes traits d'ivoire, le même profil de médaille antique, la même flamme dans les orbites profondes.

Andrée regarda autour d'elle. Le décor aussi était le même, mais aujourd'hui elle sentait un air d'abandon qui ne l'avait pas frappée jadis, une absence de sollicitude féminine dans l'arrangement de ce cabinet de travail aux murs nus, aux fenêtres sans rideaux, aux livres épars. Et une pitié lui vint pour Maurice.

Ils causèrent. Lui dit ses luttes d'homme politique, ce qu'il avait fait pendant la période écoulée, ce qu'il rêvait d'accomplir au cours de celle qui commençait.

Elle discutait avec lui, n'acceptait pas comme autrefois, les yeux fermés, ses jugements autoritaires et ses opinions absolues, et cela le déconcertait un peu, l'intéressait aussi. Cette résistance n'était pas pour lui déplaire. Andrée représentait pour lui les contradictions qu'il pourrait rencontrer à la tribune et il allait et venait dans la vaste pièce, les mains derrière le dos, s'arrêtant parfois devant la jeune fille en élevant la voix pour la convaincre.

Elle demeurait maintenant silencieuse... C'était donc tout ce que trouvait à lui dire cet homme auquel elle avait rêvé durant les meilleures années de sa jeunesse! Et il savait cela, et il savait aussi qu'elle allait partir pour appartenir à un autre, et voilà le regret qu'il montrait d'elle!

Le passé opérait sa suggestion, à la magie de cette voix vibrante qui la bouleversait toute, de ces yeux qui fondaient à leur flamme toute son énergie. Le désir insensé de poser un instant sa tête sur cette épaule montait en elle. Elle aurait bien crié :

—Maurice, taisez-vous. Laissez-moi vivre ces moments près de vous, en silence, et croire que le rêve ancien se réalise...

Soudain, la porte s'ouvrit sous la main de Kate, qui feignit de ne pas voir Andrée :

—Il est une heure, Monsieur, faut-il servir ?

—Vous allez dîner ici, n'est-ce pas, Andrée ?

—Non, dit-elle, je suis attendue en ville.

Elle ne se sentait pas le courage de continuer à soutenir l'épreuve. Elle luttait contre le sentiment qui, d'une progression sûre, venait reprendre sa place dans son cœur et repousser le souvenir de Lucien.

—Je regrette, fit-il... Ce soir, êtes-vous libre ? Voulez-vous venir souper avec moi ? J'ai affaire au dehors, mais j'espère être rentré vers cinq heures.

Elle inclina la tête, songeant qu'elle aurait vaincu sa folie passagère, qu'elle serait plus forte, que la crise serait passée.

Il vint la reconduire et comme sur le seuil de la porte il l'appuyait un instant contre lui et disait : Vous souvenez-vous, Andrée? en montrant d'un geste attristé l'accacia au pied duquel ils s'étaient assis cinq années auparavant, elle entoura son cou de ses bras tremblants...

—Je vous aimais tant, Maurice, murmura-t-elle. C'était l'excuse de sa faiblesse.

V

Dans l'après-midi, elle sonnait de nouveau à la porte, Maurice lui-même vint ouvrir.

—Ma pauvre Andrée, quel contretemps, dit-il en lui mettant sous les yeux une dépêche qu'il tenait à

la main. Deux de mes confrères, dont vous voyez les noms, me télégraphient qu'ils arrivent ce soir d'Ottawa et qu'ils ont besoin de me voir. Il faut se sentir les coudes à la veille de la bataille. Je les attends ici pour sept heures. Il ne serait pas intéressant pour vous d'entendre parler politique, n'est-ce pas? En outre, votre présence chez moi surprendrait peut-être... Mais nous avons quelques instants devant nous. Entrez, nous pourrions causer.

Il jeta en passant un coup d'oeil par la porte ouverte de la salle à manger. Sur la nappe déjà mise, un bouquet de mimosa était rudement planté dans un vase, entre les deux couverts.

Richard se mit à rire :

—Ah bah! voilà qui me surpasse. Auriez-vous fait la conquête de mon vieil hérisson? Ça n'arrive pas tous les jours que mes amis plaisent à Kate. Ces fleurs sont pour vous, Andrée.

Il lui mit le bouquet entre les mains puis la fit asseoir dans son cabinet de travail, devant le feu de coke. Un découragement l'envahit. Elle avait espéré passer une si bonne soirée, la dernière, avec lui, et cela même lui échappait...

Richard feuilletait des paperasses sur sa table de travail :

—Tenez, dit-il, en se tournant vers Andrée qui respirait machinalement son bouquet de mimosa, désirez-vous entendre ma profession de foi? Je dois l'envoyer demain à la presse...

Une émotion subtile la pénétra. Combien de fois avait-elle rêvé ce rôle qu'il lui offrait pour un instant!

Elle se leva et regarda par-dessus son épaule, tandis qu'il lisait. Elle s'efforçait de ne voir que la feuille de papier noir de la haute écriture de Maurice, d'oublier la tentation du beau front entre les cheveux grisonnants. Elle donna son avis: ceci lui paraissait exagéré, cela maladroit... Peut-être serait-il bon de supprimer cette phrase, d'ajouter cette autre...

Il se reprenait à argumenter, à ne voir en Andrée qu'un contradictoire. A la fin, elle pressa sa main sur les lèvres de Maurice :

—Je ne vous écoute plus, dit-elle. Vous savez bien que je ne suis pas capable de vous tenir tête. Et puis, ajouta-t-elle en se levant brusquement, venez me reconduire, voulez-vous? J'ai besoin de marcher.

Ils sortirent en silence. Un épais verglas rendait glissante l'allée du jardin. Maurice prit le bras d'Andrée, en se penchant vers elle, tandis que Kate refermait bruyamment la porte derrière eux.

Maurice rit pour la seconde fois.

—Je m'étais trompé, dit-il, vous n'êtes pas encore de ses amies. La pauvre Kate! elle est trop vieille pour changer. Chaque fois que je reçois quelqu'un, elle est comme un bouledogue prêt à mordre.

Il se tut. Une voix qui était un souffle d'âme montait à son oreille, une main tremblante se posait sur son bras.

—Qu'importe, si Kate est fâchée, puisque je suis heureuse, moi! car je suis heureuse, vous le savez. Maurice. Je vais partir dans quelques heures, mais je n'y songe pas, du moment que je suis avec vous. Je vous aimais tant... tant... Et voilà que j'ai l'illusion que tout mon amour pour vous est revenu. Je ne sais comment cela s'est fait. Il me semble que je vous vois pour la première fois. Répondez-moi, mon Maurice aimé: ne me retrouvez-vous pas telle qu'autrefois?

—Oui, telle qu'autrefois. C'est bien le petit oiseau qui vint il y a des années frapper de l'aile à ma vitre...

—Et n'est-ce pas beau, dites, de vous être demeurée fidèle tant d'années, sans jamais recevoir un encouragement de votre part?

—Très beau, ma petite Andrée...

Il haussa les épaules et reprit :

—Mais, vous savez bien que je ne veux pas aimer, que je n'ai pas le temps d'aimer, que je lutterai de toute la force de ma volonté contre l'amour, que ce serait plus qu'une faiblesse de ma part, une lâcheté, de songer au mariage, puisque je suis sûr ne pas rendre une femme heureuse. Je ne suis qu'un ambitieux, moi...

Il rêva un moment et ajouta :

—Je crois que vous auriez su m'aimer en effet, si... si le sort eût permis cela... Mais bah! changements de conversation Andrée. D'ailleurs, voilà sept heures. Mes amis m'attendent. Rentrez bien sagement à votre hôtel. J'espère être débarrassé de toute affaire vers dix heures et je viendrai vous prendre pour vous conduire au train.

Il s'éloigna à grands pas.

VI

Andrée ouvrit la fenêtre de sa chambre et, penchée au dehors, elle regarda. La neige avait complètement cessé de tomber. Il faisait une soirée claire et glaciale et, dans la perspective de la rue,

les réverbères semblaient des lumières tristes de phares à feux fixes.

Son sac de voyage était à portée de sa main, ses menus bagages rassemblés; elle avait mis son chapeau et son manteau pour être prête à partir dès qu'apparaîtrait Maurice. Ce serait si bon d'errer dans la ville à son bras. Elle avait reconquis le calme, la vision saine de l'avenir. Sa montre marquait neuf heures et demie. Il ne pouvait tarder... Les tramways s'arrêtaient juste devant l'hôtel, à l'intersection de deux rues. Et chaque fois qu'il en descendait des voyageurs, Andrée tressaillait. Celui-ci avait la grande taille du député Richard, celui-là sa façon de porter la tête, cet autre, en passant sous le rayonnement d'un bec de gaz, montrait la même pâleur, les mêmes yeux sombres. Cependant, ce n'était pas encore lui. Parfois, une voiture débouchait au tournant de la rue, et Andrée, le coeur battant, se penchait de plus en plus, crispant davantage les mains au balcon de fer forgé quand elle continuait sa course, sans s'arrêter.

Dix heures! Il ne lui restait plus que deux heures pour marcher à ses côtés, pour se perdre avec lui dans la nuit, dans le froid, dans le temps illimité. Toute une vie tenait dans ses deux heures. Oh! cette fois, elle ne resterait pas muette et absorbée en sa présence, pensant tout bas. Elle lui dirait tout ce qui lui viendrait à l'esprit, toute l'histoire de ces cinq années dont chaque minute lui avait appartenu. Elle se sentait la voix chaude, le coeur sur les lèvres. Une grande douceur régnait en elle; elle n'était pas triste, elle ressentait seulement le besoin de se libérer du passé avant d'entreprendre ce nouvel avenir, de faire le don de tout l'ancien amour à Maurice avant de se donner à un autre amour. Et puis ayant parlé enfin une fois dans sa vie, selon l'impulsion de son être, elle s'appuierait un peu plus fort sur son bras en murmurant: Maurice! et fermerait le livre de sa jeunesse sur ce nom; elle vivrait les dernières minutes avant l'adieu définitif, en silence, à ses côtés, écoutant battre son coeur, ne formant plus avec lui qu'une seule âme. Et elle serait payée ainsi, et au delà, d'une attente de cinq années!

Cependant, Richard n'arrivait pas... Les passants devenaient plus rares. Le froid extrême de cette nuit de janvier gonflait les mains d'Andrée et coupait ses lèvres jusqu'au sang. Mais elle ne s'en apercevait pas.

Une révolte commençait à se lever en elle, une débâcle à se produire qui emportait la sérénité de tout à l'heure... La lie des amertumes anciennes se levait du fond des années ensevelies.

La vie était trop injuste aussi, à la fin! Elle ne lui demandait que ces quelques moments de douceur pour réparer de longs désespoirs et d'infinies souffrances, et ils lui seraient refusés! Elle allait mettre un océan et probablement un adieu éternel entre elle et Maurice et elle ne pourrait partir sans la pensée consolante d'avoir clos un chapitre de sa vie sous le baiser de celui dont chaque page disait le nom!...

Les magasins, peu à peu, éteignaient leurs lumières, seuls quelques becs de gaz luttaient d'éclat tremblant avec la lueur froide des étoiles. La rue était presque déserte. Pourtant, un homme parut sur le trottoir, rassa la porte de l'hôtel et Andrée, n'en pouvant plus, cria d'une voix ardente et sourde: Maurice! Mais le passant continua son chemin. En face, il y avait un bar encore ouvert, et les gargons, la serviette sous le bras, venaient de temps en temps à la porte, pour regarder cette ombre penchée depuis si longtemps à la fenêtre.

La demi de onze heures sonna à une église proche... Il ne viendrait pas!... Elle parvenait au sommet de la douleur... Allons, il fallait prendre le chemin de la gare. Elle fit le trajet à pied, dévisageant les rares passants dans l'espoir d'y reconnaître Maurice.

Elle prit son billet pour New-York, enregistra ses bagages, sans un tremblement dans la voix, sans une larme dans les yeux. Puis elle retourna sur le seuil de l'entrée pour sonder la rue encore une fois. Des voyageurs arrivaient qui tous portaient pour l'Europe. Parents et amis étaient venus les accompagner.

Andrée se sentit seule au monde. Elle ne pouvait se décider à gagner la voie qu'elle apercevait de là à l'autre bout du vestibule, mal éclairée, glacée par la rafale de la nuit d'hiver, avec les masses luisantes des locomotives. Ce vestibule lui semblait funèbre. Une fois franchi, ce serait bien la mort, puisqu'elle ne reverrait plus Maurice.

Alors, son coeur creva sous tant de souffrances, et, appuyée à l'un des piliers de pierres grises, elle éclata en sanglots convulsifs. Au milieu de la crise qu'elle traversait, la pensée de Lucien Trémor était impuissante à la sauver.

Minuit! Elle n'avait même pas le droit de pleurer

jusqu'à l'épuisement de sa peine. Il fallait partir. Elle se fraya un passage parmi le flot des voyageurs qui attendaient jusqu'au dernier moment pour monter et formaient des groupes animés sur le trottoir. Andrée se tenait debout sur la plate-forme d'accès au "car", regardant ce ciel étoilé qui abritait la chère petite maison respirant ce vent de la nuit qui rappelait peut-être à Maurice que le petit oiseau n'irait plus frapper à sa vitre...

Tout d'un coup, une fière silhouette passa devant elle d'une allure pressée, semblant chercher à reconnaître quelqu'un dans la foule. Elle cria: Maurice! et sauta à terre. Elle ne pouvait croire que ce fut lui, et restait là, pétrifiée, à le dévorer de ses yeux encore pleins de larmes. Elle balbutia: Si vous saviez comme j'ai souffert, si vous saviez! — Il s'en rendait compte par son pauvre visage défait.

Il paraissait sincèrement attristé.

—Andrée, il n'y a pas de ma faute... Une convocation d'ouvriers à la dernière heure... M'y dérober, c'était compromettre mon élection... Plaignez-moi: vous le voyez, je ne suis qu'un ambitieux... Pourtant, j'ai bien pensé à vous, je ne voulais pas vous laisser partir sans vous dire adieu...

Elle l'entendait à peine, hantée par cette idée qu'il était là enfin et qu'il faudrait le quitter. C'était un arrachement en elle, ce coeur qui restait à Maurice, ce corps dont la place était marquée dans un coin du "car".

Elle leva vers lui ses yeux pleins d'une ardente prière :

—Maurice, comprenez-vous, je ne veux pas partir... Maurice, j'ai tant souffert... Oh! avoir compté passer deux heures avec vous, pour vous parler enfin, deux heures que vous m'aviez promises... C'est quelque chose, Maurice, deux heures avec vous...

Il n'est pas possible que je parte, vous savez bien que vous avez été toute ma vie, et vous me refusez deux heures!...

Il l'interrompit :

—Voyons, Andrée, votre billet est pris pour New-York?

—Oui...

—De là pour le Havre par "La Gascogne" qui appareille demain?

—Oui.

—Et vous êtes attendu au Havre à l'arrivée de ce bateau?

—Oui.

—Eh bien! Andrée, il ne faut pas faire l'enfant. Ce serait une folie de remettre votre voyage.

Elle lui saisit la main.

—Vous voyez bien que vous me faites mal... Je vous en supplie, Maurice... Je prendrai le paquebot de la semaine prochaine...

—Enfant! Vous ne partiriez plus... Vous ne songez pas au danger d'être ensemble...

—Je vous en supplie, Maurice.

—Voyons, on nous regarde, vous n'allez pas faire une scène...

—Vous savez bien que je ne veux pas faire de scène... N'ayez pas de mots cruels... Je souffre trop...

Il savait, en effet, qu'elle ne ferait pas de "scène", mais cette voix basse et désespérée le bouleversait, lui, l'homme fort, ces yeux où roulaient lentement des larmes et qu'elle fixait sur lui, avec l'espoir qu'il mettrait fin à sa détresse, le poursuivaient comme un remords, et il prononçait des paroles injustes et dures pour lui montrer qu'il ne valait pas la peine qu'on souffrit pour lui.

—Maurice, trouvez quelque chose, le train va partir, ce n'est pas possible que nous nous quittions ainsi...

Il chercha...

—Si j'avais réfléchi à cela ce matin, peut-être aurais-je pu vous accompagner jusqu'à New-York.

—Oh! c'est cela, vous allez venir. Après, je serai raisonnable, je m'embarquerai sans pleurer, vous verrez.

—Mes secrétaires ne sont pas prévenus. Et puis, quel beau scandale si mes ennemis apprennent cette fugue.

—Oh! une fugue! Pouvez-vous parler ainsi.

—Bref, Andrée, il faut partir, vous voyez, tout le monde est monté. Allons, embrassez-moi, et au revoir!

Il la baisa au front et elle ne songea pas à lui rendre son baiser. D'une main ferme, il lui fit gravir le marche-pied du train. Elle se retourna avant d'entrer et le regarda. Il se tenait immobile à la même place. On ne pouvait lire dans les lignes rigides de son visage, dans les yeux largement ouverts devant lui, si une émotion, un regret, passaient sur son âme.

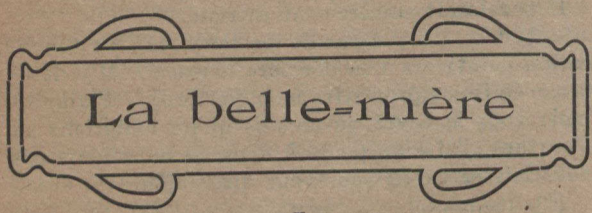
Andrée ne songeait plus à implorer ou à se révolter. Une volonté plus forte domptait la sienne. Elle sentait que la résistance était inutile. La face

d'ivoire sculpté de Maurice Richard lui sembla l'image même du sort implacable qui les poussait vers deux mondes différents. Il n'y avait encore entre eux qu'une balustrade de train, ils pouvaient encore se jeter dans les bras l'un de l'autre, et ce pendant, c'était comme si un océan les séparait déjà.

Au moment où la cloche du départ retentit, Maurice s'élança sur la plate-forme, pressa sa main inerte en disant d'une voix ferme: Au revoir!

Elle eut le courage de répondre aussi: au revoir! mais elle savait que c'était bien fini, qu'elle ne le reverrait plus, et le train s'enfonça dans la nuit, roula sur son pauvre cœur saignant et l'emporta comme une proie vers son destin.

MARIE LE FRANC



I

ME veuve Blondet soupira, haussa les épaules et retira ses lunettes, dont elle essuya machinalement les verres un peu embrumés. Toute sa contenance exprimait cette résignation doucement fataliste des natures tendres et faibles, qui se traduit par: "Que voulez-vous?", une des phrases favorites de Mme veuve Blondet.

—Oui, je les ai laissés trop longtemps seuls, murmura-t-elle en regardant la lettre dépliée qui reposait sur ses genoux. Pierre est devenu amoureux de Léontine. Alors?... Il faut bien que je donne mon consentement. Elle ou une autre, qu'importe, après tout, pourvu qu'on me garde ma place... une toute petite place...

Léontine Vierzon, la première employée de son fils, était-elle la bru de ses rêves?... Elle l'eût souhaitée, peut-être, plus douce, plus féminine... Pour se rassurer, elle relut le passage où Pierre lui disait: "Consens, chère maman, à notre bonheur. Et rien, est-il besoin de te le dire? ne sera changé pour toi, sinon que tu auras désormais deux enfants pour t'aimer et t'entourer."

Bref, l'éternel lieu commun, le pieux mensonge dont on berce les mères pour les aider à accepter l'élément étranger... à partager le cœur de l'enfant unique... Partage où, bien souvent, l'amour se taille la part du lion.

—Mais, que voulez-vous?... C'est la vie! se répétait Mme Blondet. C'est juste, c'est naturel... Je ne regrette même pas d'avoir, en acceptant, pendant quelques mois, l'hospitalité d'une parente, facilité le développement de cette idylle. Cela devait arriver, tôt ou tard. Pierre aime Léontine... Et je veux aimer Léontine. J'ai envie de pleurer comme une vieille égoïste... eh bien! je ne veux pas pleurer!... Et je ferai voir ce que c'est qu'une bonne belle-mère.

Pour commencer ce miracle, elle remit ses lunettes, prit tout de suite une feuille de papier et écrivit: — Dieu sait ce que ce pluriel lui coûta — "Mes chers enfants..."

II

Drelin, drelin, drelin! "Black", le chien noir, aboie joyeusement en entendant le grelot du tandem... Et Lili, la petite fille, dont les bras potelés sortent de sa robe rose avec des battements d'ailes, échappe à bonne-maman, pour venir s'abattre contre la porte grillée du jardinet.

Le jeune couple fait une entrée toute moderne: nerveux, musclés, hâlés par le grand air un peu poussiéreux de la route, l'un et l'autre en tenue de bicyclist; elle, toute fière de sa demi-virilité, riche de santé, tendant un mollet opulent, rajustant, d'une main, sur ses cheveux noirs, le chapeau masculin qui la garantit du soleil.

Sa belle-mère s'avance, souriante:

—Eh bien! vous avez fait une bonne promenade?

—Excellente!... ("Black"!... Allez coucher!...)

Nous avons poussé jusqu'à Maisons-Laffitte.

—Bonjour, Lili!... Tu as été sage?...

—Oui, j'ai été très gentille, se dépêche-t-elle d'assurer en glissant vers sa grand-mère un petit oeil polisson.

—Hum! C'est bien vrai, ce mensonge-là?... fait le papa en caressant la tête brune.

—Sans doute... sans doute... Elle est gentille, cette chère mignonne, et puis je ne m'ennuie pas avec elle... Elle me tient société.

—Oh! dit Léontine, quand Lili sera un peu plus grande, nous mettrons une voiturette au tandem, et nous l'emmènerons... n'est-ce pas, Pierre?

Mme Blondet soupire comme elle a soupiré, trois ans auparavant, en apprenant le mariage de son fils... Mais... que voulez-vous? On ne met jamais, aux tandems, de voiturettes pour les belles-mères!

—Rien ne presse, dit Pierre en la regardant.

—J'ai une faim! s'écrie Léontine, en jetant son chapeau sur un banc. On s'est levé à six heures, tu sais, mon petit!...

—Le déjeuner est prêt, mes enfants. J'ai mis le couvert sous l'arbre.

Dans les jardinets des environs de Paris, on peut dire, sans crainte de confusion: sous "l'arbre". Nos Parisiens croient que celui-ci est un poirier; pour en être tout à fait sûr, on attend qu'il ait donné des poires.

Mme Blondet désigne, d'un geste engageant, à quelques pas de la petite maison, la table ronde avec sa nappe blanche, ses ustensiles clairs, ses hors-d'œuvre et le gobelet d'argent de la petite, qui luit devant la haute chaise.

—A table!...

Pendant que Pierre raconte gaiement à sa mère les incidents de leur course matinale, Léontine dévore, comme une voyageuse au buffet.

—Oh! dites!... On ne va pas s'éterniser sur les radis! s'écrie-t-elle, agacée, en regardant sa belle-mère, qui, placide, heureuse, s'oublie à écouter son fils.

Et, la mine rembrunie, elle se lève brusquement pour aller chercher le plat de viande.

La belle-mère n'a pu réprimer un tressaillement. En trois ans de vie commune, elle n'a pu gagner le cœur de sa bru. Sa douceur produit, sur la vivacité de celle-ci, l'effet de l'huile sur le feu. Pendant la première année, on s'est observé, toléré, contenu. Puis les angles se sont accusés, et chaque jour apporte sa petite pointe... Le cœur de Mme Blondet est criblé de menues blessures, comme une pelote à épingles... Une crainte, surtout, grandit en elle: "Pourvu qu'Elle n'arrive pas à m'aliéner le cœur de mon fils et à me séparer de lui!..."

—Ne te chagrine pas, maman, murmure Pierre. Léontine est vive; mais elle n'a pas voulu te faire de peine.

Et il l'embrasse — vite — entre le hors-d'œuvre et le plat de viande.

Pas assez vite! Voici le plat de viande qui arrive, juste à ce moment, porté par la plus irritée des bicyclistes.

—En voilà des consolations!... On n'en ferait pas tant pour moi!... Ça!... pour sûr!...

—Tu es folle.

Non! non! non! On n'en ferait pas autant pour elle!... Le froncement jaloux de ses noirs sourcils le dit à qui veut l'entendre: (sous toutes réserves), aux oiseaux qui volent, aux nuages qui passent, et son pied nerveux le dit encore aux cailloux qu'il martèle.

Pour calmer l'énerverment de cette sportswoman, Pierre propose une promenade en canot.

—Bravo! Ça me reposera de mes cinq heures de tandem.

—Et moi?

—Toi? Tu te reposeras en ramant!... Dépêchons-nous de déjeuner, et filons!...

—Lili aussi, en bateau gazouille la petite en battant des mains.

—Oui, ma chérie!... Tu viendras...

—Si maman voulait?... commence Pierre.

—Ta mère est trop grosse!... Elle ferait couler le bateau.

On se dépêche, on se brûle en avalant le café trop chaud.

Léontine va changer sa tenue masculine contre une robe de piqué blanc; elle enfouit la petite tête de Lili dans un énorme chapeau... Et Mme Blondet reste en tête-à-tête avec Black... Que voulez-vous?

III

Le soleil décline. Pour jouir de la fraîcheur, de nombreux promeneurs ont fait installer des sièges et des tables tout au bord de l'eau.

Mme Blondet, la mère, comme on dit dans le voisinage, est venue attendre ses enfants qui se livrent depuis le déjeuner, aux joies du canotage. L'algare de tantôt est un des mille épisodes qui accidentent la vie commune, et, bien que le bonsoir de sa belle-fille ait été sec, elle ne veut pas montrer de rancune... Cette fin de journée est si douce!... Vers le mont Valérien, l'horizon s'estompe dans les

gris tendres... Et ses inquiétudes se fondent aussi en un brouillard léger... Elle ne croit plus que Léontine travaille à la séparation de son fils, encore moins qu'elle y réussira... Et elle s'apprête à leur servir, avec le veau froid et la salade du dîner, son plus conciliant sourire.

A l'endroit où la Seine s'élargit, encadrée de bouquets d'arbres qui lui prêtent des tons d'émeraude, le canot attendu apparaît, rapetissé par la distance. Léontine, nonchalamment assise, laisse tremper sa main dans l'eau. Près de sa jupe blanche, Lili, de loin, a l'air d'une grosse rose. Pierre manie les rames... d'un mouvement égal, elles s'enfoncent, puis s'enlèvent comme des ailes, soulevant l'eau en légères franges de perles.

Le canot se rapproche et grandit. Il sort de la région d'ombre et glisse sur les longues bandes d'or pâle tremblotantes que le soleil envoie.

Mme Blondet, se rapprochant de la berge, fait avec son ombrelle des signes amicaux auxquels Pierre répond.

—Bonne-maman! crie la voix argentine de Lili.

Mais Léontine n'est pas pressée de débarquer. Et Mme Blondet les regarde... semblable à une poule qui a couvé des canards.

—Au revoir! au revoir!... fait Lili en agitant sa petite main.

Elle est ravie d'être en bateau, et Mme Blondet la trouve trop turbulente...

—Prenez garde à la petite! crie-t-elle.

—Ta mère se croit indispensable!... Je pense que je suis là pour...

Un mouvement brusque de l'enfant coupe la parole à Léontine.

Et, sous les yeux de la grand-mère terrifiée, le petit paquet rose fait un plongeon par-dessus bord. La pauvre Mme Blondet ne réfléchit pas; elle court au bas de la berge, comme si elle savait nager... Il s'en faut de bien peu qu'elle ne se jette à l'eau pour un sauvetage qui serait un suicide. Mais Pierre l'a prévenue... Il a rattrapé la robe de Lili; trempée des pieds à la tête, tout étourdie de sa courte immersion, l'enfant est déjà entre les bras de sa mère. Quel retour!

—C'est votre faute! s'écria la jeune femme en mettant pied à terre.

—Vous savez bien que non, Léontine... Je vous avais même prévenue, dit Mme Blondet, les larmes aux yeux.

—Je vous répète que c'est votre présence qui a excité Lili. Elle avait été très sage jusque-là.

—Allons, ne vous disputez pas, fit Pierre, reprenant avec placidité son rôle habituel de tampon. Il faut espérer que ce bain ne fera pas de mal à Lili...

IV

Mais "ce bain" a fait beaucoup de mal à Lili: une bronchite capillaire met ses jours en danger. En proie à une fièvre ardente, elle s'agite dans son petit lit. Ses joues sont rouges, sa respiration sifflante... Dans un léger délire, elle parle d'aller en bateau... ou bien elle réclame Black et bonne-maman! Bonne-maman n'est pas fière; elle vient après Black et s'ingénie à la soigner. Son cœur est déchiré; bien qu'elle le sache injuste, elle n'a pas oublié le reproche de la mère: "C'est votre présence qui a excité Lili!..."

Et elle sent trop bien que si Lili, leur joie à tous leur est ravie, elle deviendra odieuse à la jeune femme... que la vie sous le même toit ne sera plus possible, et qu'il lui faudra s'en aller seule, avec sa douleur...

Tout son sort repose entre les petites mains brûlantes de la bien-aimée. Léontine est si malheureuse qu'elle n'a plus le courage d'être agressive. Elles ne sont, en ce moment, que deux garde-malades, deux mères, deux tendresses disputant à la mort une tête chérie... Elles s'entraident dans une muette entente. Ce sont des jours silencieux et poignants.

V

Deux mois plus tard, le jeune ménage et Mme Blondet mère achèvent de déjeuner au jardin, à la place où nous les avons déjà vus. Mais Lili n'est plus sur sa chaise haute...

Elle n'y est plus pour la simple raison que ses parents s'attardent à table d'une manière inusitée et qu'elle a préféré aller jouer sur le perron avec son ami Black.

Léontine, souriante, sert sa belle-mère.

—Tenez, maman... Je vous mets deux morceaux. Je sais que vous aimez sucré...

LA FEMME DE L'OUVRIER

—Sans doute... Vous êtes bien aimable. Mais... ne profiterez-vous pas de ce beau dimanche ?

—Rien ne presse. Nous pouvons causer un peu en prenant le café.

—Moi, mes enfants, je serai loin de m'en plaindre. Mais ne vous gênez pas pour moi... Vous êtes jeunes et je suis vieille... que voulez-vous ?

—Eh bien ! tout à l'heure, nous irons faire une petite promenade sur l'eau.

—Voulez-vous venir, maman ?

—Merci, Léontine, fait l'heureuse Mme Blondet qui ne veut pas abuser. Et elle ajoute malicieusement : — Je suis trop grosse !... Je ferais couler le bateau...

—Alors, mère, nous te laisserons Lili... Comme cela tu ne t'ennuieras pas... et cette demoiselle ne risquera plus de faire concurrence aux poissons !... La petite coquine ! Nous en a-t-elle causé de l'inquiétude !...

Les deux femmes échangèrent un regard éloquent qui les unit...

Pour s'être frôlées si souvent autour du petit lit de souffrance, pour avoir vécu les mêmes angoisses, pour s'être penchées ensemble, impérieusement et également réclamées, au-dessus des livres d'images de la convalescente, pour avoir été em brassées par deux bras d'enfant qui les réunissaient, Léontine et Mme Blondet sont devenues, sinon mère et fille, du moins amies, alliées... Elles ont senti que, par Lili, ce lien vivant, elles étaient de la même famille. Elles ne pourront plus oublier le matin où, après une nuit calme, leur petite s'éveilla respirant mieux... Une heure après, le médecin la déclarait sauvée. Pierre était absent, à son travail. Cette joie de la résurrection, il fallait pourtant l'épancher dans le cœur de quelqu'un... Léontine, très pâle, regarda sa belle-mère qui pleurait, et se jetant dans ses bras :

—Maman !

Elle le dit tout d'un élan, ce mot qu'elle évitait toujours comme un mensonge, et qu'elle avait si peu prononcé dans sa jeunesse orpheline.

Aujourd'hui, les angoisses sont oubliées. La paix seule est restée... Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder le jeune couple qui s'en va gaiement, se retournant pour sourire au groupe que forment, à la porte du jardin, la vieille dame, la petite fille rose et le chien noir...

H. BEZANÇON.

LISE

(PIÈCE A DIRE)

J'avais douze ans, elle en avait bien seize. Elle était grande, et, moi, j'étais petit. Pour lui parler, le soir, plus à mon aise, Moi, j'attendais que sa mère sortît ; Puis, je venais m'asseoir près de sa chaise Pour lui parler, le soir, plus à mon aise.

Que de printemps passés avec les fleurs ! Que de feux morts, et que de tombes closes ! Se souvient-on qu'il fut jadis des coeurs ? Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ? Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait fait ange, fée et princesse. Comme elle était bien plus grande que moi, Je lui faisais des questions sans cesse Pour le plaisir de lui dire : " Pourquoi ? " Et, par moments, elle évitait, craintive, Mon oeil rêveur qui la rendait pensive.

Puis, j'étais mon savoir enfantin, Mes jeux, la balle et la toupie agile ; J'étais tout fier d'apprendre le latin ; Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile ; Je bravais tout ; rien ne me faisait mal ; Je lui disais : " Mon père est général. "

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise Dans le latin, qu'on épelle en rêvant ; Pour lui traduire un verset, à l'église, Je me penchais sur son livre souvent. Un ange ouvrirait sur nous son aile blanche, Quand nous étions à vêpres, le dimanche.

Elle disait de moi : " C'est un enfant ! " Je l'appelais : " Mademoiselle Lise. " Pour lui traduire un psaume, bien souvent, Je me penchais sur son livre à l'église ; Si bien qu'un jour, — vous le vîtes, mon Dieu ! — Sa joue en fleur toucha la mienne en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies, Vous êtes l'aube et le matin du cœur, Charmez l'enfant, extases inouïes ! Et, quand le soir vient avec la douleur, Charmez encor nos âmes éblouies, Jeunes amours, si vite évanouies !

VICTOR HUGO

Bien délicat est ce sujet ! Nous aimerions sans doute à chanter le triomphe de la beauté, et à retracer la puissance victorieuse de son empire ; mais telle ne doit pas être notre entreprise. Si la femme est reine par la grâce, elle est ange aussi par le cœur ; si elle est l'ornement du foyer, elle en est aussi la gardienne. De là la mission de la femme dans le monde. Mais cette mission revêt un caractère de nécessité d'autant plus grande, que la femme appartient à la classe ouvrière.

Dans les classes favorisées par la naissance et la fortune, la femme n'a guère qu'à se laisser vivre ; étrangère aux difficultés pécuniaires de l'existence, elle ne connaît pas les soucis des affaires. Ce n'est pas qu'il faille porter sur elle un regard d'envie, non ; de grandes douleurs se cachent bien souvent sous le masque du plaisir ! La femme de l'ouvrier recueillera dans l'accomplissement de ses devoirs, vis-à-vis de son mari, un bonheur plus parfait et plus pur que ne peuvent le procurer les jouissances les plus enchantées de la vie mondaine.

Quel beau rôle, en effet, que celui de cette jeune femme dont la vie s'ouvre au vingtième printemps ! Ce gros baby, qu'elle berce mollement dans ses bras, apprendra sur ses lèvres à aimer et à obéir " maman ". Et la jeune mère, heureuse et fière, couronnera ce premier bégaïement d'un bon gros baiser. Et si plus tard " baby " ose être désobéissant, il ira vite se jeter dans les bras de " maman " ; un baiser et la paix sera faite. Le baiser d'une mère est le sourire de la vie.

Et le mari ! Oh ! lui aussi, c'est souvent un grand enfant ; et vous, mademoiselle, qui aspirez à dire un jour : " mon mari ", vous doutez-vous de la délicate mission que vous jurez de fidèlement remplir ? Dans la classe ouvrière, le rôle de la femme est certainement plus étendu et plus élevé que celui de l'homme. L'homme a, comme premier devoir, celui d'assurer la vie de sa famille ; il doit se pourvoir d'une position, d'un travail qui assurent l'existence des siens contre les misères de la pauvreté. Mais le détail du ménage, l'économie domestique, qui en est chargé dans le fait ? La femme. Or, pour remplir dignement sa charge, la femme doit être le plus souvent la dépositaire des salaires de son mari. Gagner n'est rien, conserver est tout ; trop de tentations entourent l'ouvrier au sortir de l'atelier le jour de paie ; il est bon, même nécessaire, devrait-on dire, qu'il s'empresse de remettre entre les mains de la mère de famille le montant de son salaire. Et si l'ouvrier agit ainsi, le bon ordre et la prospérité règneront toujours au ménage.

Mais pour qu'une femme soit et demeure digne de la place qui est la sienne au foyer domestique, il faut qu'elle se montre elle-même le modèle des vertus dont elle recommande la pratique à ses enfants et qu'elle exige de son mari. Vous voulez parvenir à l'aisance ? Soyez économes. On dit souvent aux ouvriers : " Usez des boissons spiritueuses, quand c'est nécessaire, mais n'en abusez pas. " On peut aussi dire aux femmes d'ouvriers : " Méfiez-vous de la coquetterie ! L'amour de la toilette n'est pas une passion moins funeste que l'amour de la boisson ! " Sans compter le ridicule qui s'attache à l'amour exagéré de la toilette ! Sachez, mesdames, être de votre rang et ne faussez pas les situations :

Ce tact merveilleux, cette délicatesse exquise que vous faites briller dans l'art du chiffon, pourquoi ne les appliqueriez-vous pas à accorder le bien-être, le confortable de votre intérieur, et surtout à mériter l'amour toujours jeune et reconnaissant de votre mari ? Votre cœur vous dira par quelles douceurs, par quelles gracieuses surprises vous lui ferez oublier les longueurs de l'absence et les fatigues d'un pénible labeur. Vous serez ainsi justement digne d'être appelée : " l'ange de votre foyer " ; et au lieu de s'attarder dans les bars, votre mari n'aura qu'une pensée : rejoindre en hâte celle qui est la compagne de ses joies comme de ses peines, et le charme de ses jours.

PENSEES

Soyez bon dans les profondeurs et vous verrez que ceux qui vous entourent deviendront bons dans les mêmes profondeurs.

MÆTERLINCK

L'EXORDE D'UN DISCOURS ORIGINAL

En 1849, à Clermont-Ferrand, en Auvergne, ses condisciples mirent au défi un séminariste plein d'esprit, M. Paul Fabre qui, sorti du séminaire, occupa depuis une haute position au ministère des finances, de composer dans un temps très limité, un discours original. Paul se mit à l'œuvre, et, au bout de deux heures vint débiter au milieu de ses condisciples le discours composé, dont un de ses condisciples nous a communiqué l'exorde que nous transcrivons pour l'Album Universel. Il avait pris pour texte un passage d'un ouvrage anglais qui signifiait : " Il est difficile de plaire à tout le monde ", et il débitait ainsi :

" Assis autour de ce réservoir de lumière (la chaire) pour voir partir les fusées artificielles de mon éloquence, vous venez puiser, messieurs, dans la tabatière de ma parole, la prise de la vérité. Vous vous attendez peut-être que, monté sur l'élégant palefroi de l'imagination, je fasse flotter à vos yeux les panaches brodés d'un rhétorique fleurie ; il n'en sera rien, messieurs ; humble chaudronnier de la parole, je ne ferai qu'étamer vos intelligences usées par le venin de l'erreur et les sophismes ; trop heureux encore si, dans le désert de mes pensées, vous trouvez une oasis bienfaisante où vous puissiez reposer vos esprits et les mettre à l'abri de la poussière de l'incrédulité. Alors, mollement étendus sur le canapé de mon discours, vous fumerez en paix le calumet de ma diction, tout en laissant échapper de votre bouche flatteuse les gracieux camoufflets de vos applaudissements. "

Et pour division de ce discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner que l'exorde, il exposait que la religion avait beaucoup influé :

- 1o Sur le paradigme des peuples ;
- 2o Sur le syllogisme des nations ;
- 3o Sur l'organisation trigonométrique des sociétés.

Le reste était à l'avenant.

J. B. L. MARTEL,
un ancien condisciple de l'auteur
Chanoine d'AGRIGENTE

pour copie conforme
Devian-les-Bains (Haute-Savoie),
le 22 juillet 1906.

L'HOPITAL DES FLEURS

Il vient de se fonder à Washington un hôpital pour les plantes. Quinze " médecins " spéciaux sont attachés à l'établissement et leur rôle ne se borne pas à soigner les végétaux qui dépérissent, mais à étudier attentivement les maladies dont ils sont atteints.

Il résulte du premier rapport médical publié trois mois après l'ouverture de l'établissement, que les plantes souffrent exactement des mêmes maladies et des mêmes infirmités que l'homme. Tout comme nous, elles sont atteintes de rhumatisme, de dyspepsie, de phtisie, etc. Bien entendu ces maladies ne se manifestent pas chez les plantes, de même manière que chez l'homme, les végétaux ne possédant pas les mêmes organes respiratoires et digestifs. Mais l'analogie demeure toutefois incontestable, suivant les déclarations des médecins spécialistes attachés au susdit hôpital.

QUI VEUT L'AIR SOLIDE ?

La science était bien arrivée à liquéfier l'air. Pourquoi ne serait-elle pas arrivée à le solidifier. L'eau ne nous apparaît-elle point sous les trois états ?

Le problème a été brillamment résolu par un Américain, le professeur Metz de l'Université de Tulane, Louisiane. Ce savant, célèbre déjà par ses expériences sur la liquéfaction de l'air, a réussi, en soumettant celui-ci à une température des plus basses, où se congèle le mercure, à obtenir l'état solide.

Condensé à cet état, l'air présente l'aspect de la glace, mais, à la différence de celle-ci, il ne peut fondre.

Le professeur Metz ayant tenté de fragmenter un morceau d'air solide de la grandeur d'une noix à l'aide d'un marteau, cet instrument fut repoussé, rebondissant comme s'il eût rencontré une superficie de gomme extrêmement élastique.

Il est facile de comprendre quelle force explosive possède un semblable produit. Cette force est bien supérieure à celle de la dynamite ; aussi est-il certain qu'on s'en servira avant peu pour creuser les excavations dans les mines, principalement dans celles de charbon. Dans ces mines, l'explosion de l'air solide offrira cet avantage de ne dégager qu'une certaine quantité d'oxygène, à même de purifier l'atmosphère de tout autre gaz nuisible.

A TRAVERS LA MODE



Costume pour jeune fille, en voile de laine éceru, à poids brodés rouges. Jupe à gros plis ronds. Des pattes de taffetas rouge sont posées dans le bas des plis. La ceinture de la jupe est maintenue par des pattes semblables, et la blouse ferme de la même manière. Manche courte à deux bouffants serrés par des pattes de taffetas.

Toilettes d'enfants

A propos de ces toilettes, voici ce qu'en disait dernièrement Griseline, l'aimable et très renseignée collaboratrice de "La femme chez elle" :

"Mamans et bébés se reposent, en ce moment. Les toilettes d'apparat dorment au fond des tiroirs. Faut-il tant de falbalas pour prendre ses ébats sur la plage, ou pour emplir les petits seaux de gravier, dans le jardin abrité par les grands arbres ?

Un costume de serge pour les températures fraîches, une demi-douzaine de blouses de percale pour les grandes chaleurs, et Bébé a sa garde-robe au complet.

Veut-on entreprendre de temps en temps une promenade dominicale, promenade posée, avec la famille réunie? la robe de plumetis garnie de Valenciennes sort de l'armoire et constitue la parure obligée. On la rehausse de noeuds de ruban ou d'une écharpe de liberty.

Mais cette toilette apprêtée n'est pas toujours du goût de l'enfant qui se sent esclave dans ses superbes ajustements. Maman, toutes les cinq minutes, rappelle sa fille à l'ordre et lui interdit les jeux de garçon qui seraient susceptibles d'endommager la belle toilette. Aussi les fanfreluches fragiles ont quelquefois peu d'attrait pour les petites personnes qui aiment le mouvement.

Je n'ai pas grand'chose de nouveau à vous signaler. Heureusement pour nous, nos bambins n'imitent pas leur mère et ne cherchent pas un autre nouveauté, dès que la dernière est parue.

Du moins, pour parler franc, nous ne nous creusons pas trop la tête pour composer des vêtements d'enfant extraordinaires et sortant du déjà-vu.

Que demandons-nous aux robes, aux blouses et aux manteaux? d'être pratiques, coquets et... solides. Les mamans qui entreprennent les affaires de leurs fillettes et de leurs garçonnetts ne se soucient pas de recommencer tous les mois. Lorsque le trousseau de ses petits est en état, la ménagère économe voudrait bien qu'il durât un certain temps.

Quel ennui lorsqu'on aperçoit des traces d'usure! Quel contretemps lorsqu'il faut mettre un fond à la petite culotte ou des manches à la blouse!

J'ai vu dernièrement... dans la rue, mon Dieu, oui! on a quelquefois de ces bonnes fortunes, une façon très gentille que je veux vous décrire.

La robe était en modeste crêpon de coton à raies roses et blanches d'un demi-pouce de largeur; la jupe ornée d'un volant de 5 pouces et demi de hauteur, sans tête; une double fronce avec un intervalle d'un quart de pouce servait à coudre le volant sur la jupe. Du volant jusqu'à la ceinture s'étagaient des plis de un pouce et quart à un pouce et demi; ils étaient distants les uns des autres de la largeur d'un pli. La blouse était plissée de la même façon, mais en plis plus étroits. Les manches, également plissées, s'arrêtaient au coude; un empiècement de linon brodé relevait cette simple toilette qui attirait l'attention par son bon goût.

Les empiècements de broderie sont vraiment pratiques. Autrefois, on ne connaissait que les guimpes. On en achetait plusieurs plus ou moins ouvragées, on décolletait les robes, on supprimait les manches que l'on remplaçait par un petit bouffant ou par un jockey, selon la mode; toutes les robes de fillettes et de bébés étaient taillées sur ce modèle. Aujourd'hui, la guimpe s'est faite rare. On la remplace par le grand col de lingerie ou par l'empiècement à demeure sur le corsage.

On continue à habiller très court les fillettes depuis l'âge de trois ans jusqu'à sept ou huit ans. Passé cette taille, on allonge un peu les jupes, surtout si l'enfant est très grande. Il n'y a rien de plus disgracieux qu'une petite fille qui exhibe de longues jambes maigres et de grands pieds. La mode, en



Costume de broderie anglaise en grosse toile blanche. La jupe, de forme princesse, est ornée dans le bas de grandes roues ajourées. Le boléro, très court, découvre le buste jusqu'à la naissance de la poitrine. Les mêmes roues plus petites décorent le col et les manches.

cette occurrence, doit être appropriée à la stature de la personne.

Par contre, un bébé en jupe très courte, c'est ravissant, mais à condition que les dessous soient soignés et très fournis. Si le petit pantalon et les jupons apparaissent dans l'envolée, il faut que l'oeil soit charmé par de fines broderies et du linge perlé.

Arrangements divers, à la campagne ou aux bains de mer

Il est trop tard maintenant pour parler des malles à remplir; elles sont bouclées depuis longtemps et, probablement arrivées à destination, on procède à leur déballage.

Ce n'est pas une petite affaire que de mettre chaque chose à sa place ou plutôt de trouver une place à chaque chose, dans un logis qui, la veille encore, nous était complètement inconnu; quelque peu exigeant s'il s'agit d'une chambre d'hôtel. Comme l'on se

sent isolé, étranger dans cette pièce banale dans laquelle tant d'autres voyageurs nous ont précédé: Aussi, pour se soustraire à cette influence plutôt réfrigérante, fait-on toujours bien d'emporter en voyage de petits objets intimes, familiers, tels les photographies de nos proches, quelques livres, la pelote à épingles dans laquelle on pique journallement ses broches, le buvard dont on se sert d'habitude pour la correspondance, boîte à gants, à mouchoirs; tous ces petits bibelots, sans causer un grand excédant de bagages, une fois placés un peu partout sur les meubles, égayeront notre vue et donneront un air moins triste au logis.

Je ne sais plus qui conseillait d'acheter quelques bocaux vides de leurs cornichons, de les entourer d'un large ruban de soie claire pour les transformer en vases à fleurs. L'idée n'est pas mauvaise; mais, pour la chambre d'hôtel, le petit verre sur lequel est gravé un petit bateau ou quelque autre dessin rustique sera suffisant pour contenir les quelques fleurs rapportées au retour d'une excursion. En revenant en ville, ce sera un cadeau à faire à quelque petit ou petite amie, bien heureux du souvenir que vous lui avez gardé et surtout fier de l'attention dont il est l'objet.

Il arrive parfois que la commode et l'armoire se trouvent trop petites pour contenir tous les objets que vous avez cru devoir emporter; bien malgré vous, il reste quelque chose dans les malles, et ces objets, peut-être de première nécessité, il vous déplaît de les faire transporter au grenier ou au dépôt des bagages. Dans ce cas, gardez votre malle dans votre chambre, mais habillez-la de votre couverture de voyage, pour en faire un siège ou une banquette; d'un petit tapis brodé ou d'une petite nappe à thé si vous n'avez pas autre chose sous la main.

Si votre séjour dans la chambre d'hôtel est d'une certaine durée, à défaut de petits tableaux, piquez au moyeu d'une épingle quelques petites aquarelles peintes ou dessinées par vous au mur. Ce sera joli; et avec les photographies de vos parents, de vos enfants, sur une table, vous souriant à toute heure du jour, vous ne remarquerez plus la banalité des meubles, mais vous éprouverez un sentiment de bien-être et de confort qui se dégage de la vue des choses familières.

A l'hôtel, la vie est relativement simple et facile: tout souci, toute préoccupation d'existence disparaît. Si, par contre, vous louez une villa ou une maison meublée le contraste vous frappe aussitôt entre ce que vous quittez et ce que vous trouvez. Mais les longues stations en plein air, les promenades, les excursions après lesquelles on revient fatigué, affamé, font passer légèrement sur ce manque de confort intérieur.

D'ailleurs, pour des séjours de ce genre, il est plus facile de s'organiser d'une manière conforme à ses habitudes. On amène avec soi quelques meubles de campagne, légers, commodes, que l'on garnit de coussins, de couvertures; de petites nappes brodées que l'on met sur les tables, sur les plateaux et ces petits riens suffisent parfois à changer la couleur de vos idées.

FLORIANE.

De "La revue hebdomadaire".



No 526

Peignoir forme Empire.

Ce peignoir se compose de 8 pièces, devant, dos, empiècement de devant, empiècement du dos, le rabattu du col, le volant de la manche et le poignet du col.

Peut être exécuté en flanelle d'opéra, matériaux 2 verges en 48 pouces, de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents, le numéro du patron, la mesure du tour de buste, et nous donner l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir le patron. Qu'on veuille bien nous donner une adresse explicite et complète; certaines lectrices oublient totalement de signer leur commande; qu'elles veuillent bien nous écrire de nouveau, si la ou les patrons ne leur parviennent pas.

LA VIE AU FOYER

RECETTES DE LA MENAGERE

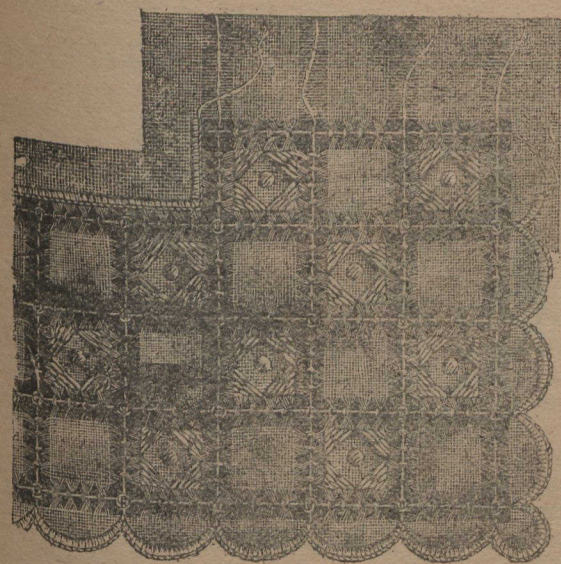
Arc-en-ciel d'omelettes. — Quand on fait une omelette, on compte généralement qu'il faut deux oeufs par personne.

Comme ici nous faisons trois petites omelettes, on mettra dans chacune d'elle deux oeufs s'il y a trois convives, quatre oeufs s'il y a six personnes à table.

Cassez les oeufs comme à l'ordinaire; quand on n'est pas assuré de la fraîcheur des oeufs, il est préférable de les casser séparément dans un bol.

Mettez donc dans un bol ou une petite terrine deux oeufs bien frais, ajoutez du sel, du poivre, et battez un peu sans cependant que les oeufs moussent; mêlez-y deux cuillerées de sauce tomate très épaisse; faites l'omelette, qui doit être cuite à point, ni trop baveuse ni trop sèche.

D'autre part, battez deux autres oeufs dans



Bordure et coin pour taie d'oreiller ou mouchoir. — Ce coin, qui peut être utilisé pour linge de table, mouchoirs, etc., exige un tissu très solide. Selon les indications du dessin, on divise le tissu en grillage après chaque fois 24 brins, en tirant 8 brins, et on croise les brins restés libres, 3 par 3 par un fil passé à travers; à l'endroit où ces fils se croisent, on place un petit point d'araignée. On travaille sur les coins de chaque carré de toile chaque fois 4 points de couture croisée dont chacun entoure un paquet de fils. Un petit point plat est adapté dans les carrés ornés. Les courbes du bord extérieur, ainsi que la ligne droite qui borde le travail ajouré, sont exécutées au point de feston.

lesquels vous ajouterez une petite quantité de vert d'épinards ou d'oseille, ou, à défaut, une poignée de fines herbes.

Par fines herbes pour l'omelette, on entend un mélange de cerfeuil, civette, estragon, et aussi cresson alénois, hachés très fin. Certaines personnes se contentent de cerfeuil et oseille hachés.

Le jus d'épinard est mieux pour l'omelette tricolore, car il donne une belle couleur verte.

La troisième omelette est faite au naturel, en ajoutant seulement une cuillerée de lait.

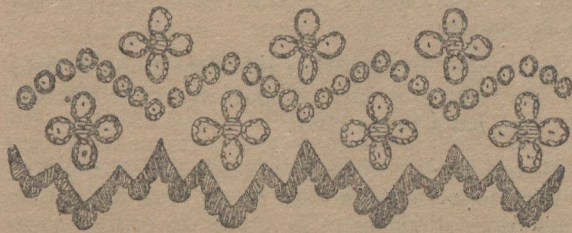
Si l'on emploie pour chaque omelette au moins quatre oeufs, on pourra séparer en dernier lieu les blancs des jaunes.

Les jaunes, battus, seront mis à cuire avec des croûtons frits bien dorés.

Les blancs, battus en demi-neige, sont cuits dans le beurre, ce qui fait alors quatre omelettes différentes.

On peut servir de manières diverses: le fond du plat étant garni de sauce tomate, on met sans les plier les omelettes; d'abord la ver-

te, puis la jaune, puis la rouge. En servant, on coupe les trois ensemble. Autrement, on replie chaque omelette en deux et on les range sur le plat, en disposant les couleurs avec goût: la verte, la jaune, la rouge et la blanche.



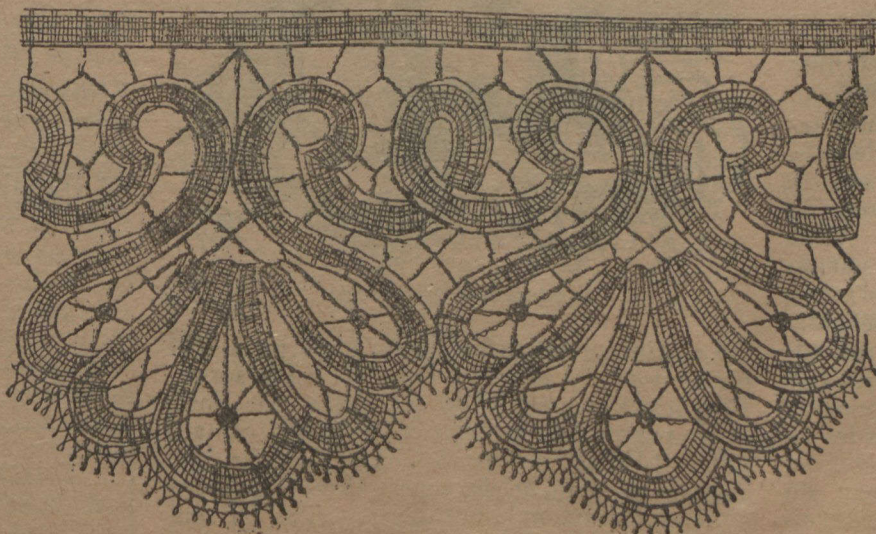
Broderie légère pour lingerie. — Peut servir pour toutes espèces de petites pièces en lingerie de dames et d'enfants. Point de feston et point de piqûre.

Gâteau de chocolat. — Avec trois tablettes de chocolat, faire du chocolat très épais; y ajouter un peu de lait, mais il faut que le chocolat reste très épais. On retire le chocolat du feu et l'on ajoute six jaunes d'oeufs, une cuillerée de farine et un quart de livre de beurre frais que l'on fait fondre. On mélange bien le tout, puis on bat quatre blancs en neige très dure, on mélange le tout ensemble; on beurre un moule, puis on y verse le mélange, on fait prendre au bain-marie pendant une heure, ensuite on le met un peu au four pour le faire durcir. En le servant, on peut, si l'on veut, entourer ce gâteau d'une bonne crème à la vanille.

Crêpes anglaises. — Battez douze jaunes d'oeufs dans une chopine de lait, épaississez la pâte avec de la farine délayée dans du lait, ajoutez du sel, du gingembre, deux verres d'eau-de-vie; remuez. Mettez fondre du beurre dans la poêle et trois fois plus que pour les crêpes ordinaires.

Pommes de terre à la lyonnaise. — Après avoir fait cuire vos pommes de terre dans l'eau salée, coupez-les en tranches, mettez-les dans une casserole, versez dessus une purée très claire d'oignons; ensuite coupez des oignons en tranches, faites-les revenir dans du beurre, ajoutez farine, sel, poivre, vinaigre; mouillez et faites cuire au petit feu. Au moment de servir, ajoutez un quart de cuillerée à café d'extrait de viande Liebig, et sautez les pommes de terre dans cette sauce.

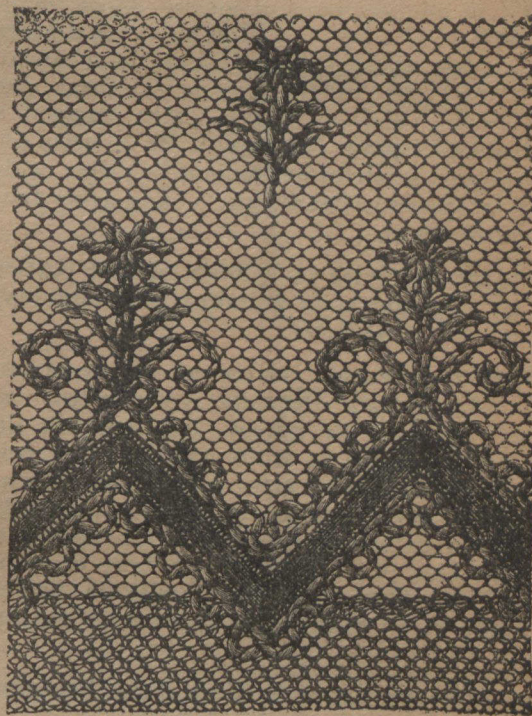
Potage de mouton à l'anglaise. — Mettez dans du bouillon une épaule de mouton, des navets en assez grande quantité, quelques oignons, des pieds de céleri, sel, poivre, girofle, gingembre et une pointe d'arôme Patrelle, pour parfumer. Après avoir bien écumé, laissez bouillir doucement pendant trois ou quatre heures et servir la viande et les légumes dans le bouillon.



Bordure en dentelle Richelieu. — Cette très facile dentelle se fait en lacet dentelle avec jours araignée et brides. Un picot peut être rapporté autour des dents. Cette dentelle servira pour taie d'oreiller ou linge de table.

RECETTES UTILES

Procédé pour blanchir les chapeaux de paille. — Enlevez d'abord la coiffe et tous les ornements des chapeaux; puis, s'ils sont tiquetés par l'humidité, faites-les tremper pendant deux ou trois heures dans l'eau acidulée avec de l'acide oxalique ou du sel d'oseille, ou bien lavez-les avec une légère dissolution d'eau de javelle ou du jus de citron. Cela fait, placez les chapeaux dans des formes en bois blanc faites exprès, semblables à celles dont se servent les chapeliers: posez-les à plat sur une table, frottez-les partout avec une éponge imprégnée d'une légère dissolution de potasse. Repassez ensuite les chapeaux à l'eau acidulée en frottant avec une éponge pour détruire la teinte jaune de la paille; mettez-les quelques heures dans un bain de savon et passez-les au soufre. Le soufrage terminé, mouillez avec une éponge imbibée d'un mélange tiède



Bordure pour jupon. Travail sur tulle et application. — On exécute d'abord un ourlet au tulle noir et on y fixe ensuite du ruban de dentelle noire en zig-zag par de fins points d'ourlet.

On emploie pour le travail sur tulle du filin ou de la soie filosselle dans la nuance préférée.

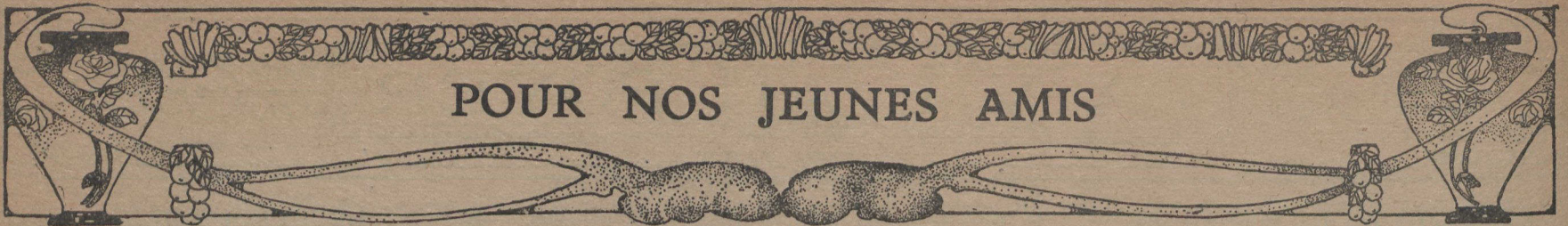
L'ourlet du bas a cinq-huitièmes de pouce de hauteur.

de gélatine blanche, de savon blanc et d'un peu d'alun, et repassez-les avec un fer chaud, en ayant la précaution de les couvrir d'une feuille de papier pour que le métal ne touche pas directement la paille.

Solution contre les vers des étoffes et des fourrures. — C'est l'éternel idéal que poursuit la maîtresse de maison et qui préserverait la garde-robe contre les dévastations de toutes sortes qui se commettent sur les vêtements enfermés. Le mélange en question se compose de 500 parties d'alcool dans lesquelles on fait dissoudre une série d'ingrédients: 10 parties de naphthaline, 10 d'acide phénique, 5 de camphre, autant d'essence de citron, 2 d'huile de thym, 2 d'huile de lavande, et enfin, autant d'huile de sabina ou sabinier.

Eau à dégraisser. — Acide acétique, 30 parties en poids; ammoniacque liquide, 60 parties; savon de Venise râpé, 10 parties. Le tout délayé dans une pinte d'eau tiède.

Les travaux d'aiguille, et les recettes utiles de cette page, proviennent de la revue "La Famille", de Paris.



POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS

Pour savoir prendre une pièce d'argent de dessous un chapeau, sans le toucher.

Placez un chapeau sur la table et priez quelqu'un de la société de mettre une pièce d'argent sous ce chapeau. Après quoi vous prononcez quelques mots incompréhensibles accompagnés de gestes propres aux prestidigitateurs.



Vrai, les abeilles n'aiment pas les curieux! Le jeune Toto s'en souviendra.

Cela fait, vous montrez à la société une pièce équivalente à celle placée sous le chapeau et que vous avez eu soin de vous procurer d'avance, en disant que c'est la pièce qui était sous le chapeau. Sans aucun doute, quelqu'un de la société lèvera le chapeau pour s'assurer que la pièce d'argent a réellement disparu. Vous profitez de cette occasion pour saisir promptement la pièce, et de cette façon, vous l'aurez prise sans avoir touché au chapeau.

Comment on divise un gâteau en huit parties en y faisant trois entailles (ou coupures) et sans le déplacer.

Vous commencez par couper un cercle au milieu du gâteau. Ensuite, vous faites, sur toute l'étendue du gâteau, une coupure du haut en bas et une de droite à gauche qui croise la première. De cette manière on obtient quatre parties du milieu et quatre parties de la part du gâteau formant le cercle extérieur. Ce petit tour peut également se faire en remplaçant le gâteau par une feuille de papier circulaire et en remplaçant le couteau par un crayon.

Pour boire un verre de bière d'une bouteille hermétiquement fermée.

Quoique bien simple, ce petit tour paraîtra impossible pour beaucoup de personnes. Il suffit de placer sur la table un verre rempli de bière; prenez ensuite une bouteille, retournez-la, versez la bière dans le creux du fond de la bouteille, et de cette manière on peut boire le verre de bière de la bouteille sans la déboucher.

Pour savoir dire ce qui se trouve sur une carte placée à terre.

Pour exécuter ce tour, il est bon de se servir d'un blagueur. Laissez-lui tirer une carte, dites-lui qu'il la mette à terre et place le pied dessus, et qu'ensuite vous lui direz ce qui se trouve sur la carte. Cela fait, vous laissez demander par la personne: Que se trouve-t-il sur cette carte? Vous répondez: Sur la carte se trouve un bavard, un étourdi, etc.

Comment on peut couper une pomme en quatre parties sans endommager la pelure.

On prend une pomme très tendre; on y introduit une fine aiguille avec un fil de soie. Poussez l'aiguille si bien que possible sous la pelure et retirez-la à un pouce de distance du trou par lequel vous l'avez introduite. Vous tenez le bout du fil. Par l'ouverture par laquelle vous avez retiré l'aiguille, vous l'introduisez de nouveau, vous la poussez délicatement un pouce plus loin, vous la retirez ensuite, pour refaire la même opération jusqu'à ce que vous ayez fait le tour de la pomme. Vous prenez les deux bouts du fil, et en les tirant vous diviserez exactement la pomme en deux parties sans endommager la peau du fruit, car les petites ouvertures faites par l'aiguille sont presque invisibles. On procède de la même façon pour diviser la pomme en quatre quartiers. Si l'on charge quelqu'un de peler la pomme, celle-ci tombera en quatre morceaux, au grand étonnement de la société.

Pour placer entre les mains de quelqu'un deux bâtons avec lesquels il ne pourra pas toucher son voisin.

Faites asseoir la personne sur une chaise et donnez-lui en mains les deux pieds du devant de la chaise.

Pour placer trois pièces d'argent l'une à côté de l'autre et faire disparaître celle du milieu sans la toucher.

Placez trois pièces d'argent sur une ligne droite l'une à côté de l'autre, et vous dites que vous ferez disparaître la pièce du milieu sans la toucher. Prenez alors la pièce du côté droit et placez-la du côté gauche. De cette manière, la pièce qui auparavant se trouvait au milieu aura changé de place, par conséquent, elle aura disparu du milieu sans avoir été touchée.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

La chasse étant finie, elle prit un cor qui était long comme le doigt, mais qui rendait un son si clair et si haut, qu'on l'entendait aisément de dix lieues. Dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays: les uns paraissaient en l'air, montés sur des chariots; les autres, dans des barques, abordaient par eau; enfin, il ne s'en est jamais tant vu. Ils étaient presque tous habillés de différentes manières. Elle retourna au château avec ce pompeux cortège, et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenait un peu du sabbat et du sorcier, et que la Chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir. Elle soupa avec le prince; il avait faim, et mangea d'un bon appétit. L'on apporta des liqueurs dont il but avec plaisir, et sur-le-champ elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devait porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte Blanche, c'est-à-dire à lui tenir bonne et fidèle compagnie; il passait les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse; puis on faisait des ballets, des carrousels et mille autres choses où il se divertissait très bien. Souvent même la belle Chatte composait des vers et des chansonnettes d'un style si passionné, qu'il semblait qu'elle avait le coeur tendre, et que l'on ne pouvait parler comme elle faisait sans aimer; mais son secrétaire, qui était un vieux chat, écrivait si mal, qu'encore que ses ouvrages aient été conservés, il est impossible de les lire.



Le prince lui fit mille caresses

Le prince avait oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuaient de le servir. Il regrettait quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne compagnie. "Hélas! disait-il à Chatte Blanche, que j'aurais de douleur de vous quitter! Je vous aime si chèrement! Ou devenez fille, ou rendez-moi chat." Elle trouvait son souhait fort plaisant, et ne lui faisait que des réponses obscures, où il ne comprenait presque rien.

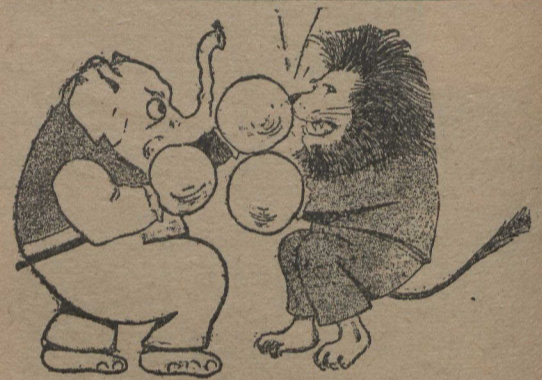
Une année s'écoule bien vite, quand on n'a ni souci ni peine, qu'on se réjouit et qu'on se

porte bien. Chatte Blanche savait le temps où il devait retourner; et comme il n'y pensait plus, elle l'en fit souvenir. "Sais-tu, dit-elle, que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux?"

Le prince revint à lui, et, s'étonnant de sa négligence: "Par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante? Il y va de ma gloire et de ma fortune. Où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner le royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin?" Il commença de s'inquiéter et s'affligea beaucoup.

Chatte Blanche lui dit, en s'adoucissant: "Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies; tu peux encore rester ici un jour, et, quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures.

(A suivre)



La boxe chez les grands!

DEVINETTES

No 21 — Charade

Un n'est pas franc; deux n'est pas tard; trois
[n'est pas maigre.

Quatre se dit au paresseux garçon
Qui bâille et dort sur sa leçon.

Quant à l'entier, il fait la stupeur des bons
[nègres

Et contribue à bonne illustration.

No 22 — Charade

Mon premier sert à mettre mon dernier.
Le fil du télégraphe est tendu sur l'entier.

No 23 — Question drôlatique

Quel est le comté du Canada qui rit toujours?

No 24 — Pour les tout-petits (au-dessous de 8 ans) — Charade

De l'orange qu'on presse, il sort de mon premier.
[mier.

Le monde est plein de mon dernier,
Et nés le même jour, nous sommes mon entier.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1164 de l'Album Universel

No 17 — Reconstruction: Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

No 18 — Question drôlatique: Parce qu'ils ont l'épaule au nez (les Polonais).

No 19 — Mots carrés:

I M A N
M A G E
A G I R
N E R F

No 20 — Pour les tout-petits. — Question drôlatique: Le Suisse.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman. L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite) 1

—Ce bâtiment me semble très beau, mon oncle, dit Mabel, qui n'avait pas perdu de vue le "Scud" seul instant, pendant qu'il changeait de position.

—Oui, oui; il suit assez bien un courant, et c'est ce que ferait un copeau de bois. Mais si vous en venez aux détails, un vieux marin comme moi n'a pas besoin de lunettes pour y découvrir des défauts.

—Eh bien! maître Cap, dit Pathfinder, qui entendait rarement déprécier les talents de Jasper sans être tenté de prendre sa défense, j'ai entendu des vieux marins d'eau salée, des marins ayant de l'expérience, avouer que le "Scud" est un aussi joli petit bâtiment qu'on en puisse voir flotter.

—Je ne dis pas que ce cutter soit tout à fait mal construit; mais il a des défauts, maître Pathfinder, et de grands défauts.

—Et quels sont ces défauts, mon oncle? Si Jasper les connaissait, il serait charmé d'y remédier.

—Laissez à Jasper le soin de son cutter, Mabel, reprit Pathfinder, laissez-lui-en le soin. Ici, sur les lacs, je parierais pour Jasper contre tous les marins de la côte; mais je ne dis pas que sa nature le porte à l'Océan, car il n'en a jamais fait l'épreuve.

Cap sourit avec un air de condescendance; mais il ne jugea pas nécessaire de pousser plus loin la critique en ce moment. Son air devint graduellement plus hautain et plus méprisant, quoiqu'il désirât alors paraître indifférent à une discussion sur des points auxquels son antagonisme ne connaissait absolument rien.

En ce moment le foc fut largué et hissé, et bientôt la voile s'enfla vers la terre, quoique la surface de l'eau n'offrit encore aucun indice de vent. Quelque faible que fût l'impulsion, le léger esquif céda, et, une minute après, on vit le "Scud" traverser le courant de la rivière avec un mouvement si facile et si modéré, qu'à peine l'apercevait-on. Quand il en fut sorti, il entra dans un remous et se porta rapidement vers la terre, sous l'éminence sur laquelle était le fort, et là Jasper jeta l'ancre.

—Pas mal, murmura Cap dans une sorte de soliloque, pas trop mal, quoiqu'il eût pu mettre sa barre à tribord au lieu de la mettre à bâbord.

Jasper est un garçon adroit, dit à son beau-frère le sergent Dunham, qui survint tout à coup; et nous comptons sur son habileté pour cette expédition. Mais venez tous; nous n'avons plus qu'une demi-heure pour nous embarquer, et les canots seront prêts à nous recevoir dès que nous serons prêts à y monter.

A cette nouvelle, chacun s'en alla de son côté pour recueillir les bagatelles qui n'avaient pas encore été envoyées à bord. Quelques coups de tambour donnèrent le signal aux soldats, et en une minute tout fut en mouvement.

CHAPITRE XIII

UNE DENONCIATION ANONYME

Toute la troupe confiée aux soins du sergent Dunham ne consistait qu'en dix soldats et deux caporaux. Cependant, on apprit bientôt que le lieutenant Muir devait accompagner l'expédition; mais il ne partait que comme quartier-maître, et quelques fonctions de cette place servaient de prétexte à son départ, ce qui avait été arrangé entre son commandant et lui. A ce nombre il fallait joindre Pathfinder, Cap, Jasper et les matelots de celui-ci, dont l'un était presque un enfant. Le total des hommes ne montait donc pas à vingt, en y comprenant le mousse de quatorze ans, et il n'y avait d'autre femme que Mabel et la femme d'un soldat.

Le sergent Dunham conduisit ses hommes à bord sur un grand bateau, et retourna ensuite à terre pour recevoir ses dernières instructions.

Il faisait presque nuit quand Mabel se trouva dans le canot qui devait la conduire à bord du cutter.

Jasper était prêt à recevoir ses passagers, et comme le pont du "Scud" ne s'élevait que de deux à trois pieds au-dessus de l'eau, il ne lui fut pas difficile de les faire monter à bord. Il conduisit sur-le-champ Mabel et sa compagne dans la chambre qui leur était destinée, et elles en prirent possession. La chambre de l'arrière était un petit appartement contenant quatre lits, et il avait l'avantage d'avoir de petites fenêtres pour y admettre l'air et le jour. Il était toujours destiné aux femmes quand il s'en trouvait à bord, et comme il n'était occupé que par Mabel et sa compagne, il était assez spacieux pour qu'elles s'y trouvassent à l'aise. La grande chambre offrait plus de place et était éclairée par le haut. C'était là que logeaient le quartier-maître, le sergent, Cap et Jasper, Pathfinder se plaçant dans telle partie du bâtiment que bon lui semblait.

Les caporaux et les soldats occupaient l'espace situé sous la grande écouteille, et l'équipage était logé comme de coutume sur l'avant du bâtiment. Quoique le cutter ne fût pas tout à fait du port de cinquante tonneaux, il y avait amplement place pour tous ceux qui étaient à bord, car il aurait pu, au besoin, recevoir trois fois le même nombre d'hommes.

Dès que Mabel eut pris possession de sa chambre, réellement jolie et commode, elle ne put s'em-



Non pas! Non pas! Si vous étiez en danger, par exemple....

pêcher de faire la réflexion agréable que c'était spécialement pour elle que Jasper avait pris tant de soin à la préparer. Remontant ensuite sur le pont, elle y trouva tout en mouvement. Les hommes couraient çà et là, cherchant leurs havresacs et leurs autres effets; mais l'habitude et la méthode rétablirent bientôt l'ordre.

L'obscurité commençait alors à rendre indistincts les objets qui étaient sur le rivage. Cette scène avait quelque chose d'agitant et de calmant en même temps, et Mabel éprouvait cette double influence. Pathfinder était à côté d'elle.

—Des expéditions comme celle-ci ne peuvent être une grande nouveauté pour vous, Pathfinder, lui dit-elle, mais je suis étonnée de voir les soldats silencieux et pensifs.

—On apprend cela en faisant la guerre aux Indiens.

—Mais nous ne sommes pas dans les bois. Il ne peut y avoir aucun danger à craindre des Mingos à bord du "Scud".

—Demandez à Jasper comment il est parvenu au commandement du cutter, et vous aurez une réponse à votre question.

—Et comment l'est-il parvenu? demanda Mabel avec un air d'intérêt et d'empressement.

—C'est une longue histoire, Mabel; et votre

père, le sergent, peut vous la raconter beaucoup mieux que moi, car il était présent, tandis que j'étais bien loin à suivre une piste. Jasper ne vaut rien pour raconter cette histoire; ses meilleurs amis doivent l'avouer. Le "Scud" était presque tombé entre les mains des Français et des Mingos, quand Jasper le sauva d'une manière que personne n'aurait jamais tentée sans avoir autant de promptitude dans l'esprit que de courage dans le coeur. Mais votre père vous racontera tout cela mieux que moi.

Mabel résolut de demander à son père ce soir même tous les détails de cette affaire.

—Le "Scud" restera-t-il avec nous quand nous serons arrivés, demanda-t-elle après avoir réfléchi un instant si elle pouvait convenablement faire cette question; ou serons-nous abandonnés à nous-mêmes?

—Ce sera suivant l'occasion. Il est rare que Jasper laisse son cutter oisif quand il y a quelque chose à faire, et nous pouvons attendre de lui de l'activité.

—Et notre Delaware, le Grand-Serpent, pourquoi n'est-il pas ici avec nous?

—Votre question aurait été plus naturelle si vous aviez dit: Pourquoi êtes-vous ici, Pathfinder? Le Grand-Serpent est à sa place, et moi je ne suis pas à la mienne. Il est parti avec deux ou trois autres pour fureter le long des bords du lac, et il viendra nous rejoindre aux Mille-Iles pour nous faire part de tout ce qu'il aura pu apprendre.

—Aurons-nous donc à faire face à des ennemis? demanda Mabel.

—N'ayez crainte, Mabel, il y aura plus d'un bras prêt et disposé à vous défendre. Mais vous êtes fille d'un soldat, et nous savons tous que vous en avez le courage.

—Je me sens plus brave ici, Pathfinder, que je ne l'étais au milieu des villes, quoique j'aie toujours tâché de me rappeler ce que je dois à mon père.

—Oui, comme faisait votre mère avant vous, Pathfinder, me disait le sergent, vous trouverez ma fille semblable à sa mère. Elle encouragerait plutôt son mari, et l'aiderait à maintenir sa bravoure quand il serait le plus entouré de dangers.

—Et pourquoi mon père vous a-t-il parlé ainsi, Pathfinder? demanda Mabel avec un peu de vivacité.

—Il faut que vous sachiez, Mabel, répondit-il, que le sergent et moi nous sommes d'anciens amis, et que dans plus d'une bataille sanglante, nous avons combattu côte à côte. Or, il était naturel que le sergent, ayant une fille comme vous, l'aimât par-dessus toute autre chose, et par conséquent qu'il en parlât plus souvent que de tout autre sujet de conversation; tandis que moi, n'ayant ni fille, ni soeur, ni mère, ni rien que le Delaware à aimer, je répondais "Amen" à tout ce qu'il me disait; et c'est ainsi, Mabel, que j'ai naturellement appris à vous aimer même avant de vous avoir vue.

—Et à présent que vous m'avez vue, dit Mabel en souriant, d'un ton aisé et naturel qui prouvait qu'elle ne regardait ce que venait de dire le guide, que comme l'expression d'une affection paternelle ou fraternelle, vous commencez sans doute à reconnaître la folie de concevoir de l'amitié pour quelqu'un avant de le connaître autrement que par oui-dire.

—Ce n'était pas de l'amitié que j'ai conçue pour vous Mabel. Je suis ami des Delawares mais mes sentiments pour eux ou pour le meilleur d'entre eux, ne sont pas ceux que le sergent m'a appris à avoir pour vous. Je pense quelquefois qu'il n'est pas bon qu'un homme qui est sans cesse occupé à remplir les fonctions de guide, d'éclairé et même de soldat, se prenne d'amitié pour des femmes, car il me semble que cela diminue en lui le goût des entreprises et détourne ses idées de ses occupations naturelles.

—Vous ne voulez sûrement pas dire, Pathfinder, que votre amitié pour moi vous rendrait moins hardi que vous ne l'étiez auparavant.

—Non pas! non pas! si vous étiez en danger, par exemple, je crois que mon audace pourrait aller jusqu'à la folie. Mais avant que nous fussions devenus si intimes, comme je puis le dire, j'aimais

à songer à mes battues dans les bois pour trouver une piste, à mes marches, à mes embuscades, à mes combats et à mes autres aventures; mais à présent mon esprit s'en occupe moins. Je songe davantage aux casernes, aux soirées passées à converser, à des idées qui ne se rattachent pas à des scènes de sang et de danger. Je dis quelquefois au sergent que sa fille et lui gâteront un des meilleurs guides et des éclaireurs les plus expérimentés de la frontière.

—Point du tout, Pathfinder; ils tâcheront de rendre parfait ce qui est déjà si voisin de la perfection.

Il faisait trop obscur pour que Mabel pût voir sur les traits de Pathfinder ce qui se passait dans son âme; mais son air et ses manières annonçaient une jeune fille franche et sincère faisant à un homme la déclaration de l'estime et de l'affection qu'elle sentait que ses services et ses bonnes qualités méritaient, sans cette émotion qui accompagne toujours le sentiment intime d'une inclination qui pourrait conduire à un aveu plus doux.

Mais Pathfinder avait trop peu d'expérience pour comprendre des distinctions semblables, et son humilité naturelle se trouva encouragée par ce qu'il venait d'entendre. Ne voulant ni ne pouvant peut-être en dire davantage, il s'éloigna d'elle, resta environ dix minutes, appuyé sur sa carabine, à regarder les étoiles en silence, et descendit ensuite sous le pont.

Pendant ce temps, l'entrevue dont nous avons déjà parlé avait lieu sur un bastion du fort, entre le major Duncan et le sergent.

Après avoir réglé avec lui toutes les questions relatives aux munitions, aux armes, aux vivres, aux précautions à prendre, le major avertit le sergent que cet effort serait le dernier.

—La réussite, dit-il, dépendra principalement de vous et de Pathfinder.

—Vous pouvez compter sur tous deux, major Duncan.

—Oui, je sais, Pathfinder m'inspire autant de respect que le général.

—J'espère, major, que vous en viendrez à regarder le mariage de ma fille avec lui comme une chose que je dois désirer d'exécuter.

—Le temps nous l'apprendra, sergent. Une femme est quelquefois plus difficile à gouverner qu'un régiment d'infanterie. A propos, vous savez que le quartier-maître doit vous accompagner? Tout ce que je vous demande, c'est de lui laisser une chance égale d'obtenir les bonnes grâces de votre fille, avec impartialité, mais sans aucune faveur, car en amour, comme en guerre, un homme ne doit être redevable de ses victoires qu'à lui-même. Quant à Jasper Eau-Douce, vous n'avez aucun doute sur son habileté?

—Il a fait ses preuves, major.

—N'a-t-il pas du sang français dans les veines?

—Pas une goutte. Il est fils d'un de nos anciens camarades et sa mère était de cette province même.

—Mais il a vécu longtemps parmi les Français, et il parle leur langue?

—L'explication en est simple, major. Comme il a passé sa vie sur le lac, il a naturellement séjourné dans les établissements français. Mais il a appris la navigation sous un véritable major anglais. Je vois avec regret que vous avez des doutes sur sa fidélité. J'espère que Votre Honneur, m'ayant jugé digne de commander cette expédition, me jugera digne de connaître les motifs particuliers que vous pouvez avoir de vous méfier de Jasper.

—Si j'hésite à vous révéler tout ce que je puis savoir, Dunham, ce n'est point parce que je me méfie de vous, c'est parce qu'il me répugne de faire circuler des bruits fâcheux contre un jeune homme que j'ai estimé jusqu'ici. Et pourtant l'avis que j'ai reçu a ébranlé toutes mes anciennes opinions. Je viens de recevoir une lettre anonyme dans laquelle on me conseille de me tenir sur mes gardes contre Jasper Western, ou Jasper Eau-Douce, comme on l'appelle; on ajoute qu'il s'est vendu à l'ennemi, et l'on me promet de m'envoyer bientôt des détails plus amples et plus précis.

—On ne doit faire aucune attention, en temps de guerre, à des lettres sans signature, major.

—Ni en temps de paix, Dunham. Cependant, on m'indique des circonstances qui paraissent suspectes.

—Sont-elles de nature à être communiquées à un sous-officier, major?

—Oui, quand on lui accorde la confiance que j'ai en vous, Dunham. On me dit, par exemple, que les Iroquois ont laissé échapper votre et son

escorte, uniquement pour augmenter ma confiance en Jasper, et qu'on attache beaucoup plus d'importance à Frontenac à la prise du "Scud" avec le sergent Dunham et son détachement, et au renversement total de notre projet favori, qu'à la capture d'une jeune fille et à la chevelure de son oncle.

En un mot, cette lettre me donne de l'inquiétude, et si j'avais quelqu'un à qui je pusse confier le cutter, je trouverais quelque prétexte pour le retenir ici. Je vous ai parlé déjà de votre beau-frère, sergent, c'est un marin, n'est-ce pas?

—Un vrai marin de l'Océan, major, mais il a des préjugés contre l'eau douce, et d'ailleurs, je suis certain qu'il ne trouverait jamais le poste des Mille-Iles.

—Cela est assez probable; d'ailleurs, il ne connaît pas la navigation difficile de ce lac. Il vous faudra double vigilance, Dunham; je vous donne plein pouvoir, et si vous surprenez ce Jasper dans quelque trahison, faites-en justice sommaire.

—Etant au service de la couronne, major, il est justifiable d'une cour martiale.

—Vous avez raison. Eh bien! en cas, chargez-le de fers des pieds à la tête, et renvoyez-le ici sur son cutter. Après avoir été aux Mille-Iles, je suppose que votre beau-frère sera en état de le ramener ici.

—Je ne doute pas, major Dunham, que nous ne soyons en état, lui et moi, de faire tout ce qui sera nécessaire, si Jasper se montre ce que vous craignez qu'il ne soit; mais je crois que je pourrais sans risque garantir sa fidélité sur ma vie.

—J'ai vu dans le cours de ma vie d'étranges événements et des hommes encore plus étranges. Mais adieu, sergent, je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Vous êtes sur vos gardes, et je vous recommande une vigilance infatigable. Je crois que Muir songe à quitter le service incessamment, et si vous réussissiez complètement dans cette entreprise, toute mon influence serait employée pour vous obtenir sa place, à laquelle vous avez de justes droits.

—Je vous remercie humblement, major Duncan, répondit d'un ton froid le vieux sergent, qui avait bien des fois reçu de pareils encouragements depuis vingt ans.

—Soyez prudent et ne vous fiez pas à Jasper sans nécessité. Faites votre confident de Pathfinder; il peut nous être utile pour découvrir les complots qui peuvent se tramer. De la vigilance. Songez que vous allez vous trouver dans la gueule du lion, que dis-je, du lion? dans celle de tigres perfides, et sans appui que vous-même. Faites compter et examiner les pierres à fusil tous les matins, etc.. Adieu, Dunham, adieu.

Le sergent toucha avec le respect convenable la main que lui tendait son commandant, et ils se séparèrent. Lundie entra dans sa maison mobile, et Dunham, sortant du fort, descendit sur le rivage et prit un canot.

Le major n'avait dit que la vérité, en peignant la méfiance comme la plus pénible sensation. Tant que le doute existe, on peut tout soupçonner. Ce qui avait commencé par paraître innocent prend la teinte du crime, et dès que l'esprit est possédé par la méfiance, celui qui en est l'objet ne peut rien faire ni rien dire, sans que la crainte et le doute n'y mêlent leur coloris et ne le défigurent. Si cela est vrai dans des circonstances ordinaires, cela le devient doublement quand une grande responsabilité, une affaire de vie ou de mort, pèse sur celui que la méfiance agite.

Le "Scud" leva l'ancre dès qu'on vit partir du rivage le canot qui amenait le sergent, car on n'attendait plus que lui; et dès qu'il fut à bord, le cap du cutter fut tourné vers l'est, à l'aide des avirons. Il ne faisait encore presque aucun vent, la brise presque insensible, venant du lac, qui avait enflé la voile peu avant le coucher du soleil, étant entièrement tombée.

Tandis que lentement le cutter avançait dans le lac, attendant l'arrivée de la brise de terre, le sergent Dunham, après s'être assuré que sa fille était avec sa compagne sur l'arrière du pont, conduisit Pathfinder dans la chambre de l'arrière, et sûr que l'on ne pouvait les entendre, entama l'entretien ainsi qu'il suit:

—Il y a bien des années, mon cher ami, que vous avez commencé à éprouver avec moi les fatigues et les dangers des bois.

—Oui, sergent, oui, sans doute. C'est ce qui me fait quelquefois craindre d'être trop vieux pour Mabel, qui n'était pas encore née quand nous combattions ensemble les Français pour la première fois.

—Que cela ne vous effraie pas, Pathfinder: j'avais plus que votre âge quand j'obtins le consentement de sa mère. Un jeune homme comme Jasper Eau-Douce, par exemple, n'aurait aucune chance avec elle, quoi qu'il soit jeune et bien fait.

—Jasper pense-t-il à se marier? demanda le guide d'un ton fort simple, mais avec un air empressé.

—Pour être franc avec vous, Pathfinder, c'est précisément pour vous parler de lui que je vous ai amené ici. Le major Duncan a reçu certaines informations qui le portent à soupçonner qu'Eau-Douce nous trompe et est à la solde de nos ennemis; et je désire avoir votre opinion sur ce sujet.

—Duncan de Lundie vous a dit cela, sergent Dunham?

—Oui, Pathfinder, il me l'a dit; et quoiqu'il me répugne de croire quelque chose de mal de Jasper, je ne sais quoi semble me dire de me méfier de lui. Croyez-vous aux pressentiments?

—Je ne connais rien aux pressentiments, sergent; mais je connais Jasper Eau-Douce depuis son enfance, et j'ai autant de foi en son honnêteté que j'en ai en la mienne et en celle du Grand-Serpent lui-même.

—Ce matin même je n'aurais pas pensé mal de Jasper. Il me semble, Pathfinder, depuis que j'ai conçu ce pressentiment, que Jasper ne fait pas sa besogne sur le pont d'une manière naturelle, il est silencieux, fantasque, pensif, comme un homme qui a un poids sur la conscience.

—Jasper ne fait jamais grand bruit, et il me dit que les bâtiments où l'on en fait le plus sont en général ceux où la manoeuvre se fait le plus mal. Maître Cap est d'accord sur ce point. Non, non, je ne croirai rien de tout ce que l'on pourra dire contre Jasper jusqu'à ce que j'en voie des preuves. Je n'ai pas foi en vos pressentiments.

Le sergent consentit, et Cap vint prendre sa place au conseil. Comme Pathfinder était plus calme que son compagnon, et qu'il était fortement convaincu de l'innocence de l'accusé, il prit le premier la parole et expliqua les soupçons que le major Duncan avait conçus contre Jasper, et qu'il avait en quelque sorte inoculés au sergent.

—Ce jeune homme parle français, n'est-ce pas? dit Cap.

—On dit qu'il le parle mieux qu'il n'est commun de le faire, répondit le sergent d'un ton grave. Pathfinder sait que cela est vrai.

—Je ne le nierai pas, dit le guide; du moins on me l'a dit comme un fait. Mais cela ne prouverait rien contre un Mississagua, et bien moins encore contre un garçon comme Jasper.

—Fort bien, Pathfinder, reprit le sergent; mais Jasper l'apprit dans sa jeunesse, quand l'esprit reçoit aisément des impressions qui prennent ensuite un caractère permanent.

—Cette remarque est très juste, dit Cap, car c'est à cette époque de la vie que nous apprenons tous le catéchisme. L'observation du sergent prouve qu'il connaît la nature humaine, et je suis parfaitement d'accord avec lui.

—Mais il faut, dit Pathfinder, que Jasper parle français aux gens qui habitent la côte opposée, ou qu'il garde le silence, puisqu'il ne s'y trouve que des Français.

—Vous n'avez pas dessein, Pathfinder, de me dire que la France est là-bas, sur la côte opposée, s'écria Cap, poussant son pouce par-dessus son épaule, dans la direction du Canada; qu'un côté de cet étang d'eau douce est la province d'York, et que l'autre est le royaume de France?

—Je veux dire que c'est ici la province d'York, et que là-bas c'est le haut-Canada; que de ce côté on parle anglais, hollandais et indien; et de l'autre français et indien. Les Mingos eux-mêmes ont pris plusieurs mots français dans leur dialecte.

—Et quelle sorte de gens sont les Mingos? demanda le sergent en appuyant une main sur l'épaule de son ami, pour donner plus de poids à une remarque dont la vérité avait un grand prix à ses yeux; personne ne le sait mieux que vous.

—Jasper n'est pas un Mingo, sergent.

—Il parle français, et il pourrait bien être Mingo à cet égard. Frère Cap, ne pouvez-vous pas rappeler quelque mouvement de ce malheureux jeune homme dans l'exercice de sa profession, ce soir, qui semble indiquer un projet de trahison.

—Pas distinctement, sergent, quoique je l'ai vu se servir de mots français et amarrer une drisse d'une façon autre que la pratique de la marine anglaise.

—Il se peut, dit Pathfinder, que Jasper ait pris des Canadiens quelques idées sur la manière de

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Ce fut ainsi que nous gagnâmes les approches de Noël; alors, au lieu de partir de la cour du Lion-Rouge, le matin, nous nous mettions en route tous les soirs, vers huit ou neuf heures et nous gagnions les quartiers que nous avions choisis.

D'abord nous commençons par les squares et par les rues où la circulation des voitures a déjà cessé: il nous faut un certain silence pour que notre concert pénètre à travers les portes closes, pour aller réveiller les enfants dans leur lit et leur annoncer l'approche de Noël, cette fête chère à tous les coeurs anglais; puis à mesure que s'écoulaient les heures de la nuit nous descendons dans les grandes rues; les dernières voitures portant les spectateurs des théâtres passent, et une sorte de tranquillité s'établit, succédant peu à peu au tapage assourdissant de la journée; alors nous jouons nos airs les plus tendres, les plus doux, ceux qui ont un caractère mélancolique ou religieux, le violon de Mattia pleure, ma harpe gémit et quand nous nous taisons pendant un moment de repos, le vent nous apporte quelque fragment de musique que d'autres bandes jouent plus loin: notre concert est fini: "Messieurs et mesdames, bonne nuit et gai Noël!"

Puis nous allons plus loin recommencer un autre concert.

Cela doit être charmant d'entendre ainsi de la musique, la nuit dans son lit, quand on est bien enveloppé dans une bonne couverture, sous un chaud édredon; mais pour nous dans les rues il n'y a ni couverture, ni édredon: il faut jouer cependant, bien que les doigts s'engourdissent, à moitié gelés; s'il y a des ciels de coton, où le brouillard nous pénètre de son humidité, il y a aussi des ciels d'azur et d'or où la bise du Nord nous glace jusqu'aux os; il n'y en a pas de doux et de cléments; ce temps de Noël nous fut cruel, et cependant pas une seule nuit pendant trois semaines nous ne manquâmes de sortir.

Combien de fois, avant que les boutiques fussent tout à fait fermées, nous sommes-nous arrêtés devant les marchands de volailles, les fruitiers, les épiciers, les confiseurs: oh! les belles oies grasses! les grosses dindes de France! les blancs poulets! Voici des montagnes d'oranges et de pommes, des amas de marrons et de pruneaux! Comme ces fruits glacés vous font venir l'eau à la bouche!

Il y aura des enfants bien joyeux, et qui tout émus de gourmandise se jeteront dans les bras de leurs parents.

Et en imagination, tout en courant les rues, pauvres misérables que nous sommes, nous voyions ces douces fêtes de famille, aussi bien dans le manoir aristocratique que dans la chaumière du pauvre.

Gai Noël pour ceux qui sont aimés.

XIX

LES PEURS DE MATTIA

M. James Milligan ne parut pas cour du Lion-Rouge, ou tout au moins, malgré notre surveillance, nous ne le vîmes point.

Après les fêtes de Noël, il fallait sortir dans la journée, et nos chances diminuèrent; nous n'avions guère plus d'espérance que dans le dimanche; aussi restâmes-nous bien souvent à la maison, au lieu d'aller nous promener en cette journée de liberté, qui aurait pu être une journée de récréation.

Nous attendions.

Sans dire tout ce qui nous préoccupait, Mattia s'était ouvert à son ami Bob et lui avait demandé s'il n'y avait pas des moyens pour trouver l'adresse d'une dame Milligan, qui avait un fils paralysé, ou même tout simplement celle de M. James Milligan. Mais Bob avait répondu qu'il faudrait savoir quelle était cette dame Milligan et aussi quelle était la profession ou la position sociale de M. James Milligan, attendu que ce nom de Milligan était porté par un certain nombre de personnes à Londres et un plus grand nombre encore en Angleterre.

Nous n'avions pas pensé à cela. Pour nous, il n'y avait qu'une madame Miligan, qui était la mère d'Arthur, et qu'un monsieur James Milligan, qui était l'oncle d'Arthur.

Alors Mattia recommença à me dire que nous devions retourner en France, et nos discussions reprirent de plus belle.

—Tu veux donc renoncer à trouver madame Milligan? lui disais-je.

—Non, assurément, mais il n'est pas prouvé que madame Milligan soit encore en Angleterre.

—Il ne l'est pas davantage qu'elle soit en France.

—Cela me paraît probable; puisque Arthur a été malade, sa mère a dû le conduire dans un pays où le climat est bon pour son rétablissement.

—Ce n'est pas en France seulement qu'on trouve un bon climat pour la santé.

—C'est en France qu'Arthur a guéri déjà une fois, c'est en France que sa mère a dû le conduire de nouveau, et puis je voudrais te voir partir d'ici.

Telle était ma situation, que je n'osais demander à Mattia pourquoi il voudrait me voir partir d'ici: j'avais peur qu'il me répondit ce que précisément je redoutais d'entendre.

—J'ai peur, continuait Mattia, allons-nous-en; tu verras qu'il nous arrivera quelque catastrophe, allons-nous-en.

Mais bien que les dispositions de ma famille n'eussent pas changé à mon égard, bien que mon grand-père continuât à cracher furieusement de mon côté, bien que mon père ne m'adressât que quelques mots de commandement, bien que ma mère n'eût jamais eu un regard pour moi, bien que mes frères fussent inépuisables à inventer de mauvais tours pour me nuire, bien qu'Annie me témoignât son aversion dans toutes les occasions, bien que Kate n'eût d'affection que pour les sucreries que je lui rapportais, je ne pouvais me décider à suivre le conseil de Mattia, pas plus que je n'osais le croire lorsqu'il affirmait que je n'étais pas le "fils de master Driscoll": douter, oui, mais croire fermement que j'étais ou n'étais pas un Driscoll, je ne le pouvais point.

Le temps s'écoula lentement, bien lentement, mais enfin les jours s'ajoutèrent aux jours, les semaines aux semaines, et le moment arriva où la famille devait quitter Londres pour parcourir l'Angleterre.

Les deux voitures avaient été repeintes, et on les avait chargées de toutes les marchandises qu'elles pouvaient contenir, pour les vendre pendant la belle saison.

Que de choses et comme il était merveilleux qu'on pût les entasser dans ces voitures: des étoffes, des tricots, des bonnets, des fichus, des mouchoirs, des bas, des caleçons, des gilets, des boutons, du fil, du coton, de la laine à coudre, de la laine à tricoter, des aiguilles, des ciseaux, des rasoirs, des boudes d'oreilles, des bagues, des savons, des pommades, du cirage, des pierres à repasser, des poudres pour les maladies des chevaux et des chiens, des essences pour détacher, des eaux contre le mal de dents, des drogues pour faire pousser les cheveux, d'autres pour les teindre.

Et quand nous étions là nous voyions sortir de la cave des ballots qui étaient arrivés cour du Lion-Rouge, en ne venant pas directement des magasins dans lesquels on vendait ordinairement ces marchandises.

Enfin les voitures furent remplies, des chevaux furent achetés: où et comment? je n'en sais rien, mais nous les vîmes arriver, et tout fut prêt pour le départ.

Et nous, qu'allions-nous faire? Resterions-nous à Londres avec le grand-père qui ne quittait pas la cour du Lion-Rouge? Serions-nous marchands comme Allen et Ned? Ou bien accompagnerions-nous les voitures de la famille, en continuant notre métier de musiciens, et en jouant notre répertoire dans les villages, dans les villes qui se trouveraient sur notre chemin?

Mon père ayant trouvé que nous gagnions de bonnes journées avec notre violon et notre harpe, décida que nous resterions musiciens, et il nous signifia sa volonté la veille de notre départ.

—Retournons en France, me dit Mattia, et profitons de la première occasion qui se présentera pour nous sauver.

—Pourquoi ne pas faire un voyage en Angleterre?

—Parce que je te dis qu'il nous arrivera une catastrophe.

—Nous avons chance de trouver madame Milligan en Angleterre.

—Moi je crois que nous avons beaucoup plus de chances pour cela en France.

—Enfin essayons toujours en Angleterre; nous verrons ensuite.

—Sais-tu ce que tu mérites?

—Non.

—Que je t'abandonne, et que je retourne tout seul en France.

—Tu as raison; aussi je t'engage à le faire; je sais bien que je n'ai pas le droit de te retenir; et je sais que tu es trop bon de rester avec moi; pars donc tu verras Lise, tu lui diras...

—Si je la voyais je lui dirais que tu es bête et méchant de pouvoir penser que je me séparerai de toi quand tu es malheureux; car tu es malheureux, très malheureux; qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu aies de pareilles idées; dis-moi ce que je t'ai fait; rien, n'est-ce pas? eh bien, en route alors.

Nous voilà de nouveau sur les grands chemins; mais cette fois, je ne suis plus libre d'aller où je veux, et de faire ce que bon me semble; cependant c'est avec un sentiment de délivrance que je quitte Londres: je ne verrai plus la cour du Lion-Rouge, et cette trappe qui, malgré ma volonté, attirait mes yeux irrésistiblement. Combien de fois me suis-je réveillé la nuit en sursaut, ayant vu dans mon rêve, dans mon cauchemar une lumière rouge entrer par ma petite fenêtre; c'est une vision, une hallucination, mais qu'importe; j'ai aperçu une fois cette lumière, et c'est assez pour que je la sente toujours sur mes yeux comme une flamme brûlante.

Nous marchions derrière les voitures, et au lieu des exhalaisons puantes et malfaisantes de Bethnal-Green, nous respirions l'air pur des belles campagnes que nous traversons, et qui n'ont peut-être pas du "green" dans leur nom, mais qui ont du vert pour les yeux, des chants d'oiseaux pour les oreilles.

Le jour même de notre départ, je vis comment se faisait la vente de ces marchandises qui avaient coûté si peu cher: nous étions arrivés dans un gros village, et les voitures avaient été rangées sur la grande place, on avait abaissé un des côtés, formés de plusieurs panneaux, et tout l'étalage s'était présenté à la curiosité des acheteurs.

—Voyez les prix; voyez les prix! criait mon père; vous n'en trouverez nulle part de pareils; comme je ne paye jamais mes marchandises, cela me permet de les vendre bon marché; je ne les vends pas, je les donne; voyez les prix! voyez les prix!

J'entendais des gens qui avaient regardé ces prix, dire en s'en allant:

—Il faut que ce soient là des marchandises volées.

—Il le dit lui-même.

S'ils avaient jeté les yeux de mon côté, la rougeur de mon front leur aurait appris combien étaient fondées leurs suppositions.

S'ils ne virent point cette rougeur, Mattia la remarqua, lui, et le soir, m'en parla, bien que d'ordinaire il évitât d'aborder franchement ce sujet.

—Pourras-tu toujours supporter cette honte? me dit-il.

—Ne m'en parle pas, si tu ne veux pas me rendre cette honte plus cruelle encore.

—Ce n'est pas cela que je veux. Je veux que nous retournions en France. Je t'ai toujours dit qu'il arriverait une catastrophe; je te le dis encore, et je sens qu'elle ne tardera pas. Comprends donc qu'il y aura des gens de police qui, un jour ou l'autre, voudront savoir comment master Driscoll vend ses marchandises à si bas prix; alors qu'advient-il?

—Mattia, je t'en prie...

—Puisque tu ne veux pas voir, il faut bien que je voie pour toi; il arrivera qu'on nous arrêtera tous, même toi, même moi, qui n'avons rien fait. Comment prouver que nous n'avons rien fait? Comment nous défendre? N'est-ils pas vrai que nous mangeons le pain payé avec l'argent de ces marchandises?

Cette idée ne s'était jamais présentée à mon esprit, elle me frappa comme un coup de marteau qu'on m'aurait asséné sur la tête.

—Nous gagnons notre pain, dis-je, en essayant de me défendre, non contre Mattia, mais contre cette idée.

—Cela est vrai, répondit Mattia, mais il est vrai aussi que nous sommes associés avec des gens qui ne gagnent pas le leur. C'est là ce qu'on verra, et l'on ne verra que cela. Nous serons condamnés

comme ils le seront eux-mêmes. Cela me ferait grand-peine d'être condamné comme voleur, mais combien plus encore cela m'en ferait-il que tu le fusses. Moi, je ne suis qu'un pauvre misérable, et je ne serai jamais que cela; mais toi, quand tu auras retrouvé ta famille, ta vraie famille, quel chagrin pour elle, quelle honte pour toi, si tu as été condamné. Et puis ce n'est pas quand nous serons en prison que nous pourrions chercher ta famille et la découvrir. Ce n'est pas quand nous serons en prison que nous pourrions avertir Madame Milligan de ce que M. James Milligan prépare contre Arthur. Sauvons-nous donc pendant qu'il en est temps encore.

—Sauve-toi.

—Tu dis toujours la même bêtise; nous nous sauverons ensemble ou nous serons pris ensemble; et quand nous le serons, ce qui ne tardera pas, tu auras la responsabilité de m'avoir entraîné avec toi, et tu verras si elle te sera légère. Si tu étais utile à ceux auprès de qui tu t'obstines à rester, je comprendrais ton obstination; cela serait beau; mais tu ne leur es pas du tout indispensable; ils vivaient bien, ils vivront bien sans toi. Partons au plus vite.

—Eh bien! laisse-moi encore quelques jours de réflexion, et puis nous verrons.

—Dépêche-toi. L'ogre sentait la chair fraîche, moi je sens le danger.

Jamais les paroles, les raisonnements, les prières de Mattia ne m'avaient si profondément troublé, et quand je me les rappelais, je me disais que l'irrésolution dans laquelle je me débattais étais lâche et que je devais prendre un parti en me décidant enfin à savoir ce que je voulais.

Les circonstances firent ce que de moi-même je n'osais faire.

Il y avait plusieurs semaines déjà que nous avions quitté Londres, et nous étions parvenus à une ville aux environs de laquelle devaient avoir lieu des courses. En Angleterre les courses de chevaux sont une fête populaire pour la contrée, et ce ne sont pas les chevaux seuls qui donnent le spectacle sur la lande ou sur les dunes qui servent d'hippodrome; arrivent plusieurs jours à l'avance des saltimbanques, des bohémiens, des marchands ambulants qui tiennent là une sorte de foire: nous nous étions hâtés pour prendre notre place dans cette foire, nous comme musiciens, la famille Driscoll comme marchands.

Mais au lieu de venir sur le champ de courses, mon père s'était établi dans la ville même où sans doute il pensait faire de meilleures affaires.

Arrivés de bonne heure et n'ayant pas à travailler à l'étalage des marchandises, nous allâmes, Mattia et moi, voir le champ de courses qui se trouvait situé à une assez courte distance de la ville, sur une bruyère; de nombreuses tentes étaient dressées, et de loin on apercevait des petites colonnes de fumées qui marquaient la place et les limites du champ de courses: nous ne tardâmes point à déboucher par un chemin creux sur la lande aride et nue en temps ordinaire, mais où ce soir-là on voyait des hangars en planches dans lesquels s'étaient installés des cabarets et même des hôtels, des baraques, des tentes, des voitures ou simplement des bivacs autour desquels se pressaient des gens en haillons pittoresques.

Comme nous passions devant un de ces feux au-dessus duquel une marmite était suspendue, nous reconnûmes notre ami Bob. Il se montra enchanté de nous voir. Il était venu aux courses avec deux de ses camarades, pour donner des représentations d'exercices de force et d'adresse, mais les musiciens sur qui ils comptaient leur avaient manqué de parole, de sorte que leur journée du lendemain, au lieu d'être fructueuse comme ils l'avaient espéré, serait probablement détestable. Si nous voulions nous pouvions leur rendre un service: c'était de remplacer ces musiciens, la recette serait partagée entre nous cinq; il y aurait même une part pour Capi.

Au coup d'oeil que Mattia me lança je compris que ce serait faire plaisir à mon camarade d'accepter la proposition de Bob, et comme nous étions libres de faire ce que bon nous semblait, à la seule condition de rapporter une bonne recette, je l'acceptai.

Il fut donc convenu que le lendemain nous viendrions nous mettre à la disposition de Bob et de ses deux amis.

Mais en rentrant dans la ville, une difficulté se présenta quand je fis part de cet arrangement à mon père.

—J'ai besoin de Capi demain, dit-il, vous ne pourrez pas le prendre.

A ce mot, je me sentis mal rassuré; voulait-on employer Capi à quelque vilaine besogne? mon père dissipa tout de suite mes appréhensions:

—Capi a l'oreille fine, dit-il, il entend tout et fait bonne garde, il nous sera utile pour les voitures, car

au milieu de cette confusion de gens on pourrait bien nous voler. Vous irez donc seuls jouer avec Bob, et si votre travail se prolonge tard dans la nuit, ce qui est probable, vous viendrez nous rejoindre à "l'Auberge du Gros-Chêne" où nous couchons, car mon intention est de partir d'ici à la nuit tombante.

Cette auberge du Gros-Chêne où nous avions passé la nuit précédente, était située à une lieue de là en pleine campagne, dans un endroit désert et sinistre; et elle était tenue par un couple dont la mine n'était pas faite pour inspirer confiance; rien ne nous serait plus facile que de retrouver cette auberge dans la nuit; la route était droite; elle n'aurait d'autre ennui pour nous que d'être un peu longue après une journée de fatigue.

Ce n'était pas là une observation à présenter à mon père qui ne souffrait jamais la contradiction: quand il avait parlé il fallait obéir et sans répliquer.

Le lendemain matin, après avoir été promener Capi, lui avoir donné à manger et l'avoir fait boire pour être bien sûr qu'il ne manquerait de rien, je l'attachai moi-même à l'essieu de la voiture qu'il devait garder et nous gagnâmes le champ de course, Mattia et moi.

Aussitôt arrivés nous nous mîmes à jouer et cela dura sans repos jusqu'au soir; j'avais le bout des doigts douloureux comme s'ils étaient piqués par des milliers d'épingles, et Mattia avait tant soufflé dans son cornet à piston qu'il ne pouvait plus respirer: cependant il fallait jouer toujours; Bob et ses camarades ne se lassant point de faire leurs tours, de notre côté nous ne pouvions pas nous laisser plus qu'eux. Quand vint le soir je crus que nous allions nous reposer; mais nous abandonnâmes notre tente pour un grand cabaret en planches et là, exercices et musique reprurent de plus belle. Cela dura ainsi jusqu'après minuit; si je faisais encore un certain tapage avec ma harpe, je ne savais plus trop ce que je jouais et Mattia ne le savait pas mieux que moi. Vingt fois Bob avait annoncé que c'était la dernière représentation, et vingt fois nous en avions recommencé une nouvelle.

Si nous étions las, nos camarades qui dépensaient beaucoup plus de forces que nous étions exténués, aussi avaient-ils déjà manqué plus d'un de leurs tours; à un moment une grande perche qui servait à leurs exercices tomba sur le pied de Mattia; la douleur fut si vive, que Mattia poussa un cri; je crus qu'il avait le pied écrasé, et nous nous empresâmes autour de lui, Bob et moi. Heureusement la blessure n'avait pas cette gravité; il y avait contusion, et les chairs étaient déchirées, mais les os n'étaient pas brisés. Cependant Mattia ne pouvait pas marcher.

Il fut décidé qu'il resterait couché dans la voiture de Bob, et que moi je gagnerais tout seul l'auberge du Gros-Chêne; ne fallait-il pas que je fusse où la famille Driscoll se rendrait le lendemain?

—Ne t'en va pas, me répétait Mattia, nous partons ensemble demain.

—Et si nous ne trouvons personne à l'auberge du Gros-Chêne!

—Alors tant mieux nous serons libres.

—Si je quitte la famille Driscoll, ce ne sera pas ainsi: d'ailleurs, crois-tu qu'ils ne nous auraient pas bien vite rejoints! où veux-tu aller avec ton pied?

—Eh bien! nous partirons si tu veux, demain! mais ne pars pas ce soir, j'ai peur.

—De quoi?

—Je ne sais pas, j'ai peur pour toi.

—Laisse-moi aller, je te promets de revenir demain.

—Et si l'on te retient?

—Pour qu'on ne puisse pas me retenir, je vais te laisser ma harpe; il faudra bien que je revienne la chercher.

Et malgré la peur de Mattia, je me mis en route n'ayant nullement peur moi-même.

De qui, de quoi, aurais-je eu peur? Que pouvait-on demander à un pauvre diable comme moi?

Cependant si je ne me sentais pas dans le coeur le plus léger sentiment d'effroi, je n'en étais pas moins très ému: c'était la première fois que j'étais vraiment seul, sans Capi, sans Mattia, et cet isolement m'oppressait en même temps que les voix mystérieuses de la nuit me troublaient: la lune aussi qu'il me regardait avec sa face blafarde m'attristait.

Malgré ma fatigue je marchai vite et j'arrivai à la fin à l'auberge du Gros-Chêne; mais j'eus beau chercher nos voitures, je ne les trouvais point; il y avait deux ou trois misérables carrioles à bâche de toile, une grande baraque en planche et deux charriots couverts d'où sortirent des cris de bêtes fauves quand j'approchai: mais les belles voitures aux couleurs éclatantes de la famille Driscoll, je ne les vis nulle part.

En tournant autour de l'auberge, j'aperçus une lumière qui éclairait une imposte vitrée, et pensant que tout le monde n'était pas couché, je frappai à

la porte: l'aubergiste à mauvaise figure que j'avais remarqué la veille, m'ouvrit lui-même, et me braqua en plein visage la lueur de sa lanterne; je vis qu'il me reconnaissait, mais au lieu de me livrer passage, il mit sa lanterne derrière son dos, regarda autour de lui, et écouta durant quelques secondes.

— Vos voitures sont parties, dit-il, votre père a recommandé que vous le rejoigniez à Lewes sans perdre de temps, et en marchant toute la nuit. Bon voyage!

Il me ferma la porte au nez, sans m'en dire davantage.

Depuis que j'étais en Angleterre j'avais appris assez d'anglais pour comprendre cette courte phrase; pourtant il y avait un mot et le plus important, qui n'avait pas de sens pour moi: "Louisse", avait prononcé l'aubergiste; où était ce pays? je n'en avais aucune idée, car l'ignorais alors que "Louisse" était la prononciation anglaise de Lewes, nom de ville que j'avais vu écrit sur la carte.

D'ailleurs aurais-je su où était Lewes, que je ne pouvais pas m'y rendre tout de suite en abandonnant Mattia; je devais donc retourner au champ de course, si fatigué que je fusse.

Je me remis en marche et une heure et demie après, je me couchais sur une bonne botte de paille à côté de Mattia, dans la voiture de Bob, et en quelques paroles je lui racontais ce qui s'était passé, puis je m'endormis mort de fatigue.

Quelques heures de sommeil me rendirent mes forces et le matin je me réveillai prêt à partir pour Lewes, si toutefois Mattia, qui dormait encore pouvait me suivre.

Sortant de la voiture, je me dirigeai vers notre ami Bob qui, levé avant moi, était occupé à allumer son feu; je le regardais, couché à quatre pattes, et soufflant de toutes ses forces sous la marmite, lorsqu'il me sembla reconnaître Capi conduit en laisse par un policeman.

Stupéfait, je restai immobile, me demandant ce que cela pouvait signifier; mais Capi, qui m'avait reconnu, avait donné une forte secousse à la laisse qui s'était échappée des mains du policeman; alors en quelques bonds il était accouru à moi et il avait sauté dans mes bras.

Le policeman s'approcha:

—Ce chien est à vous, n'est-ce pas? me demanda-t-il.

—Oui.

—Eh bien, je vous arrête.

Et sa main s'abattit sur mon bras qu'elle serra fortement.

Les paroles et le geste de l'agent de police avaient fait relever Bob; il s'avança:

—Et pourquoi arrêtez-vous ce garçon? demanda-t-il.

—Etes-vous son frère?

—Non, son ami.

—Un homme et un enfant ont pénétré cette nuit dans l'église Saint-Georges par une fenêtre et au moyen d'une échelle; ils avaient avec eux ce chien pour leur donner l'éveil si on venait les déranger; c'est ce qui est arrivé; dans leur surprise, ils n'ont pas eu le temps de prendre le chien avec eux en se sauvant par la fenêtre, et celui-ci ne pouvant pas les suivre, a été trouvé dans l'église; avec le chien j'étais bien sûr de découvrir les voleurs et j'en tiens un; où est le père maintenant?

Je ne sais si cette question s'adressait à Bob ou à moi; je n'y répondis pas, j'étais anéanti.

Cependant je comprenais ce qui s'était passé; du moins je le devinais: ce n'était pas pour garder les voitures que Capi avait été demandé, c'était parce que son oreille était fine et qu'il pourrait avertir ceux qui seraient en train de voler dans l'église; enfin ce n'était pas pour le seul plaisir d'aller coucher à l'auberge du Gros-Chêne, que les voitures étaient parties à la nuit tombante; si elles ne s'étaient pas arrêtées dans cette auberge, c'était parce que le vol ayant été découvert, il fallait prendre la fuite au plus vite.

Mais ce n'était pas aux coupables que je devais penser, c'était à moi; quels qu'ils fussent, je pouvais me défendre, et sans les accuser, prouver mon innocence; je n'avais qu'à donner l'emploi de mon temps.

Pendant que je raisonnais ainsi, Mattia, qui avait entendu l'agent ou la clameur qui s'était élevée était sorti de la voiture et en boitant il était accouru près de moi.

—Expliquez-lui que je ne suis pas coupable, dit-il à Bob, puisque je suis resté avec vous jusqu'à une heure du matin; ensuite j'ai été à l'auberge du Gros-Chêne où j'ai parlé à l'aubergiste, et aussitôt je suis revenu ici.

Bob traduisit mes paroles à l'agent; mais celui-ci ne parut pas convaincu comme je l'avais, espéré, tout au contraire:

—C'est à une heure un quart qu'on s'est introduit dans l'église, dit-il; ce garçon est parti d'ici à une heure ou quelques minutes avant une heure, comme



ECOLE ROMANTIQUE ALLEMANDE



WEBER, Charles-Marie de (1786-1826), Né à Eutin, duché de Holstein.

Compositeur plein d'originalité, de verve, de fougue et d'une poésie fantastique qui lui est particulière.

La faiblesse de ses études techniques se trahit par la gaucherie de l'écriture et des défauts de facture, mais la force géniale est telle qu'elle arrive à absorber à elle seule l'attention de l'auditeur et à lui imposer l'admiration. Par la même raison, l'exécution de ses œuvres est souvent malaisée et ingrate, aussi bien pour les voix que pour les instruments, hormis la clarinette, qui paraît être son timbre favori, et qu'il emploie avec un rare bonheur, bien que rien n'indique qu'il l'ait pratiquée lui-même ; ces légères restrictions faites, son orchestration est riche, colorée et pittoresque. C'est un des plus grands génies de son temps, et on doit d'autant plus admirer sa puissance expressive, qu'il a eu à lutter contre le défaut d'instruction spéciale, qu'il a dû se créer par lui-même un style.

Quatre opéras célèbres : "Euryanthe," "Freischütz," "Oberon" et "Preciosa"; deux autres moins connus en France : "Abou-Hassan" et "Sylvano"; trois Concertos pour piano (le troisième s'appelle "Concertstück" ou "le retour du Croisé"; deux Concertos pour clarinette ; un grand Duo et des Variations pour piano et clarinette ; un Trio ; quatre belles Sonates pour piano, ainsi que deux Polonaises, un Rondo en mi bémol, "l'Invitation à la valse"... telles sont ses œuvres les plus importantes, les plus célèbres, mais non les seules.



Circulez

POLKA-MARCHE

W. J. PAANS

PIANO

f

mf

rall.

f

ff

f

1a. rall.

2a

f

mf

rall.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a triplet of eighth notes. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with chords and eighth notes. A 'rall.' (rallentando) marking is placed above the first staff.

p legg.

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth notes and chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with eighth notes and chords. A '*p legg.*' (piano, leggiero) marking is placed above the first staff.

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth notes and chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with eighth notes and chords.

p legg.

The fourth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth notes and chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with eighth notes and chords. A '*p legg.*' marking is placed above the first staff.

The fifth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth notes and chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with eighth notes and chords.

CODA

The sixth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth notes and chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with eighth notes and chords. A 'CODA' marking is placed above the first staff.

The musical score consists of six systems of two staves each. The first system begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 4/4 time signature. The music is marked *mf*. The second system continues the piece. The third system features a *rall.* (rallentando) marking. The fourth system includes a *f* (forte) dynamic. The fifth system features a *ff* (fortissimo) dynamic. The sixth system concludes the piece with a *ff* dynamic and a final cadence. The notation includes various musical symbols such as beams, slurs, and dynamic markings.

il le prétend, il a donc pu être dans l'église à une heure un quart, avec ceux qui volaient.

—Il faut plus d'un quart d'heure pour aller d'ici à la ville, dit Bob.

—Oh! en courant, répliqua l'agent, et puis qui me prouve qu'il est parti à une heure?

—Moi qui le jure, s'écria Bob.

—Oh! vous, dit l'agent, faudra voir ce que vaut votre témoignage.

Bob se fâcha.

—Faites attention que je suis citoyen anglais, dit-il avec dignité.

L'agent haussa les épaules.

—Si vous m'insultez, dit Bob, j'écrirai au "Times".

—En attendant j'emmène ce garçon, il s'expliquera devant le magistrat.

Mattia se jeta dans mes bras, je crus que c'était pour m'embrasser, mais Mattia faisait passer ce qui était pratique avant ce qui était sentiment.

—Bon courage, me dit-il à l'oreille, nous ne t'abandonnerons pas.

Et alors seulement il m'embrassa.

—Retiens Capi, dit-je en français à Mattia.

Mais l'agent me comprit :

—Non, non, dit-il, je garde le chien, il m'a fait trouver celui-ci, il me fera trouver les autres.

C'était la seconde fois qu'on m'arrêtait, et cependant la honte qui m'étouffa fut plus poignante encore; c'est qu'il ne s'agissait plus d'une sottise accusation comme à propos de notre vache; si je sortais innocent de cette accusation, n'aurai-je pas la douleur de voir condamner, justement condamner, ceux dont on me croyait le complice?

Il me fallut traverser, tenu par le policeman, la haie des curieux qui accouraient sur notre passage, mais on ne me poursuivit pas de huées et de menaces comme en France, ceux qui venaient me regarder n'étaient point des paysans, mais des gens qui tout ou à peu près vivaient en guerre avec la police, des saltimbanques, des cabaretiers, des bohémiens, des "tramps", comme disent les Anglais, c'est-à-dire des vagabonds.

La prison où l'on m'enferma, n'était point une prison pour rire comme celle que nous avions trouvée encombrée d'oignons, c'était une vraie prison avec une fenêtre grillée de gros barreaux de fer dont la vue seule tuait dans son germe toute idée d'évasion. Le mobilier se composait d'un banc pour s'asseoir, et d'un hamac pour se coucher.

Je me laissai tomber sur ce banc et j'y restai longtemps accablé, réfléchissant à ma triste condition, sans suite, car il m'était impossible de joindre deux idées et de passer de l'une à l'autre.

Combien le présent était terrible, combien l'avenir était effrayant!

"Bon courage, m'avait dit Mattia, nous ne t'abandonnerons pas"; mais que pouvait un enfant comme Mattia? que pouvait même un homme comme Bob, si celui-ci voulait bien aider Mattia?

Quand on est en prison, on n'a qu'une idée fixe, celle d'en sortir.

Comment Mattia et Bob pouvaient-ils, en ne m'abandonnant pas et en faisant tout pour me servir, m'aider à sortir de ce cachot?

J'allai à la fenêtre et l'ouvris pour tâter les barreaux de fer qui, en se croisant, la fermaient au dehors: ils étaient scellés dans la pierre; j'examinai hors: elles avaient près d'un mètre d'épaisseur; le sol était dallé avec de larges pierres; la porte était recouverte d'une plaque de tôle.

Je retournai à la fenêtre; elle donnait sur une petite cour étroite et longue, fermée à son extrémité par un grand mur qui avait au moins quatre mètres de hauteur.

Assurément on ne s'échappait pas de cette prison même quand on était aidé par des amis dévoués. Que peut le dévouement de l'amitié contre la force des choses? Le dévouement ne perce pas les murs.

Pour moi, toute la question présentement était de savoir combien de temps je resterais dans cette prison, avant de paraître devant le magistrat qui déciderait de mon sort.

Me serait-il possible de lui démontrer mon innocence, malgré la présence de Capi dans l'église?

Et me serait-il possible de me défendre sans rejeter le crime sur ceux que je ne voulais pas, que je ne devais pas accuser?

Tout était là pour moi, et c'était en cela, en cela seulement que Mattia et son ami Bob pouvaient me servir: leur rôle consistait à réunir des témoignages pour prouver qu'à une heure un quart je n'étais pas dans l'église de Saint-Georges; s'ils faisaient cette preuve, j'étais sauvé, malgré le témoignage muet que mon pauvre Capi portait contre moi; et ces témoignages, il me semblait qu'il n'était pas impossible de les trouver.

—Ah! si Mattia n'avait pas eu le pied meurtri, il saurait bien chercher, se mettre en peine, mais dans

l'état où il était, pourrait-il sortir de sa voiture? et Bob voudrait-il le remplacer?

Ces angoisses jointes à toutes celles que j'éprouvais ne me permirent pas de m'endormir malgré ma fatigue de la veille; elles ne me permirent même pas de toucher à la nourriture qu'on m'apporta; mais si je laissai les aliments de côté, je me précipitai au contraire sur l'eau, car j'étais dévoré par une soif ardente, et pendant toute la journée j'allai à ma cruche de quart d'heure en quart d'heure, buvant à longs traits, sans me désaltérer et sans affaiblir le goût d'amertume qui m'emplissait la bouche.

En voyant le geôlier entrer dans ma prison, j'avais éprouvé un mouvement de satisfaction et comme un élan d'espérance, car depuis que j'étais enfermé j'étais tourmenté, enfiévré par une question que je me posais sans lui trouver une réponse.

—Quand le magistrat m'interrogerait-il? Quand pourrais-je me défendre?

J'avais entendu raconter des histoires de prisonniers qu'on tenait enfermés pendant des mois sans les faire passer en jugement ou sans les interroger ce qui pour moi était tout un, et j'ignorais qu'en Angleterre il ne s'écoulait jamais plus d'un jour ou deux entre l'arrestation et la comparution publique devant un magistrat.

Cette question que je ne pouvais résoudre fut donc la première que j'adressai au geôlier qui n'avait point l'air d'un méchant homme, et il voulut bien me répondre que je comparais certainement à l'audience du lendemain.

Mais ma question lui avait suggéré l'idée de me questionner à son tour; puisqu'il m'avait répondu, n'était-il pas juste que je lui répondisse aussi?

—Comment donc êtes-vous entré dans l'église? me demanda-t-il.

A ces mots je répondis par les plus ardentes protestations d'innocence; il me regarda en haussant les épaules; puis comme je continuais de lui répéter que je n'étais pas entré dans l'église, il se dirigea vers la porte et alors me regardant :

—Sont-ils vicieux ces gamins de Londres? dit-il, à mi-voix.

Cela m'affecta cruellement: bien que cet homme ne fût pas mon juge, j'aurais voulu qu'il me crût innocent: à mon accent, à mon regard, il aurait dû voir que je n'étais pas coupable.

Si je ne l'avais pas convaincu, me serait-il possible de convaincre le juge? Heureusement j'aurais des témoins qui parleraient pour moi; et si le juge ne m'écoutait pas, au moins serait-il obligé d'écouter et de croire les témoignages qui m'innocenteraient.

Il me fallait ces témoignages. Les aurais-je?

Parmi les histoires de prisonniers que je savais, il y en avait une qui parlait des moyens qu'on employait pour communiquer avec ceux qui étaient enfermés: on cachait des billets dans la nourriture qu'on apportait du dehors.

Peut-être Mattia et Bob s'étaient-ils servis de cette ruse, et quand cette idée m'eut traversé l'esprit, je me mis à émietter mon pain, mais je ne trouvai rien dedans. Avec ce morceau de pain, on m'avait apporté des pommes de terre, je les réduisis en farine; elles ne contenaient pas le plus petit billet.

Décidément Mattia et Bob n'avaient rien à me dire, ou plus probablement, ils ne pouvaient rien me dire.

Je n'avais donc qu'à attendre le lendemain, sans trop me désoler, si c'était possible; par malheur cela ne me fut pas possible, et si vieux que je vive, j'y garderai, comme s'il datait d'hier, le souvenir de la terrible nuit que je passai. Ah! comme j'avais été fou de ne pas avoir foi dans les pressentiments de Mattia et dans ses peurs!

Le lendemain matin le geôlier entra dans ma prison portant une cruche et une cuvette; il m'engagea à faire ma toilette, si le cœur m'en disait parce que j'allais bientôt paraître devant le magistrat, et il ajouta qu'une tenue décente était quelquefois le meilleur moyen de défense d'un accusé.

Ma toilette achevée, il me fut impossible de rester en place, et je me mis à tourner dans ma cellule comme les bêtes tournent dans leur cage.

J'aurais voulu préparer ma défense et mes réponses, mais j'étais trop affolé, et au lieu de penser à l'heure présente, je pensais à toutes sortes de choses absurdes qui passaient devant mon esprit fatigué, comme les ombres d'une lanterne magique.

Le geôlier revint et me dit de le suivre; je marchai à côté de lui et après avoir traversé plusieurs corridors nous nous trouvâmes devant une petite porte qu'il ouvrit.

—Passez, me dit-il.

Un air chaud me souffla au visage et j'entendis un bourdonnement confus; j'entrai et me trouvai dans une petite tribune; j'étais dans la salle du tribunal.

Bien que je fusse en proie à une sorte d'hallucination et que je sentisse les artères de mon front battre comme si elles allaient éclater, en un coup d'oeil jeté circulairement autour de moi j'eus une vision nette et complète de ce qui m'entourait, — la salle d'audience et les gens qui l'emplissaient.

Elle était assez grande, cette salle, haute de plafond avec de larges fenêtres, divisée en deux enceintes; l'une réservée au tribunal, l'autre ouverte aux curieux.

Sur une estrade élevée était assis le juge, plus bas et devant lui siégeaient trois autres gens de justice qui étaient, je le sus plus tard, un greffier, un trésorier pour les amendes, et un autre magistrat qu'on nomme en France le ministère public: devant ma tribune était un personnage en robe et en perruque, mon avocat.

Comment avais-je un avocat? D'où me venait-il? Qui me l'avait donné? Était-ce Mattia et Bob? C'étaient là des questions qu'il n'était pas l'heure d'examiner. J'avais un avocat, cela suffisait.

Dans une autre tribune j'aperçus Bob lui-même, ses deux camarades, l'aubergiste du Gros-Chêne, et des gens que je ne connaissais point; puis dans une autre qui faisait face à celle-là, au milieu de plusieurs personnes, je reconnus le policeman qui m'avait arrêté; je compris que ces tribunes étaient celles des témoins.

L'enceinte réservée au public était pleine; au-dessus d'une balustrade j'aperçus Mattia, nos yeux se croisèrent, s'embrassèrent, et instantanément je sentis le courage me relever: je serais défendu, c'était à moi de ne pas m'abandonner et de me défendre moi-même; je ne fus plus écrasé par tous les regards qui étaient dardés sur moi.

Le ministère public prit la parole, et en peu de mots, — il avait l'air très pressé, — il exposa l'affaire: un vol avait été commis dans l'église Saint-Georges; les voleurs, un homme et un enfant, s'étaient introduits dans l'église au moyen d'une échelle et en brisant une fenêtre; ils avaient avec eux un chien qu'ils avaient amené pour faire bonne garde et les prévenir du danger, s'il en survenait un; un passant attardé, il était alors une heure un quart, avait été surpris de voir une faible lumière dans l'église, il avait écouté et il avait entendu des craquements; aussitôt il avait été réveiller le bedeau; on était revenu en nombre; alors le chien avait aboyé et pendant que les voleurs effrayés s'étaient sauvés par la fenêtre, abandonnant leur chien qui n'avait pu monter l'échelle; ce chien, conduit sur le champ de courses par l'agent Jerry, dont on ne saurait trop louer l'intelligence et le zèle, avait reconnu son maître qui n'était autre que l'accusé présent sur ce banc; quant au second voleur on était sur sa piste.

Après quelques considérations qui démontraient ma culpabilité, le ministère public se tut, et une voix glapissante cria: Silence!

Le juge alors, sans se tourner de mon côté, et comme s'il parlait pour lui-même, me demanda mon nom, mon âge et ma profession.

Je répondis en anglais que je m'appelais Francis Driscoll et que je demeurais chez mes parents à Londres, cour du Lion-Rouge, dans Bethnal-Green; puis je demandai la permission de m'expliquer en français, attendu que j'avais été élevé en France et que je n'étais en Angleterre que depuis quelques mois.

—Ne croyez pas me tromper, me dit sévèrement le juge; je sais le français.

Je fis mon récit en français, et j'expliquai comment il était de toute impossibilité que je fusse dans l'église à une heure, puisqu'à cette heure j'étais au champ de course et qu'à deux heures et demie j'étais à l'auberge du Gros-Chêne.

—Où étiez-vous à une heure un quart? demanda le juge.

—En chemin.

—C'est ce qu'il faut prouver. Vous dites que vous étiez sur la route de l'auberge du Gros-Chêne, et l'accusation soutient que vous étiez dans l'église. Parti du champ de courses à une heure moins quelques minutes, vous seriez venu rejoindre votre complice sous les murs de l'église, où il vous attendait avec une échelle, et ce serait après votre vol manqué que vous auriez été à l'auberge du Gros-Chêne.

Je m'efforçai de démontrer que cela ne se pouvait pas, mais je vis que le juge n'était pas convaincu.

—Comment expliquez-vous la présence de votre chien dans l'église? me demanda le juge.

—Je ne l'explique pas, je ne la comprends même pas; mon chien n'était pas avec moi, je l'avais attaché le matin sous une de nos voitures.

Il ne me convenait pas d'en dire davantage, car je ne voulais pas donner des armes contre mon père; je regardai Mattia, il me fit signe de continuer, mais je ne continuai point.

On appela un témoin et on lui fit prêter serment sur l'Évangile, de dire la vérité sans haine et sans passion.

C'était un gros bonhomme, court, à l'air prodigieusement majestueux, malgré sa figure rouge et son nez bleuâtre; avant de jurer il adressa une génuflexion au tribunal et il se redressa en se rengorgeant: c'était le bedeau de la paroisse Saint-Georges.

Il commença par raconter longuement combien il avait été troublé et scandalisé lorsqu'on était venu le réveiller brusquement pour lui dire qu'il y avait des voleurs dans l'église: sa première idée avait été qu'on voulait lui jouer une mauvaise farce, mais comme on ne joue pas des farces à des personnes de son caractère, il avait compris qu'il se passait quelque chose de grave; il s'était habillé alors avec tant de hâte qu'il avait fait sauter deux boutons de son gilet; enfin il était accouru; il avait ouvert la porte de l'église, et il avait trouvé... qui? ou plutôt quoi? un chien.

Je n'avais rien à répondre à cela, mais mon avocat qui, jusqu'à ce moment, n'avait rien dit, se leva, secoua sa perruque, assura sa robe sur ses épaules et prit la parole.

—Qui a fermé la porte de l'église hier soir? demanda-t-il.

—Moi, répondit le bedeau, comme c'était mon devoir.

—Vous en êtes sûr?

—Quand je fais une chose, je suis sûr que je la fais.

—Et quand vous ne la faites pas?

—Je suis sûr que je ne l'ai pas faite.

—Très bien: alors vous pouvez jurer que vous n'avez pas enfermé le chien dont il est question dans l'église?

—Si le chien avait été dans l'église je l'aurais vu.

—Vous avez de bons yeux?

—J'ai des yeux comme tout le monde.

—Il y a six mois, n'êtes-vous pas entré dans un veau qui était pendu le ventre grand ouvert, devant la boutique d'un boucher.

—Je ne vois pas l'importance d'une pareille question adressée à un homme de mon caractère, s'écria le bedeau devenant bleu.

—Voulez-vous avoir l'extrême obligeance d'y répondre comme si elle était vraiment importante?

—Il est vrai que je me suis heurté contre un animal maladroitement exposé à la devanture d'un boucher.

—Vous ne l'aviez pas vu?

—J'étais préoccupé.

—Vous veniez de dîner quand vous avez fermé la porte de l'église?

—Certainement.

—Et quand vous êtes entré dans ce veau est-ce que vous ne veniez pas de dîner?

—Mais...

—Vous dites que vous n'aviez pas dîné?

—Si.

—Et c'est de la petite bière ou de la bière forte que vous buvez?

—De la bière forte.

—Combien de pintes?

—Deux.

—Jamais plus?

—Quelquefois trois.

—Jamais quatre? Jamais six?

—Cela est bien rare.

—Vous ne prenez pas de grog après votre dîner?

—Quelquefois.

—Vous l'aimez fort ou faible?

—Pas trop faible.

—Combien de verre en buvez-vous?

—Cela dépend.

—Est-ce que vous êtes prêt à jurer que vous n'en prenez pas quelquefois trois et même quatre verres?

Comme le bedeau de plus en plus bleu ne répondit pas, l'avocat se rassit et tout en s'asseyant il dit:

—Cet interrogatoire suffit pour prouver que le chien a pu être enfermé dans l'église par le témoin qui, après dîner, ne voit pas les veaux parce qu'il est préoccupé; c'était tout ce que je désirais savoir.

Si j'avais osé j'aurais embrassé mon avocat, j'étais sauvé.

Pourquoi Capi n'aurait-il pas été enfermé dans l'église? Cela était possible. Et s'il avait été enfermé de cette façon, ce n'était pas moi qui l'avais introduit; je n'étais donc pas coupable, puisqu'il n'y avait que cette charge contre moi.

Après le bedeau on entendit les gens qui l'accompagnaient lorsqu'il était entré dans l'église; ils n'avaient rien vu, si ce n'est la fenêtre ouverte par laquelle les voleurs s'étaient envolés.

Puis on entendit mes témoins; Bob, ses camarades, l'aubergiste, qui tous donnèrent l'emploi de mon temps; cependant un seul point ne fut point éclairci

et il était capital, puisqu'il portait sur l'heure précise à laquelle j'avais quitté le champ de courses.

Les interrogatoires terminés, le juge me demanda si je n'avais rien à dire, en m'avertissant que je pouvais garder le silence si je le croyais bon.

Je répondis que j'étais innocent, et que je m'en remettais à la justice du tribunal.

Alors le juge fit lire le procès-verbal des dépositions que je venais d'entendre, puis il déclara que je serais transféré dans la prison du comté pour y attendre que le grand jury décide si je serais traduit devant les assises.

Les assises!

Je m'affaissai sur mon banc; hélas! que n'avais-je écouté Mattia!

XX

BOB

Ce ne fut que longtemps après que je fus réintégré dans ma prison que je trouvai une raison pour m'expliquer comment je n'avais pas été acquitté: le juge voulait attendre l'arrestation de ceux qui étaient entrés dans l'église, pour voir si je n'étais pas leur complice.

On était sur leur piste, avait dit le ministère public; j'aurais donc la douleur et la honte de paraître bientôt sur le banc des assises à côté d'eux.

Quand cela arriverait-il? Quand serais-je transféré dans la prison du comté? Qu'était cette prison? Où se trouvait-elle?

Il y avait dans ces questions de quoi occuper mon esprit, et le temps passa plus vite que la veille; je n'étais plus sous le coup de l'impatience qui donne la fièvre; je savais qu'il fallait attendre.

Et tantôt me promenant, tantôt m'asseyant sur mon banc, j'attendais.

Un peu avant la nuit j'entendis une sonnerie de cornet à piston et je reconnus la façon de jouer de Mattia: le bon garçon, il voulait me dire qu'il pensait à moi et qu'il veillait. Cette sonnerie m'arrivait par-dessus le mur qui faisait face à ma fenêtre: évidemment Mattia était de l'autre côté de ce mur, dans la rue, et une courte distance nous séparait, quelques mètres à peine. Par malheur les yeux ne peuvent pas percer les pierres. Mais si le regard ne passe pas à travers les murs, le son passe par-dessus. Aux sons du cornet s'étaient joints des bruits de pas, des rumeurs vagues et je compris que Mattia et Bob donnaient là sans doute une représentation.

Pourquoi avaient-ils choisi cet endroit? Était-ce parce qu'il leur était favorable pour la recette! Ou bien voulaient-ils me donner un avertissement?

Tout à coup j'entendis une voix claire, celle de Mattia érier en français: "Demain matin au petit jour!" Puis aussitôt reprit de plus belle le tapage du cornet.

Il n'y avait pas besoin d'un grand effort d'intelligence pour comprendre que ce n'était pas à son public anglais que Mattia adressait ces mots: "Demain matin au petit jour", c'était à moi; mais par contre il n'était pas aussi facile de deviner ce qu'ils signifiaient, et de nouveau je me posai toute une série de questions auxquelles il m'était impossible de trouver des réponses raisonnables.

Un seul était clair et précis: le lendemain matin au petit jour je devais être éveillé et me tenir sur mes gardes; jusque-là je n'avais qu'à prendre patience, si je le pouvais.

Aussitôt que la nuit fut tombée, je me couchai dans mon hamac et je tâchai de m'endormir; j'entendis plusieurs heures sonner successivement aux horloges voisines, puis à la fin le sommeil me prit et m'emporta sur ses ailes.

Quand je m'éveillai la nuit était épaisse, les étoiles brillaient dans le sombre azur, et l'on n'entendait aucun bruit; sans doute le jour était loin encore. Je revins m'asseoir sur mon banc, n'osant pas marcher de peur d'appeler l'attention si par hasard on faisait une ronde, et j'attendis. Bientôt une horloge sonna trois coups: je m'étais éveillé trop tôt; cependant je n'osai pas me rendormir, et d'ailleurs je crois bien que quand même je l'aurais voulu, je ne l'aurais pas pu: j'étais trop fiévreux, trop agité.

Ma seule occupation fut de compter les sonneries des horloges; mais combien me paraissaient longues les quinze minutes qui s'écoulaient entre l'heure et le quart, entre le quart et la demie; si longues que parfois je m'imaginai que j'avais laissé l'horloge sonner sans l'entendre ou qu'elle était détraquée.

Appuyé contre la muraille, je tenais mes yeux fixés sur la fenêtre; il me sembla que l'étoile que je suivais perdait de son éclat et que le ciel blanchissait faiblement.

C'était l'approche du jour; au loin des coqs chan-

Je me levai, et, marchant sur la pointe des pieds, j'allai ouvrir ma fenêtre; ce fut un travail délicat de l'empêcher de craquer, mais enfin, en m'y prenant avec douceur, et surtout avec lenteur, j'en vins à bout.

Quel bonheur que ce cachot eût été aménagé dans une ancienne salle basse dont on avait fait une prison, et qu'on se fût confié aux barreaux de fer pour garder les prisonniers, car si ma fenêtre ne s'était pas ouverte, je n'aurais pas pu répondre à l'appel de Mattia. Mais ouvrir la fenêtre n'était pas tout: les barreaux de fer restaient, les épaisses murailles aussi, et aussi la porte bardée de tôle. C'était donc folie d'espérer la liberté, et cependant je l'espérais.

Les étoiles pâlirent de plus en plus, et la fraîcheur du matin me fit grelotter; cependant je ne quittai pas ma fenêtre, restant là, debout, écoutant, regardant sans savoir ce que je devais regarder et écouter.

Un grand voile blanc monta au ciel, et sur la terre les objets commencèrent à se dessiner avec des formes à peu près distinctes; c'était bien le petit jour dont Mattia m'avait parlé. J'écoutai en retenant ma respiration, je n'entendis que les battements de mon cœur dans ma poitrine.

Enfin, il me sembla percevoir un grattement contre le mur, mais comme avant je n'avais entendu aucun bruit de pas, je crus m'être trompé; cependant j'écoutai: le grattement continua; puis tout à coup j'aperçus une tête s'élever au-dessus du mur; tout de suite je vis que ce n'était pas celle de Mattia, et, bien qu'il fit encore sombre je reconnus Bob.

Il me vit collé contre mes barreaux.

—Chut! dit-il faiblement.

De la main il me fit un signe qui me sembla significatif que je devais m'éloigner de la fenêtre. Sans comprendre, j'obéis. Alors, son autre main me parut armée d'un long tube brillant comme s'il était en verre. Il le porta à sa bouche. Je compris que c'était une sarbacane. J'entendis un soufflement, et en même temps je vis une petite boule blanche passer dans l'air pour venir tomber à mes pieds. Instantanément la tête de Bob disparut derrière le mur, et je n'entendis plus rien.

Je me précipitai sur la boule; elle était en papier fin roulé et entassé autour d'un gros grain de plomb: il me sembla que des caractères étaient tracés sur ce papier, mais il ne faisait pas encore assez clair pour que je pusse les lire; je devais donc attendre le jour.

Je refermai ma fenêtre avec précaution et vivement je me couchai dans mon hamac, tenant la boule de papier dans ma main.

Lentement, bien lentement pour mon impatience, l'aube jaunissait, et à la fin une lueur rose glissa sur mes murailles; je déroulai mon papier et je lus:

"Tu seras transféré demain soir dans la maison du comté; tu voyageras en chemin de fer dans un compartiment de seconde classe avec un policeman; place toi auprès de la portière par laquelle tu monteras; quand vous aurez roulé pendant quarante-cinq minutes (compte les bien) votre train ralentira sa marche pour une jonction; ouvre alors ta portière et jette-toi à bas bravement: élance-toi, étends tes mains en avant et arrange-toi pour tomber sur les pieds; aussitôt à terre, monte le talus de gauche nous serons là avec une voiture et un bon cheval pour t'emmener; ne crains rien; deux jours après nous serons en France; bon courage et bon espoir; surtout élance-toi au loin en sautant et tombe sur tes pieds."

Sauvé! Je ne comparais pas aux assises; je ne verrais pas ce qui s'y passerait.

Ah! le brave Mattia, le bon Bob! car c'était lui, j'en étais certain, qui aidait généreusement Mattia: "Nous serons là avec un bon cheval"; ce n'était pas Mattia qui tout seul avait pu combiner cet arrangement.

Je relus le billet: "Quarante-cinq minutes après le départ; le talus de gauche; tomber sur les pieds". Certes oui, je m'élancerais bravement, dussé-je me tuer. Mieux valait mourir que de se faire condamner comme voleur.

Ah! comme tout cela était bien inventé:

"Deux jours après nous serons en France".

Cependant, dans mon transport de joie, j'eus une pensée de tristesse: et Capi? Mais bien vite j'écartai cette idée. Il n'était pas possible que Mattia voulût abandonner Capi; s'il avait trouvé un moyen pour me faire évader, il en avait trouvé un aussi certainement pour Capi.

Je relus mon billet deux ou trois fois encore, puis, l'ayant mâché, je l'avalai; maintenant je n'avais plus qu'à dormir tranquillement; et je m'y appliquai si bien, que je ne m'éveillai que quand le gégélier m'apporta à manger.

Montréal, 25 août 1906

Album Universel (Monde Illustré) No 1165

manoeuvrer son bâtiment, mais pour que je le croie traître, il faudrait que j'en visse les preuves de mes deux yeux et que je les touchasse du bout du doigt.

—Je me rappelle à présent, reprit Cap, une circonstance qui est arrivée à l'instant où nous venions de monter à bord, ce soir. Elle est extrêmement suspecte, et elle peut mettre un poids dans la balance contre Jasper. Il amarrait de ses propres mains le pavillon du roi, et tandis qu'il avait l'air de regarder Mabel et la femme du soldat, et l'air de regarder Mabel et la femme du soldat, et l'air qu'il donnait ordre qu'on les conduisît ici, il amena le pavillon royal.

—Ce pouvait être un accident, répondit le sergent, car pareille chose m'est arrivée à moi-même.

—N'empêche que je regarde toute cette affaire de pavillon comme une circonstance, et je ne l'oublierai pas. J'espère qu'on songera au souper, quand même la cale serait remplie de traîtres.

—On ne l'oubliera pas, frère Cap. Mais je compte sur votre aide pour gouverner ce bâtiment, si quelque circonstance m'obligeait à mettre Jasper aux arrêts.

—Je ne vous manquerai pas au besoin, sergent; et, ce cas arrivant, vous verrez probablement ce que ce cutter est en état de faire.

—Quant à moi, dit Pathfinder, je tiens ferme à l'espoir de l'innocence de Jasper, et je vous engage à agir franchement en lui demandant à lui-même sur-le-champ s'il est traître ou non.

—Cela ne peut aller ainsi, répliqua le sergent. C'est sur moi que pèse la responsabilité de toute cette affaire, et je désire, j'enjoins même, qu'il n'en soit parlé à personne à mon insu. Nous aurons tous trois les yeux ouverts, et nous tiendrons note convenablement des circonstances.

—Oui, oui, dit Cap; les circonstances, après tout, sont ce qu'il nous faut. Une circonstance vaut cinquante faits. Je sais que telle est la loi du royaume, et bien des gens ont été pendus par suite des circonstances.

La conversation se termina, et tous trois retournèrent sur le pont, chacun d'eux disposé à envisager la conduite de Jasper sous le jour qui convenait le mieux à ses habitudes et à son caractère.

CHAPITRE XIV

SUR LE PONT DU "SCUD"

Pendant tout ce temps, les choses se passaient ailleurs à la manière accoutumée. Jasper, comme le lac et son petit navire, semblait attendre la brise de terre, et les soldats, habitués à se lever de bonne heure, étaient tous descendus dans leur poste sous la grande écouteille. Il ne restait donc sur le pont que l'équipage du cutter, M. Muir et les deux femmes. Le quartier-maître cherchait à se rendre agréable à Mabel, et notre héroïne, peu inquiète de ses attentions, qu'elle attribuait en partie à la galanterie ordinaire aux militaires, en partie peut-être à son joli minois, jouissait d'une scène qui lui offrait les charmes de la nouveauté.

Enfin, M. Muir lui-même garda le silence. Presque au même instant un aviron tomba dans un canot sous le fort, et le bruit en arriva aussi distinctement à bord du "Scud" que s'il eût été produit sur le pont. On entendit alors un léger murmure, semblable à un soupir de la nuit, et le foc commença à battre. Ces sons bien connus furent suivis par une légère bande du bâtiment, et enfin, toutes les voiles se gonflèrent.

—Voici la brise, Anderson, cria Jasper au plus âgé de ses matelots; prenez la barre.

La barre fut prise au vent; l'avant du cutter commença à plonger, et au bout de quelques minutes, le "Scud" glissait sur le lac à raison de cinq milles par heure.

Ce fut en ce moment que le sergent, son beau-frère et le guide, sortant de la chambre sous l'arrière, reparurent sur le pont.

—Vous n'avez pas envie, Jasper, de vous tenir trop près de nos voisins les Français? dit Muir.

—Je serre cette côte à cause du vent, M. Muir.

—Je suppose que vous avez ce qu'on appelle des ris, dit Cap, quoique vous puissiez à peine avoir l'occasion de vous en servir.

L'oeil de Mabel découvrit le sourire qui brilla sur la physionomie de Jasper; mais elle seule remarqua cette expression momentanée de surprise et de mépris.

—Nous avons des ris, et les occasions de les prendre ne nous manquent pas, répondit-il. Avant que nous arrivions, maître Cap, peut-être en trouverons-nous une de vous montrer comment nous les prenons, car il se brasse quelque chose du côté

de l'est. J'espère pourtant que cette brise de terre nous conduira jusqu'aux premières îles; après quoi nous courrons moins de risque d'être vus et poursuivis par les croiseurs de Frontenac.

—Croyez-vous, Jasper, que les Français aient des espions sur le lac? demanda Pathfinder.

—Nous savons qu'ils en ont. Il y en avait un à la hauteur d'Oswego, la nuit de lundi dernier; c'était une pirogue; il toucha à la pointe orientale, et y débarqua un Indien et un officier. Si vous eussiez été hors du fort cette nuit-là, à votre ordinaire, nous en aurions arrêté au moins un.

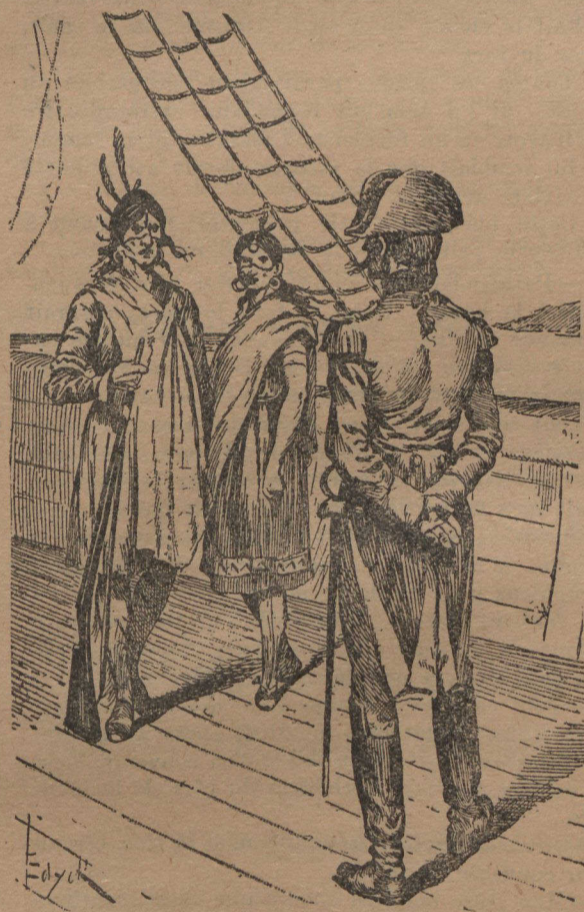
Il faisait trop noir pour remarquer la couleur qui anima les joues basanées du guide quand il entendit ces mots, car il se reprocha d'avoir passé cette nuit dans le fort, retenu trop tard pour en sortir par la voix douce de Mabel, qui chantait des ballades à son père.

—J'en conviens, Jasper, répondit-il humblement, si j'avais été hors du fort cette nuit, ce que vous venez de dire aurait pu arriver.

—C'est la soirée que vous avez passée avec nous, Pathfinder, remarqua Mabel innocemment. Bien certainement, un homme qui passe une si grande partie de son temps dans les bois et en face de l'ennemi, est bien excusable de donner quelques heures à un ancien ami et à sa fille.

—Non, non, je n'ai guère fait que de fainéanter depuis mon retour à la garnison, répondit le guide en soupirant. Le fainéant mérite un reproche.

—Un reproche, Pathfinder? Maintenant que je sais où vous étiez, je trouve votre absence la chose la plus naturelle du monde.



On reconnut Arrowhead et sa femme

—Je ne vous en veux pas, Jasper, je ne vous en veux pas de ce que vous m'avez dit; je l'avais mérité. Donnez-moi la main, mon garçon.

—Fort bien, fort bien, dit Cap; mais à présent que cette affaire est arrangée à la satisfaction des parties, peut-être nous direz-vous comment on a pu savoir que des espions soient venus si récemment dans notre voisinage; cela ressemble étonnamment à une circonstance.

Tout en faisant cette question, le marin appuya doucement un pied sur celui du sergent, toucha le guide du coude, et cligna de l'oeil, quoique l'obscurité ne permit pas de voir ce signe.

—On l'a su parce que le Grand-Serpent a trouvé leur piste le lendemain matin; et c'étaient les traces d'une botte militaire et d'un moccassin; et un de nos chasseurs a vu ensuite la pirogue se diriger vers Frontenac.

—Et pourquoi n'avez-vous pas mis à la voile pour lui donner la chasse? demanda Cap.

—Cela peut se faire sur l'Océan, maître Cap, mais non sur l'Ontario. L'eau ne laisse pas de piste, et un Mingo ou un Français déferait le diable dans une chasse.

—Qu'a-t-on besoin de piste, quand on peut voir le bâtiment qu'on chasse? s'écria Cap. Je vous promets, maître Eau-Douce, que si vous m'aviez

appelé le dit mardi matin, nous aurions bientôt atteint ces drôles.

—J'ose dire, maître Cap, que les avis d'un vieux marin tel que vous n'auraient pas fait de mal à un jeune marin comme moi; mais c'est une longue chasse, une chasse sans espoir, que celle d'une pirogue d'écorce.

—Vous n'auriez eu besoin que de la serrer de près pour la jeter à la côte.

—A la côte, maître Cap! vous n'entendez aucunement notre navigation sur le lac, si vous croyez facile de forcer une pirogue de se jeter à la côte. Pour peu qu'ils se trouvent pressés, ils rament de toutes leurs forces dans la direction du vent, et avant que vous ayez le temps d'y songer, ils ont sur vous un mille ou deux.

Cap prit alors à part son beau-frère et Pathfinder, et les assura que ce que Jasper venait de dire des espions était "une circonstance, et une forte circonstance", qui, par conséquent, méritait leur attention particulière.

Cette logique fit quelque effet sur l'esprit du sergent. Il s'étonna que l'on eût découvert des espions si près du fort sans qu'il en sût rien lui-même. Pathfinder, lui, faisait un mérite à Jasper d'avoir eu connaissance d'un fait qu'il aurait dû connaître lui-même. Mais il eut beau prendre avec chaleur la défense de son jeune ami, le sergent et son beau-frère finirent par se convaincre à peu près de la culpabilité de Jasper.

Tandis que cette affaire se discutait près de la lisse du couronnement, Mabel était assise silencieusement près du capot d'échelle, M. Muir était descendu sous le pont pour être plus libre, et Jasper était debout à peu de distance, les bras croisés et ses yeux se portant alternativement des voiles aux nuages, des nuages aux contours ténébreux de la côte, de la côte au lac, et revenant ensuite aux voiles. Notre héroïne commença alors à entrer en communication avec ses propres pensées.

La saison et la nuit, pour les peindre sous leurs couleurs véritables, étaient de nature à stimuler les sensations que la nouveauté à coutume de faire éprouver à la jeunesse unie à la santé et au bonheur.

—Si nous continuons à voguer ainsi, Eau-Douce, dit notre héroïne, qui s'était déjà habituée à le nommer ainsi, nous ne pouvons tarder à arriver à notre destination.

—Votre père vous a-t-il dit où nous allons?

—Mon père ne m'a rien dit.

—Ce ne peut être bien loin; car soixante à soixante-dix mille nous conduiraient dans le Saint-Laurent, et les Français pourraient rendre ce fleuve trop chaud pour nous. D'ailleurs, nul voyage ne peut être bien long sur ce lac.

—C'est ce que dit mon oncle Cap. Quant à moi, l'Ontario et l'Océan me paraissent à peu près semblables.

—Vous ne voyez aucune différence entre ceux qui font voile sur l'un et sur l'autre? Votre oncle a dit tant de choses contre nous autres, marins d'eau douce, que je craignais que nous ne fussions à vos yeux que des gens qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas.

—Soyez sans inquiétude à cet égard, Jasper. Je connais mon oncle, et quand il est à York, il parle contre les gens qui vivent à terre comme il le fait ici contre ceux qui naviguent sur un lac. Non, non, ni mon père ni moi nous n'attachons aucune importance à de telles opinions. Si mon oncle parlait franchement, vous verriez qu'il a même une plus mauvaise opinion d'un soldat que d'un marin qui n'a jamais vu la mer.

—Mais votre père, Mabel, a meilleure opinion des soldats que de qui que ce soit, puisqu'il désire que vous deveniez la femme d'un soldat.

—Jasper Eau-Douce! moi la femme d'un soldat! Vous dites que mon père désire me marier à un soldat; et pourtant, il n'y a pas un soldat à Oswego à qui il est probable qu'il voulût me donner pour femme. Je suis dans une position assez étrange, car je ne suis pas d'un rang à pouvoir devenir la femme d'un officier, et cependant, vous-même, Jasper, vous conviendrez que je suis au-dessus d'un simple soldat.

En s'exprimant avec cette franchise, Mabel rougit, sans savoir pourquoi; mais l'obscurité empêcha son compagnon de s'en apercevoir. Elle sourit pourtant, comme si elle eût senti qu'un pareil sujet, quoique embarrassant, méritait d'être traité à fond. Quant à Jasper, il paraît qu'il n'envisageait pas la position de Mabel sous le même point de vue.

—Mais chacun ne reste pas dans la situation dans laquelle il est né, Mabel, lui dit-il, les uns s'é-

lèvent plus haut, les autres tombent plus bas. Bien des sergents sont devenus officiers et même généraux, et je ne vois pas pourquoi la fille d'un sergent ne pourrait pas devenir la femme d'un officier.

—Quant à la fille du sergent Dunham, répondit-elle en riant, la meilleure raison que j'en voie, c'est qu'il n'est pas probable qu'aucun officier veuille en faire sa femme.

—Vous pouvez le croire, mais il y a dans le 55e des gens qui sont mieux instruits. Il s'y trouve certainement un officier qui désire vous avoir pour femme.

Avec la rapidité de l'éclair, les pensées de Mabel se portèrent sur quatre ou cinq officiers de ce corps, que leur âge et leurs inclinations semblaient rendre susceptibles d'avoir conçu un tel désir; et nous ne serions pas historien fidèle si nous ne disions pas qu'une vive émotion de plaisir s'éleva momentanément dans son sein, à l'idée d'être élevée au-dessus d'un rang que, malgré ses protestations de contentement, elle sentait qu'elle avait été trop bien élevée pour tenir avec toute satisfaction. Mais cette émotion fut aussi passagère que soudaine, car Mabel avait des sentiments trop purs et trop louables pour n'envisager le mariage que sous le rapport mondain des avantages de la fortune et du rang.

—Je ne connais, dit-elle, aucun officier du 55e régiment, ni d'aucun autre, qui pût vouloir faire une telle folie, et je ne crois pas que je fusse assez folle pour épouser un officier.

—Dois-je donc comprendre, Mabel, que vous refuseriez d'épouser un officier, uniquement parce qu'il serait officier?

—Avez-vous le droit de me faire cette question, Jasper? demanda Mabel en souriant.

—Aucun autre droit que celui que peut donner le plus vif désir de vous voir heureuse, et il est possible que ce droit soit très faible. Mon inquiétude a augmenté en apprenant l'intention de votre père de vous déterminer à épouser le lieutenant Muir.

—Mon père ne peut avoir conçu une idée si ridicule et si cruelle en même temps.

—Il m'a dit lui-même qu'il vous a choisi un mari, et c'est de M. Muir lui-même que je tiens qu'il s'est offert pour votre époux.

—N'est-il pas possible, Jasper, que mon père pensât à un autre? Il ne résulte pas de ce que vous m'avez dit qu'il ait voulu parler de M. Muir.

—Cela ne me paraît pas vraisemblable d'après tout ce qui s'est passé. Que fait ici le quartier-maître? Non; il désire vous avoir pour femme, et votre père y a consenti. Vous devez voir, Mabel, que M. Muir ne s'occupe ici que de vous.

Mabel ne répondit rien; son instinct de femme lui avait déjà appris qu'elle était un objet d'admiration pour le quartier-maître, mais elle n'avait jamais supposé qu'il la portât au point dont parlait Jasper. Elle avait aussi soupçonné, d'après quelques discours de son père, qu'il songeait sérieusement à la marier, mais nul raisonnement n'aurait pu la porter à en conclure qu'il avait fixé son choix sur M. Muir. Elle sentait que les convenances rendaient difficile la continuation d'une telle conversation. Aussi, après un silence embarrassant pour tous deux, elle dit, afin de changer de sujet :

—Une chose dont vous pouvez être bien certain, Jasper, et c'est la seule chose qu'il me reste à dire à ce sujet, c'est que le lieutenant Muir, fût-il colonel, ne sera jamais le mari de Mabel Dunham; et maintenant, parlez-moi de votre voyage. Quand finira-t-il?

—Cela est incertain; une fois sur l'eau, nous sommes à la merci du vent et des vagues.

—Je crois qu'une femme qui épouse un marin est peu sage, dit tout à coup Mabel, et presque involontairement.

—C'est une étrange opinion. Pourquoi pensez-vous ainsi?

—Parce que la femme d'un marin est certaine d'avoir pour rivale le bâtiment de son mari. Mon oncle Cap pense aussi qu'un marin ne doit jamais se marier.

—Maître Cap veut dire les marins d'eau salée, dit Jasper en riant.

—Navire! cria l'individu dont le nom venait d'être prononcé.

Canot! aurait été plus juste.

Malgré l'obscurité, l'oeil exercé de Jasper reconnut de suite que c'était une pirogue.

—Ce peut être un ennemi, dit le jeune homme, et il est à propos de l'attendre.

—Il rame de toutes ses forces, dit Pathfinder.

Il a dessein de traverser la ligne que suit le "Scud", et de suivre le vent. S'il y réussit, vous pourriez aussi bien donner la chasse à un daim avec des souliers à neige.

—Lofez! cria Jasper à l'homme qui tenait la barre; lofez tout! Bien! ferme! comme cela.

Le matelot obéit, et comme le "Scud" fendait alors l'eau avec rapidité, en une ou deux minutes il laissa l'embarcation si loin sous le vent que la fuite lui devint impossible. Jasper prit alors lui-même la barre, et la tenant avec soin et dextérité, il s'approcha assez près de la pirogue pour y jeter un grappin. Obéissant à l'ordre qui leur fut donné, les deux personnes qui s'y trouvaient montèrent à bord du cutter, et dès qu'elles y furent, on reconnut Arrowhead et sa femme.

CHAPITRE XV

QUE FAIRE ?

Si la rencontre d'Arrowhead n'avait rien d'extraordinaire, elle était de nature à confirmer les soupçons qu'avaient fait naître sa fuite dans la forêt. Pathfinder fut chargé de lui faire subir un interrogatoire. Il répondit aux questions qui lui furent posées avec le stoïcisme d'un Indien.

S'il était parti, c'était pour échapper au massacre qu'il prévoyait, lorsque la cachette des fugitifs avait été découverte. Sa femme ne l'avait suivi que par obéissance. S'il n'était pas revenu au fort, c'est que Rosée-de-Juin étant tombée entre les mains des Mingos, il avait dû, avant tout, la délivrer. Quant à la pirogue sur laquelle il naviguait, c'était la sienne qu'il avait trouvée sur le sable, près du fort.

Toutes ces raisons paraissaient acceptables au guide. Il lui semblait cependant extraordinaire de n'avoir vu au fort ni le Tuscarora ni sa femme. Il lui semblait que la pirogue devait avoir quitté la rivière avant le "Scud".

Cette idée, qui s'était présentée rapidement à son esprit, prit bientôt la forme d'une question.

—Pathfinder sait qu'un guerrier peut être sensible à la honte. Dans le fort, le père m'aurait demandé sa fille, et je ne pouvais la remettre entre ses mains. J'ai envoyé Rosée-de-Juin chercher la pirogue, et personne ne lui a parlé.

Tout cela était encore plausible et conforme au caractère et aux coutumes des Indiens. Suivant l'usage, Arrowhead, avant de quitter le Mohawk, avait reçu la moitié de la récompense qui lui avait été promise, et s'il s'était abstenu de demander le surplus, ce semblait être une preuve de son respect scrupuleux pour les droits mutuels des deux parties qui font un marché. Aux yeux d'un homme ayant autant de droiture que Pathfinder, Arrowhead s'était conduit avec une délicatesse convenable.

—Tout cela coule comme l'eau qui suit la pente du terrain, Arrowhead, lui dit-il après un instant de réflexion; la vérité m'oblige d'en convenir. Vous ne vouliez pas voir le chagrin du père de la jeune fille.

Arrowhead inclina tranquillement la tête, comme pour convenir du fait.

—Mon frère me dira encore une chose, continua Pathfinder, et il n'y aura plus de nuage entre son wigwam et la maison forte des Yengheese. Pourquoi la pirogue d'Arrowhead était-elle tournée vers le Saint-Laurent, où il n'y a que des ennemis à rencontrer?

—Pourquoi la grande pirogue de Pathfinder et de ses amis était-elle tournée du même côté? demanda l'Indien avec sang-froid. Un Tuscarora peut se tourner du même côté qu'un Yengheese.

—Pour dire la vérité, Arrowhead, nous suivons ici une sorte de piste.

—Arrowhead a aperçu la grande pirogue, et il aime à voir la face d'Eau-Douce. Eau-Douce et Arrowhead ont suivi ensemble la dernière piste.

—Tout cela peut être vrai, Tuscarora; et vous êtes le bienvenu. Vous mangerez de notre venaison, et puis nous nous séparerons. Mon frère s'éloignera trop de son wigwam, à moins qu'il ne se tourne de l'autre côté.

Pathfinder alla rejoindre ses compagnons, et leur fit part des réponses faites par l'Indien à ses questions. Il paraissait porté à croire qu'Arrowhead avait dit la vérité, quoiqu'il convint qu'il était prudent de prendre des précautions quand il s'agissait d'un Tuscarora. Mais ceux qui l'écoutaient, à l'exception de Jasper, semblèrent moins disposés à ajouter foi aux explications de l'Indien.

—Je crois qu'il est prudent de le garder ici, dit le sergent, mais il est inutile de le mettre aux fers

tant qu'il sera à bord du cutter. Demain matin nous prendrons de plus amples informations.

On fit avancer Arrowhead, et on lui apprit la décision qui venait d'être prise. Il écouta d'un air grave et ne fit aucune objection. Il resta debout à l'écart, observant avec attention et sang-froid tout ce qui se passait sur le pont.

L'instant approchait de recommencer le quart, et c'était l'heure où il est d'usage de se retirer pour la nuit. Il ne resta donc bientôt plus sur le pont que le sergent, Cap, Jasper et deux hommes de l'équipage; Arrowhead et sa femme y restèrent aussi: le premier toujours à l'écart avec un air de réserve hautaine; et Rosée-de-Juin montrant, dans son attitude passive, l'humilité pleine de douceur qui caractérise la femme indienne.

—Arrowhead, dit le sergent avec un ton plein de bonté, à l'instant où il allait lui-même quitter le pont, il y a place pour votre femme dans la chambre de ma fille, qui veillera à ce qu'il ne lui manque rien; et voilà une voile sur laquelle vous pouvez vous coucher.

—Je remercie mon père; les Tuscaroras ne sont pas pauvres; ma femme prendra mes couvertures dans le canot.

—Comme vous le voudrez, mon ami. Envoyez votre squaw dans la pirogue pour y prendre les couvertures, et si vous voulez l'y suivre, vous me donnerez les rames. Il peut y avoir sur le "Scud" des yeux qui se ferment, ajouta-t-il à demi voix à Jasper, il ne sera pas mal de mettre les rames en sûreté.

Jasper fit un signe d'assentiment, et Arrowhead, qui ne paraissait pas avoir la moindre idée de résistance, obéit à cet ordre ainsi que sa femme.

Mais lorsque tous deux furent dans la pirogue, d'un seul coup de couteau bien affilé, le Tuscarora coupa la corde qui l'attachait au cutter et, avant que le sergent s'en fût aperçu, le léger esquif était déjà dans la tranche du vent.

—La barre dessous! s'écria Jasper, et le cutter vint rapidement au vent mais Arrowhead manoeuvra avec une telle intelligence de la navigation que, malgré toute l'habileté de Jasper, il devint évident que le "Scud" ne pourrait pas l'atteindre.

Quant à mettre un canot à la mer pour lui donner la chasse, cette opération aurait demandé trois ou quatre minutes, temps plus que suffisant pour permettre à l'Indien d'être à portée du rivage. Cap et le sergent reconnurent cette vérité.

Pendant que le cutter reprenait sa route, Cap tira le sergent par le bouton de son habit.

—Écoutez-moi, frère Dunham, dit-il la figure allongée, voici une affaire qui exige de mûres réflexions et beaucoup de circonspection. Je regarde cette capture d'Arrowhead comme une circonstance, et je puis ajouter son évasion comme une autre.

—Ce sont véritablement deux circonstances, frère, mais elles ne portent pas dans le même sens. Si c'est une circonstance contre Jasper que l'Indien se soit échappé, c'en est une en sa faveur qu'il ait été pris.

—Oui, oui, mais deux circonstances ne se détruisent pas l'une l'autre comme deux négations. Ce cutter fend l'eau en ce moment à raison de six noeuds par heure, et comme les distances sont si peu de chose sur cette mare, nous pouvons tous nous trouver cette nuit dans un port français, et demain matin dans une prison française.

—Cela peut être assez vrai, frère; mais que me conseillez-vous?

—Suivant moi, vous devriez mettre aux arrêts sur le champ ce maître Eau-Douce, l'envoyer sous le pont sous la garde d'une sentinelle, et me charger du commandement du bâtiment.

Le sergent Dunham réfléchit plus d'une heure à cette proposition, car, quoiqu'il mît assez de promptitude pour agir quand il avait une fois pris son parti, il était habituellement réfléchi et circonspect. Cependant le sergent encore indécis résolut de consulter le lieutenant Muir, dont il était tenu de respecter l'opinion comme étant son officier supérieur, quoiqu'il en fût indépendant pour le moment.

Le lieutenant Muir était trop bon politique pour offenser le père et l'oncle d'une jeune fille qu'il désirait et qu'il espérait épouser. L'opinion qu'il énonça à ce sujet détermina celle du sergent, et l'exécution n'en fut pas différée un seul instant.

Sans entrer dans aucune explication, le sergent Dunham se borna à annoncer à Jasper qu'il était de son devoir de lui retirer temporairement le commandement du cutter pour le donner à son beau-frère.

(A suivre)

POUR RIRE

Les apaches ne sont jamais contents

Pour un homme qui n'a pas de chance, Rotikuy n'a pas de chance! Ce n'est pas lui, croyez-le bien, qui aurait gagné le million de la cantinière! Il avait une montre: un apache, certaine nuit, la lui prit sans vergogne. Et comme Rotikuy regagnait sa demeure dimanche soir, tard, très tard, le même apache, insatiable, l'arrêta au coin de la même rue!

—Mais je vous reconnais, s'écrie Rotikuy désespéré, c'est vous qui m'avez déjà attaqué l'autre nuit. Alors? A quoi bon m'arrêter? Vous savez bien que je n'ai plus de montre puisque vous me l'avez prise!

Mais l'apache, très vexé:

—Je comptais que monsieur s'en serait payé une autre!

Au restaurant

Premier client, prenant son café:

—Garçon, ouvrez la fenêtre, il fait trop chaud ici.

Deuxième client, absorbant un apéritif:

—Etes-vous fou, garçon, on gèle ici. Fermez cette fenêtre.

Le garçon, embarrassé, va consulter le patron qui, après avoir dévisagé les deux consommateurs, répond:

—Obéissez au client qui n'a pas encore dîné!



Capture nocturne d'un rouge par un bleu.

Docteur, vous êtes coupable!

Jean Lattaque a reconnu devant le juge d'instruction qu'il pratiquait depuis plusieurs mois deux ou trois vols quotidiens. Mais il a déclaré qu'il avait un complice; bien mieux: que ce complice le dirigeait, l'engageait au vol; lui, Lattaque, servant simplement de bras à cette tête directoriale. Grand émoi. Avez-vous vu le complice de Jean Lattaque? Personne ne le connaît; Jean Lattaque a déclaré qu'il ne le nommerait qu'à l'audience. Le jour des révélations est arrivé.

—Jean Lattaque, nommez votre complice.

—Monsieur le président, c'est le docteur Phalange, mon médecin.

—Allons donc, vous êtes fou; le docteur Phalange vous a poussé au vol?

—Oui, monsieur le juge. Il m'a dit: "Tous les soirs, sans exception, prenez quelque chose avant de vous coucher!"

* * *

—Ah belle-maman, quel dommage! nous avons du boeuf ce soir et vous ne l'aimez pas. Si vous étiez venue demain vous auriez eu du gigot!

—Eh bien, mes enfants, je resterai aussi demain!

* * *

—Que ses parents vont être contents de lui voir rapporter autant de livres de prix!

—D'autant plus contents qu'ils tiennent une petite librairie.



Le fermier modèle. — Ma femme apprend le piano; ma fille apprend le violon; mon fils la guitare...

Le citadin. — Et vous, qu'est-ce que vous apprenez?

Le fermier. — Moi, j'apprends à supporter tout cela; je cultive l'harmonie.

Les pieds de madame

La petite Marie accompagnait dernièrement sa mère chez un marchand de chaussures à la mode. Tout en servant sa cliente, le commerçant se faisait valoir, naturellement, de son mieux.

—Oui, madame, disait-il, j'ai la clientèle de toute l'aristocratie. Ce matin encore, j'ai reçu la commande de douze paires de bottines pour la femme de l'échevin X...

A ce chiffre de douze, la petite Marie avait ouvert de grands yeux.

—Maman, fit-elle en tirant sa mère par le bras, combien de pieds ont-elles donc ces dames-là?

Prudence, mère de sureté

Au seuil du parlement, un de nos honorables se dispose à entrer, abrité sous un énorme parapluie, encore qu'il fasse très beau.

Un huissier souriant:

—Comment, monsieur le député, par ce temps sec, vous venez siéger avec un parapluie?

—Mon ami, je prends mes précautions, on m'a dit que la séance serait orageuse.

Au restaurant

Le client au garçon:

—Mais ne mettez donc pas les doigts dans la soupe!

—Que monsieur se tranquillise, ça ne brûle pas beaucoup!

* * *

—Citez-moi le nom d'un célèbre inventeur.

—Adam!

—Quel Adam?

—Celui qui a inventé la brosse Adam, m'sieu.



La jeune fille. — Vous n'avez pas de chance, M. Ladroit, vous avez manqué chaque coup. On dirait que vous ne pouvez rien mener à bonne fin.

M. Ladroit. — Vous avez raison, mademoiselle; deux fois on m'a refusé d'entrer dans l'armée, de même en société, et maintenant je me déshonore au croquet!

Mets ta clef dans ta poche

Quel insupportable vaniteux que le petit Lagrafefe! Quand, par un bouton de la redingote, il peut attraper l'un de ses amis, c'est pour lui conter interminablement ses multiples succès dans tous les mondes, en tous genres, sur commande même. Il n'a, dit-il, qu'à se montrer aux plus insociables de ses contemporains pour en devenir aussitôt l'inséparable compagnon.

—Ainsi, tenez, disait-il, hier matin, au musicien Solami en lui exhibant une petite clef d'or, savez-vous bien ce qu'est cette clef?

—Ça, riposte froidement Solami, c'est une clef de "fat"!

Dans un banquet de médecins

—Messieurs, permettez-moi de boire à la santé... Tous les médecins, en chœur — Jamais! nous protestons!

* * *

Un créancier présente au bohème X... un billet signé par ce dernier et lui dit:

—Vous savez que c'est aujourd'hui qu'il échoit.

Le bohème, piteusement:

—Hélas! dites plutôt qu'il... échoue.



Le papa. — C'est un charmant bébé, mignon comme sa maman.

Le rusé collectionneur

—Moi, mon cher, il n'y a pas un an que j'ai commencé ma collection de timbres. Or, j'en ai déjà plus de 4,000 et ça n'est pas fini.

—Voilà qui est prodigieux, Malinos; mais comment diable as-tu fait?

—Oh! rien de plus simple, mon cher: j'ai fait insérer un peu partout, dans les journaux, la note suivante: "Une jeune fille, bonne, spirituelle et jolie, un million de dot, épouserait un honnête homme même sans fortune. Pour plus amples renseignements écrire à M. Malinos..."

"Et chaque jour je continue à recevoir une cargaison de lettres timbrées de tous les points du globe!

Un brave

—Tu vois ce gaillard-là? il m'a flanqué une volée de coups de canne!

—Tu la lui as rendue, j'espère?

—Pas moyen: je n'avais pas de canne!

Mot d'enfant gâté

—Maman, emporte donc quelques bonbons.

—Pourquoi donc, mon chéri?

—En cas où je voudrais pleurer dans la rue.

* * *

—Voyons, Maître, vous voyez tout en noir aujourd'hui!

—Précisément, je plaide pour une négresse.

POUR RIRE



Confusion naturelle.

Le lendemain de la mort toute récente de X..., l'écrivain bien connu... pour son avarice sordide, son cher confrère Z..., candidat perpétuel à une villégiature... dans les prisons de l'État, montrait à plusieurs personnes une magnifique montre à secondes et à répétition que tout le monde avait vue entre les mains du défunt, qui y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

—Le pauvre garçon, soupirait Z..., une larme de crocodile dans la prunelle, quand il m'a aperçu près de son lit, il n'a eu que le temps de me serrer la main et de me donner sa montre !...

—Il se sera trompé, répliqua ironiquement l'ami le plus intime de l'honorable Z... Il aura voulu serrer sa montre et vous donner la main...

L'habitué. — Garçon, ce poisson n'est pas mangeable...

Le garçon. — Comment ça?... Vous l'avez trouvé excellent vendredi dernier...



—A chacun son bonheur, ma chère femme : à toi le miroir, à moi le cigare. Quel est le plus coûteux des deux?

Epitaphe... musicale !

Un de nos lecteurs a relevé sur la tombe du violoniste Rémy, qui s'était étranglé avec une arête en mangeant de la sole, l'inscription suivante :

A
LA-MI-RE-MI
LA-SOL-LA-MI-LA

Taupin dînait l'autre soir dans un mauvais petit restaurant; tout à coup, il s'écrie :

—Garçon! combien mon dîner?

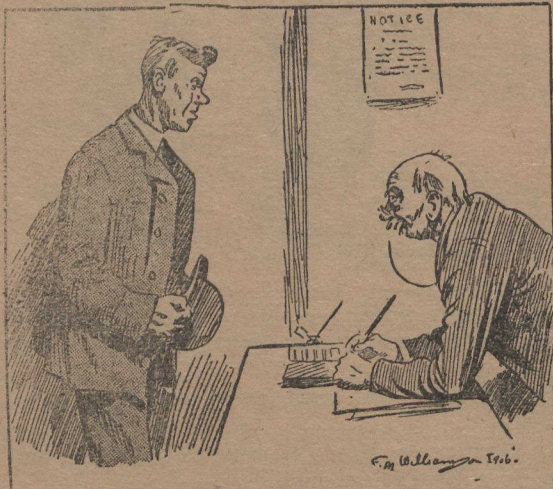
—Une piastre, monsieur.

—Mais c'est un vol!... apportez-moi l'addition.

Le garçon part et revient immédiatement avec la note.

Taupin vérifie et ajoute très spirituellement :

—C'est juste, l'addition est la preuve de la soustraction.



—Le nom de ma défunte femme? De son vivant, elle s'appelait Mme Euphrasie Lajoie!

Au restaurant.

—Comment monsieur a-t-il trouvé le saucisson?

—Parfait... Je sens en moi une force de plusieurs chevaux...

Entre anarchistes.

—Comment, tu t'es abonné à un journal de modes?

—Dame! Ça me flatte de voir des patrons découpés.

Peut-être vous imaginez-vous que les écrevisses, en cuisant, rougissent par pudeur, honteuses d'être obligées de se baigner toutes nues dans le court-bouillon sous les yeux d'un cuisinier? La cause en serait tout autre.

Il paraît que les écrevisses possèdent, dans leur carapace colorée, deux substances colorantes différentes, une bleue, l'autre rouge.

Ces deux pigments mélangés donnent l'impression verdâtre de l'écrevisse en vie. Mais, à la chaleur, le pigment bleu disparaît; il reste le pigment rouge. Dès lors, l'écrevisse cuite apparaît d'un beau rouge. La substance bleue de l'écrevisse peut d'ailleurs disparaître sous d'autres causes que la chaleur. Elle est détruite par les acides, par l'alcool, et même par la vive lumière.

De telle sorte que les écrevisses vivantes peuvent passer au rouge dans des eaux limpides bien exposées au soleil. La chose n'est même pas trop rare, assure-t-on, puisqu'on pêche souvent des écrevisses naturellement rouges, à Genève et sur d'autres points encore.

Mais alors, ce malheureux Jules-Janin, qu'on a tant blagué pour cela, n'avait peut-être pas eu tout à fait tort de parler du "cardinal des mers".



La ménagère. — Vraiment, madame est trop nerveuse, quand un médecin défend de rouler, ce doit être aussi bien en auto qu'en fauteuil! Vous n'engraisserez jamais.

Sortie de spectacle.

On vient de jouer un vaudeville désopilant. La salle entière s'est tordue, et les acteurs eux-mêmes ont eu toutes les peines du monde à garder leur sérieux. Et, comme le rideau s'est baissé sur le mariage traditionnel, une brave ménagère, qui attend son vestiaire, conclut philosophiquement :

—Maintenant, les voilà mariés! c'est fini de rire !...

—Garçon, c'est donc bien difficile d'avoir un cure-dents chez vous?...

—Nous en mettions autrefois, monsieur; mais nous avons été obligés d'y renoncer: les clients les emportaient après s'en être servi!...

Un négociant fait goûter à un connaisseur un nouveau crû dont il est propriétaire.

—Eh bien, qu'en dites-vous?

—Il est un peu jeune, répondit le client en faisant la grimace.

—Précisément, dit le négociant. C'est un vin qui a de l'avenir.



Le jeune Lèveillé. — Dis, papa, quand les pierres des tombes s'enfoncent, est-ce que ce sont les morts qui les tirent?

Au restaurant.

Garçon...

—Monsieur?

—Plaise à votre cuisinier de me refaire deux oeufs un peu plus frais que ceux-ci...

Le garçon, mettant le nez dans l'assiette :

—Et ce sera justice.

Un ténor, abordant "Guillaume Tell", multiplie des couacs formidables.

—Est-ce que cet artiste est fortement appointé? demande un auditeur grincheux à son voisin.

—Oui, monsieur, très...

—Comme quoi, certains chats rapportent mieux que des chiens, conclut le grincheux personnage.

—Quel est ce monsieur à qui vous venez de dire: "Bonjour, cher ami"?

—Un garçon que je connais vaguement et qui ne m'est nullement cher, je vous prie de le croire.

CHOSSES D'EUROPE - Suite

Les constitutionnels démocrates, le grand parti libéral modéré qui avait remporté les dernières élections paraît sérieusement compromis par ses accointances avec l'extrême gauche et les exagérations de ses chefs aux dernières séances de l'expirante Douma. Le gouvernement l'a prise à parti et vient de la faire battre en plusieurs élections partielles tenues pour le renouvellement des zemtvos.

La presse radicale est virtuellement supprimée et les journaux ministériels ne manquent pas d'effrayer les populations en leur mettant sous les yeux les horreurs de la Révolution française qui se répèteraient en Russie, si l'autorité des Tsars et du gouvernement avait à succomber devant les exigences de l'anarchie.

Le Tsar et son gouvernement, absolument irresponsable, où ne veulent pas entrer les grands de l'Empire qui n'appartiennent pas à la bureaucratie, comptent avoir assez de temps devant eux et assez de puissance sur l'armée et le gros des propriétaires pour tenir tête à l'orage, reconstituer une Douma raisonnable et rendre ainsi la vie normale aux 120,000,000 d'habitants qu'ils ont la charge de gouverner.

A Rome. Quoiqu'en ait dit dernièrement la presse associée, nous croyons que la correspondance ci-dessous adressée à un confrère parisien, donne la note juste sur ce qui se passe au Vatican et laisse entrevoir la solution finale qui sera donnée au problème du régime religieux de la France :

"Rome, 22 juillet.

"Dans le monde ecclésiastique, on continue de suivre avec le plus vif intérêt les péripéties de la "question française". La Congrégation des affaires ecclésiastiques a à peu près terminé l'examen du dossier de l'Assemblée des évêques et pris des conclusions. Toutefois la décision définitive du pape se fera encore attendre, car le Souverain Pontife tient à demander son avis à chacun des cardinaux séparément et l'on prévoit que le tour de consultation ne durera pas moins d'un mois. Un haut personnage ecclésiastique me disait ce matin que le document contenant les instructions du pape ne paraîtrait guère avant le mois de septembre.

"Deux opinions, nettement tranchées, se font jour dans le Sacré-Collège. La première représente ce qu'on appelle improprement le parti de l'acceptation et elle se résume dans la combinaison suivante : ignorer la loi et reconstituer les anciennes fabriques selon les principes du droit canon. Ce sera ensuite au gouvernement à voir s'il veut considérer ces nouvelles fabriques comme remplissant les conditions exi-

gées pour être assimilées aux associations culturelles. En cas affirmatif, on pourra dire à la rigueur que le Saint-Siège se place sur le terrain légal, mais il ne sera pas moins vrai que l'Eglise n'a pas accepté explicitement la loi de séparation et qu'elle maintient fermement, contre ses adversaires, les principes primordiaux et essentiels de sa constitution divine. Cette combinaison est celle qui a rallié, dit-on, la majorité dans l'Assemblée des évêques français et elle compte de nombreux partisans dans le Sacré-Collège.

L'autre opinion est, au contraire, nettement favorable à la résistance ouverte et déclarée : elle n'admet même pas cette espèce de "modus vivendi" pour les associations culturelles; non seulement elle tient à ignorer la loi, mais elle refuse de se prêter à une reconnaissance même indirecte de cette loi. Au lieu de constituer de nouvelles fabriques que le gouvernement pourra, à la rigueur, baptiser du nom d'associations culturelles, les catholiques seront invités à se placer uniquement sur le terrain de la loi des associations de 1901 et à fonder des associations paroissiales qui, à aucun titre et à aucun moment, ne pourront être assimilables aux associations culturelles prévues par la loi de 1905. Cette opinion qui équivaut, je le répète, à la résistance déclarée, est celle du pape, du cardinal Merry del Val, du cardinal Vivès et du cardinal Oreglia. Telle est la situation au moment où je vous écris. Toutefois elle peut encore se modifier, et malgré les sympathies du pape pour la résistance on ne considère pas comme absolument impossible que Pie X, au dernier moment, se rallie à la première combinaison comme à une sorte de pis-aller, d'autant plus, comme je l'ai fait remarquer plus haut, que la combinaison en question ne signifie pas au fond une acceptation de la loi, mais plutôt une mise en demeure adressée au gouvernement de plier la loi de séparation à la constitution de l'Eglise catholique".

NEMO.

P. S. Depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites, le Souverain Pontife a fait publier l'Encyclique depuis si longtemps attendue sur la loi de séparation et le régime qu'il entend prescrire à l'Eglise française; la loi est une fois de plus condamnée absolument et les associations culturelles repoussées sauf à admettre un système de régie pour les fabriques qui se rapprocheraient des institutions fabriennes de la vieille France.

Les organes ministériels blâment sévèrement l'Encyclique, preuve de leur mauvais foi, puisque l'Encyclique élargit davantage la séparation qu'ils réclament pourtant à hauts cris.

LA LAYETTE

En prononçant ou en lisant ce mot, on évoque aussitôt un frêle et menu petit être et toutes les espérances qui se rattachent à lui. Il est vrai que ce même mot rappelle aussi ceux de ces petits êtres qui se sont envolés vers les cieux, sans espoir de retour. Mais nous ne voulons pas faire de place aux souvenirs cruels, nous avons l'intention de rappeler les joies de la maternité en parlant de toutes les choses mignonnes formant le trousseau de celui ou de celle qu'on attend.

Les futures mamans et les grand'mamans ont presque toujours le désir de confectionner elles-mêmes la layette du bébé... du bébé si tendrement désiré, qu'on voit déjà à moitié perdu au milieu des blanchisseurs qui l'enveloppent.

Outre le grand plaisir qu'on éprouve à coudre tous les petits objets de la layette, il y a la question d'économie qui n'est pas à dédaigner. Une layette un peu ornée coûte fort cher, et, sauf pour les toilettes de cérémonie, il est inutile de prendre dans les magasins ce qu'il est si facile de faire à la maison.

Chez les vieux parents et chez les vieux amis, on trouvera la vieille toile, les vieux draps dans lesquels on taillera les couches, draps et taies d'oreiller. Quant aux petites chemises, brassières, ceintures, couches-culottes, jacksons, robes de dessous et bavoirs, rien de plus simple à couper à l'aide d'un patron, qu'on se procurera dans tous les journaux s'occupant un peu de modes, comme notre beau journal "L'Album Universel".

Les jeunes ou vieilles amies se chargeront, avec plaisir, de tricoter les bas et les petits chaussons.

La robe de baptême, son dessous de soie, sa guimpe, sa ceinture, la pelisse, la capote et son voile bordé de dentelle, sont généralement offerts, soit par la marraine du bébé, soit par les parents et amis de la maison. Il en est de même du moïse, que beaucoup de médecins considèrent comme indispensable pour porter le bébé couché, pendant les deux ou trois premiers mois,

plutôt que de le laisser tenir maladroitement par des bonnes inexpérimentées. Jusqu'à ce que la tête de l'enfant soit suffisamment dure et développée, les balancements, la plus petite commotion, le moindre choc, peuvent avoir des conséquences néfastes au point de vue de l'intellectualité du bébé.

Nous conseillerons aussi aux futures mamans d'acheter tout de suite un petit lit, de préférence à un berceau ne pouvant plus servir lorsque l'enfant atteindra l'âge de dix-huit mois. Le seul inconvénient est la difficulté de tenir le bébé assez chaudement dans ce lit trop grand. On y remédiera en plaçant à l'intérieur une enveloppe appelée "tour", bien tendue, qui se fait en piqué molletonné.

Pendant les premières semaines, du reste, le petit est réchauffé par des boules d'eau chaude, enfermées dans une enveloppe de flanelle et placées à la distance voulue.

Ne pas oublier de placer une carapette bien épaisse sous le lit du bébé.

Le médecin indiquera le côté de la chambre le plus favorable pour les yeux du nouveau-né.

Mais, revenons à la layette. Nos lectrices savent, naturellement, que la layette comprend des objets de trois tailles différentes.

Ces grandeurs sont désignées par ces mots : "Premier" âge, c'est-à-dire du jour de la naissance jusqu'à six et huit mois, selon la force de l'enfant. Il arrive qu'un enfant est tellement fort en venant au monde qu'il ne peut mettre aucun des objets appartenant à cette classification. On est obligé de prendre la taille du "Deuxième" âge, de six ou huit mois à douze ou quatorze. Le "Troisième" âge comprend la période d'un an à quatorze mois jusqu'à deux ans. Il se compose des mêmes objets que le deuxième âge, mais avec des variantes, à mesure que le bébé grandit, qu'il marche seul, qu'il use des chaussures et qu'il devient quelqu'un. Alors, les bavoirs sont supprimés.

Il n'est pas nécessaire de confectionner aucun objet du troisième âge avant l'entrée dans la vie du bébé, les objets du premier et du second âge suffisent largement jusqu'à un an.

On composera de cette façon la layette du premier âge :

Quatre langes de molleton de laine. Quatre langes de piqué blanc ou de finette. Quatre douzaines de couches en toile ou de perdrux ou en toile unie. Deux douzaines de couches plus grandes servant à emmailloter l'enfant la nuit. Ces couches ont 80 sur 90 centimètres. Huit petits carrés en tissu éponge ayant 50 centimètres. Douze chemises forme brassière. Douze ou six brassières en brillanté. Six brassières en piqué. Huit brassières de flanelle ou de laine. Six bandes-ceinture en flanelle croisée. Deux bandes en coutil tissé, qui s'achètent toutes faites, avec lisière de chaque côté. Ces bandes font l'office de corset jusqu'à six ou sept mois. Douze couches-culottes en flanelle croisée. Quatre jacksons de flanelle. Quatre robes de dessous en brillanté ou percale. Quatre robes longues en brillanté. Six paires de bas de laine. Six paires de chaussons bien montants. Deux sorties de bain, sorte de rotonde, soit en flanelle, soit en tissu éponge.

La quantité serait augmentée si on devait faire blanchir au dehors; mais il est préférable de blanchir à la maison, les blanchisseuses employant certains produits pouvant être nuisibles pour l'enfant.

La layette du deuxième âge comprend : Six chemises anglaises ou forme brassière. Six brassières de brillanté. Quatre ou six brassières de flanelle. Deux petits corsets de coutil. Huit culottes de flanelle. Quatre jupons de flanelle. Quatre robes de dessous en brillanté ou nansouk. Quatre robes de dessus demi-longues en nansouk. Quatre guimpes assorties. Quatre robes de dessus en brillanté. Quatre guimpes assorties. Douze bavoirs.

Trois paires de bottes ou de souliers d'étoffe.

Comme on le sait, les enfants sont élevés à l'anglaise, c'est-à-dire qu'on les emmaillote seulement la nuit et en laissant la couche et les langes libres, sans les rabattre. Pour la journée, on se règle sur la température, mais il est d'usage, maintenant, de leur mettre des chaussons très montants jour et nuit et de leur laisser la plus grande liberté possible de mouvements. Les docteurs imposent le plus souvent leur manière de voir à ce sujet.

"La Famille". BI. de GERY.

Une Bible lessivable.

Depuis longtemps on proteste en Angleterre contre un vieil usage qui veut que toute personne, témoin ou juré, appelée à prêter serment devant un tribunal, commence par embrasser une Bible que lui tend l'huissier de service. Cela n'est ni propre, ni ragotant, et sert tout au plus à contribuer à propager les microbes et les bacilles.

Le Président du tribunal de Middlesex a trouvé moyen de remédier à ce danger permanent de contagion. Il a fait relier le Nouveau Testament avec une peau spéciale qu'on peut passer tous les jours à la lessive.

C'est déjà moins sale, mais est-il bien nécessaire d'embrasser une bible pour dire la vérité?

PERSONNEL

M. J. N. Laprès, artiste de la maison Laprès & Lavergne, est de retour du congrès de l'Association des photographes des Etats-Unis, qui a eu lieu aux chutes Niagara.

M. Laprès s'est rendu jusqu'à Buffalo, N. Y., d'où il est revenu en passant par les Mille-Iles. Il est enchanté de son voyage.

Un bienfait pour le beau sexe !



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL. Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MONTREAL-TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto : *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.
Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.
Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND-OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas qu'à la rue Rachel.

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus



Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

ENEZ ME VOIR

M. BEAUPRÉ

282 rue Ste-Catherine Est,

MONTREAL.

Linge, Argenteries, planchers

sont nettoyés parfaitement par l'emploi de la

Poudre à Laver Chinoise

Elle est douce aux mains, parfumée et très mousseuse. Essayez la.

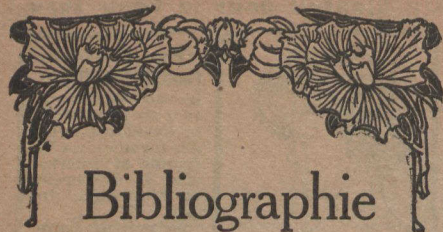
Paquets de 5c, 10c et 25c

Rachetés au comptant quand ils sont vides. En vente partout et chez les fabricants.

MOULIN OCEAN

101 Avenue Mont-Royal

CHINESE WASHING POWDER
FAIT LE LAVAGE
CE COUPON VAUT 5 CENTS
CE COUPON ET 5 CENTS VOUS DONNE DROIT A UN PAQUET DE 1 LIVRE A 10 CENTS SI PRESENTE A VOTRE EPICIER



Bibliographie

NEWMAN. La Vie Chrétienne, par H. Brémond. 1 vol. grand in-16 de la collection "La Pensée Chrétienne". Prix: 3 fr. 50; franco, 4 francs. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Newman n'est pas seulement le grand initiateur de la Philosophie catholique au XIXe siècle. Son exemple et son influence ont aussi contribué à renouveler l'éloquence chrétienne et à l'adapter aux besoins du temps présent. En vérité, les fameux sermons de Sanct Mary's d'Oxford marquent le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de la chaire sacrée. Anglicans et catholiques, en Angleterre, doivent à ce maître incomparable des modèles qu'ils ne se lassent pas d'imiter. Depuis que le nom de Newman est devenu populaire en France, on demandait de tous côtés une traduction de cette oeuvre unique. M. Henri Brémond, qui s'est fait depuis quinze ans l'apôtre du newmanisme, a eu l'idée de recueillir, en un volume de la "Pensée Chrétienne", les sermons de Newman les plus caractéristiques. Mais on trouvera dans ce beau livre plus et mieux que la formule du sermon moderne. Ce choix de discours est un véritable manuel de vie intérieure, une suite très harmonieusement ordonnée de méditations sur les réalités de l'expérience chrétienne et les différents aspects de l'esprit chrétien. L'ouvrage est dédié à M. Ferdinand Brunetière. Il comprend trois parties: 1o les réalités invisibles; 2o l'Incarnation et l'Eglise; 3o l'esprit chrétien. Nous ne doutons pas que ce volume n'ait le succès qu'ont obtenu ceux que le même auteur a consacrés à exposer, dans la même collection, la théorie newmanienne du développement dogmatique et la psychologie de la Foi.

NEWMAN. Essai de biographie psychologique, par Henri Brémond. 1 vol. grand in-16 de x-428 pages. Prix à 3 fr. 50; franco, 4 fr. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Rendant compte du premier volume de la "Pensée Chrétienne" consacré à Newman, un théologien éminent, M. Bainvel, disait que "lorsqu'il s'agit de Newman, pour entendre l'oeuvre, il faut connaître la vie intime de l'ouvrier". M. Brémond aurait pu écrire ces lignes à la première page de son livre. Il s'est proposé en effet de pénétrer, aussi avant que possible, dans la vie intime de Newman. Avec une curiosité que quelques-uns trouveront peut-être excessive, il s'est attaché à surprendre sur le vif le secret de ce grand homme. D'abord un peu inquiet par la libre allure de cette analyse, le lecteur ne tarde pas à s'apercevoir que la gloire de Newman n'a rien à redouter d'une pareille épreuve. La première inquiétude se change en une admiration grandissante quand, arrivé au coeur même de son livre, l'auteur ressuscite, en une série de chapitres, l'histoire spirituelle, la prière, la vie intérieure de son héros. Que ne donnerait-on pour voir une pareille méthode appliquée à un saint Augustin, à un Fénelon, à un Bossuet! Quand il a ainsi conduit Newman des certitudes de la "première conversion", à la "visio pacis" que contemple le chef du mouvement d'Oxford enfin converti au catholicisme, l'auteur n'éprouve plus aucune peine à dégager de cette série d'expériences personnelles, les grands principes de la philosophie religieuse de Newman. M. Brémond ne pouvait mieux terminer le long travail de propagande newmanienne auquel il se dévouait depuis tant d'années. Après avoir groupé et analysé, dans les trois volumes de la "Pensée Chrétienne": "Développement du dogme, Psychologie de la Foi, Vie chrétienne", les textes essentiels où s'exprime la doctrine de Newman, il nous donne enfin cette "biographie psychologique" qui seule peut montrer le vrai sens de cette doctrine et qui est, tout ensemble, une étude très approfondie de psychologie religieuse et une "science du Newmanisme".

Journal de la Jeunesse

Sommaire de la 1757e livraison (4 août 1906) — Le Forban noir, par Pierre Maël — Au Maroc, par Et. Leroux — Le serpent de mer — Mademoiselle Olulu, par M. de Charliou — Prestidigitation, par St-J. de l'Escap — La chasse, par Charles Diguët.

Abonnements: France, un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. Union postale, un an 22 fr.; six mois, 11 fr. Le numéro, 40 centimes. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Texte correspondant à nos gravures d'actualité

La vie des députés russes

Au lendemain de la dissolution de la Douma, "l'Illustration" publiait un article dont nous extrayons le passage que voici: "Elle était bien curieuse la vie que menaient à Saint-Petersbourg, la grande ville, ces frustes représentants des campagnes. Dès le début, un député de la droite, M. Eroguine, s'avisait de réunir autour de lui ceux des paysans qui n'appartenaient encore à aucun groupe, et de les amener ainsi tout doucement à son parti. Le dénuement de ces députés, la difficulté qu'ils éprouvaient à s'orienter, à vivre, à se nourrir isolément, servirent d'abord ces desseins. M. Eroguine leur persuada de s'installer dans des logements qu'il avait fait préparer à l'avance. Quelques députés — une quarantaine environ — acceptèrent. Ces logements occupent la maison de l'institution de l'impératrice Marie, dans la rue Kirotschnaïa; chacun d'eux se compose de cinq ou six pièces, d'une salle à manger et d'une cuisine communes. Les chambres sont sommairement meublées d'un ou de plusieurs lits, de tabourets, d'une armoire et d'un lavabo, le tout très primitif. Comme nourriture, du thé en abondance, puis, le soir, un dîner-souper composé de deux plats dont le premier est une soupe (chtchi). Le prix de la pension totale est de 24 roubles par mois, prix très modique auquel, bien entendu, on ne garantit pas la qualité des aliments. Les repas se prennent à une table commune, dans des écuelles de bois et avec de grossiers couverts. On ne donne point de serviettes. Le nombre des pensionnaires de ces logements hôtels s'était, d'ailleurs, ces derniers jours, considérablement réduit. La plupart des députés, désireux d'échapper à l'influence de M. Eroguine, avaient été rejoindre le groupe de labeur (troudovaïa grouppa). En quelque endroit qu'ils se réunissent, les députés paysans mènent une existence patriarcale, suivant les offices religieux, observant les jours maigres. Ils travaillent beaucoup aussi, car ils s'efforcent de se conformer aux instructions de leurs mandants, ces instructions apportées par d'humbles envoyés, les "kodoks", qui font, pieds nus, d'interminables trajets en mendiant le long des routes. Si les députés, comme ils en ont l'intention, demeurent à Saint-Petersbourg en ces graves circonstances, les kodoks vont évidemment multiplier leurs voyages.

De "L'Illustration".

Le professeur Brouardel

La mort inattendue du professeur Brouardel est venue surprendre tout le monde des sciences et des lettres par lequel le défunt était unanimement apprécié. C'est un très grande perte pour la médecine française que la disparition de cet homme, hier encore plein de force et de vigueur, et qui avait rendu de si signalés services à l'humanité.

Dans ces dernières années, principalement, comme président du comité consultatif d'hygiène, il avait pris une part considérable à la formidable lutte contre la tuberculose et l'on peut dire qu'il a été l'initiateur de la plupart des mesures prophylactiques dont on commence à constater les résultats.

Mais là ne s'est pas borné son rôle. Il succéda en 1879 à Tardieu dans la chaire de médecine légale, et il avait perfectionné cet enseignement.

Doyen de la Faculté de médecine, il n'y a pas longtemps encore, il dut résigner ses fonctions à cause de la fatigue que lui avaient imposée ses longs et constants travaux.

Mentionnons parmi ses oeuvres principales: les "Notes sur la Vaccine et la Variolée"; des "Etudes sur la Rage"; ses "Rapports sur le Salicylate des substances alimentaires"; ses "Mémoires sur les Epidémies du Choléra"; un livre sensationnel sur le "Secret médical"; des "Enquêtes sur la Fièvre typhoïde", sur la "Tuberculose". Ajoutez enfin toutes les missions d'études dont ce grand praticien fut chargé à l'étranger et qui l'ont rendu célèbre dans les deux mondes.

A l'Académie des sciences, comme à l'Académie de médecine, dont il était membre, sa parole claire, précise, était toujours écoutée.

Le professeur Brouardel, né à Saint-Quentin en 1837, avait à peine 69 ans. Il était grand-officier de la Légion d'honneur. De "Le Monde Illustré".

L. M.

M. Stolypine

M. Stolypine, le ministre que l'empereur a placé à la tête du gouvernement et qui en assume, aujourd'hui, toutes les difficultés, se montre particulièrement optimiste. Il traite le manifeste de Viborg d'"opéra-bouffe". Quant à la Douma, c'était, dit-il, "un corps agonisant, et le traitement le plus miséricordieux qu'on pût lui appliquer était, comme l'a fait l'empereur, d'accord avec les lois constitutionnelles, de l'expédier promptement, de mettre un terme à une existence sans profit". L'empereur, déclare-t-il, a hésité longtemps avant de

la dissoudre; il avait formé de grandes espérances sur elle, mais il n'en pouvait tolérer les écarts; le manifeste agraire a précipité ses décisions; ce dernier a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase".

Comme le comte Witte, le nouveau "premier" russe est persuadé qu'un homme imprégné de vrai libéralisme ralliera facilement les éléments les plus solides du pays, et pourra, dans un avenir prochain, constituer un gouvernement parlementaire durable.

Il aurait l'intention, dès que le cabinet dont il poursuit la formation sera au complet, d'aborder un programme de réformes très étendu où la question agraire aurait la première place, serait la première résolue, et qui verraient le jour sous forme d'ukases impériaux.

Au physique, M. Stolypine est dans toute la force de l'âge. Sa haute taille et ses larges épaules en font un personnage imposant. Il a la barbe et la moustache noires. Son regard, son allure, tout annonce la résolution, les idées bien arrêtées, les fortes convictions; et il faut, en effet, être convaincu et se sentir bien maître de soi pour aborder la lourde tâche.

Les instructions qu'il a données pour prévenir toute agitation s'inspireraient d'un grand sentiment d'humanité.

"Annales politiques et littéraires".

Jacques Lardy.

La remise de la croix aux commandants Targe et Dreyfus

Cette cérémonie a eu lieu le 21 juillet, à l'Ecole militaire, dans la petite cour des jardins, au milieu des pavillons de l'artillerie.

Les hommes commandés pour la parade étaient en grande tenue; les artilleurs revêtus de l'uniforme nouveau dont on fait présentement l'essai. Le commandant Dreyfus avait l'ancienne tenue: dolman orné de tresse, au lieu de tunique, et, au lieu du casque, le képi.

Peu d'assistants, dans le quadrilatère que forment un pavillon, les écuries, les cuisines et les salles du rapport, en revanche, toutes les fenêtres étaient garnies de monde. A l'une d'elles avait pris place la famille Dreyfus. A une fenêtre voisine, causant avec MM. Emmanuel Arène et Alfred Capus, on remarquait le général Picquart, et auprès de ce dernier, M. Baudouin, procureur général près la Cour de Cassation.

Les troupes ont pris leurs alignements sous le commandement du colonel Gaillard-Bournazel, du 2e cuirassiers. A deux heures, le général Gilain, en tenue de parade, a passé devant les troupes et est revenu se placer face aux artilleurs et à l'endroit précis où se trouvaient les commandants Targe et Dreyfus. Un appel. Les deux officiers sont sortis du rang. Un ban, après quoi le général a touché trois fois de son épée, les épaules de chacun des officiers légionnaires, au milieu d'un grand silence, puis leur a donné l'accolade fraternelle, tandis que retentissait la sonnerie des trompettes.

Les troupes, après avoir défilé devant le général, ont regagné leurs chambrées, et, à ce moment, des groupes se sont avancés vers le commandant Dreyfus, qui était resté au milieu de la cour, pour le complimenter. Un jeune homme, fendant la foule, s'est jeté à son cou, et ce geste filial a beaucoup impressionné l'assistance. Un peu après, une voiture emmenait le père et le fils.

Tel a été l'épilogue du drame cruel qui, pendant tant d'années, a déchaîné de si vives colères et provoqué tant de polémiques passionnées.

AOÛT, LE MOIS PAR EXCELLENCE DANS LES MONTAGNES BLANCHES

Le principal rendez-vous de vacances, en Amérique

AOÛT est le mois par excellence dans les montagnes.

Pendant ce mois les visiteurs accourent en grand nombre sur les hautes terres de la Nouvelle-Angleterre. Les splendides vues que l'on a des vallées, les Montagnes Blanches, et l'air qu'on y respire, si fortifiant et si sain pour ceux qui y passent leurs vacances, les qualités curatives de cet air, assurant la guérison aux victimes de la fièvre de foin, tout cela a fait reconnaître les Montagnes Blanches comme l'un des plus délicieux rendez-vous d'été en Amérique. On ne pourra peut-être trouver en aucun endroit aux Etats-Unis, autant que dans ces montagnes les avantages ainsi réunis de paysages incomparables et d'atmosphère saine et fortifiante. Le département des Passagers du "Boston & Maine" publie de superbes brochures illustrées, traitant de cette région. Le livre intitulé "Among the Mountain" décrit avec détails, tous ces lieux, et un album "Mountains of New England" contient une série de photographies, représentant ces mêmes lieux. La brochure sera expédiée à n'importe quelle adresse sur réception d'un timbre de deux cents, et l'album sur réception d'un timbre de six cents.

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISseries FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

DUPUIS FRERES

Soies Noires

Qualité Supérieure

Prix Modérés

Ce sont ces deux conditions qui ont valu une si grande vogue à notre comptoir des soieries.

.. "Anciennement la soie ne s'usait pas", nous disait hier une dame âgée.

.. La maman transmettait à sa fille la robe qu'elle avait portée elle-même quand elle était jeune, évidemment les temps sont changés, mais il y a encore des soies de qualité supérieure, des soies provenant de fabricants consciencieux qui ont une réputation à soutenir, ce sont précisément ces tissus de choix que vous trouvez à nos comptoirs. Nous recommandons tout spécialement les lignes qui suivent:

Soie taffetas noire, largeur 20 pouces, fini chiffon ou glacé, soie très durable, c'est notre ligne populaire. Prix spécial. **44c**

Soie taffetas noire, qualité supérieure, pour robes ou manteaux, largeur 22 pouces. Prix très spécial. **65c**

Soie taffetas noire, largeur 36 pouces, pour doublure, la meilleure valeur encore offerte à Montréal. Prix spécial. **\$1.25**

Soie noire peau de cygne, largeur 20 pouces, tissu soyeux et d'un noir parfait, assurément la soie la plus riche et la plus durable. Prix spécial. **59c**

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est



La Prodigieuse CHEVLURINE de Paris

Le seul remède au monde qui fasse réellement pousser les cheveux

Une semaine de son usage ramènera tous vos cheveux à leur belle couleur naturelle sans les teindre, en arrêtera la chute et guérira vos pellicules, dartres farineuses, démangeaisons, etc.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas
Partout 50c la bout., ou adressez COOPER & CO., Dépt. 10, 425, St-Paul, Montréal

ENLEVE LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur GORS, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal

La martre



Un joli petit animal long et futé sous poil roux, museau fin, queue en panache, l'oeil sournois et cruel, c'est la martre qui chaque jour se fait de plus en plus rare dans nos bois. Elle est si craintive, en dépit de son audace et de sa cruauté, si rusée, elle habite des cantons de forêt si broussailleux, que bien peu de chasseurs peuvent se vanter d'en avoir tenu une au bout de leur fusil.

Les martres habitent de préférence, par temps secs, les bas-fonds épineux, loin des lisières, où la moindre touffe d'herbe sèche, de "bourre", comme disent les bûcherons, leur sert de gîte. La pluie les en déloge et les contraint de chercher un refuge dans les nids abandonnés des corbeaux et des buses ou dans quelque trou d'arbre. Grandes voyageuses, aujourd'hui elles sont chez vous, demain des milles de taillis vous en séparent; aussi, avec elles les piégeurs perdent leur temps, et à défaut de chiens spéciaux, la neige seule permet d'en prendre quelques-uns.

Si cet animal est rare, les chiens capables de le bien chasser le sont davantage encore, et ce n'est guère dans la phalange brillante de nos races pures qu'on a chance d'en rencontrer. Le chien de martre se présentera bien le plus souvent à vous sous le misérable aspect d'un mâtin ou d'un simple roquet hargneux et mal en point. Les conditions toutes particulières du travail qu'on exige de lui donnent les raisons de cette anomalie. Le terrain d'abord, sous-bois broussailleux, ronciers impénétrables aux pointes acérées, dégoûté de bons et braves toutous qui craignent malgré tout d'y endommager leur peau, le gibier lui-même que tant de chiens d'ordre refusent comme toutes les bêtes puantes, enfin la nécessité pour avoir quelque chance de réussite, de se spécialiser dans un genre de chasse aussi dépourvu d'attraits pour le chien qu'il est agréable pour le chasseur.

Beaucoup de chiens, sans doute, sont capables à l'occasion de lancer une martre et de la chasser convenablement ensuite. Pourquoi donc si peu font tuer presque à coup sûr à leur heureux propriétaire toute bête chassée? Parce qu'une fois la martre branchée, agissant comme s'ils avaient affaire à un lièvre, ils tombent en défaut et bientôt mettent bas, croyant tout perdu quand au contraire le succès est assuré.

Avec un vieux chien connaissant son affaire, le dénouement est tout autre et le petit drame a toujours une conclusion sanglante.

Après s'être assuré que l'animal n'est pas descendu de son perchoir et que c'est bien lui qu'il aperçoit là-haut comme un paquet de feuilles mortes oubliées par le vent d'hiver, le vieux routier, immobile au pied du baliveau, pousse de longs hurlements que répètent tous les échos de la forêt. S'il est bien créancé il restera des heures à monter sa faction solitaire sans perdre de vue une seconde son ennemi.

Mais le chasseur a reconnu la voix qui l'appelle. Il débouche lentement du sous-bois — à quoi bon se presser puisque la bête est prise — jette en l'air un coup d'oeil où lui la passion satisfaite, épaulée... Une détonation retentit sous la voûte de la futaie, une masse sombre dégringole à travers les branches: la martre a vécu son existence de rapine et de meurtre, et Dieu seul sait combien de pinsons, de grives, de leveraux sont vengés!

Ne la plaignons pas: elle a vécu libre et farouche dans les grands bois mystérieux, tour à tour chassant et chassée. Un jour d'hiver, entre le plomb du chasseur et la guele béante du mâtin, elle a choisi la mort la plus prompte.

L'an prochain, sa fourrure lustrée montée en cravate paraîtra avec honneur sur le boulevard, et plus d'une élégante, aux compliments de ses amies, répondra avec un sourire affecté pour montrer ses jolies dents: "C'est de la martre, ma chère."

JEAN DE LA BRANDE.

Visez à l'économie

Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du **BAUME RHUMAL**.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

Pour les agriculteurs

Mesurage du foin et du grain.

Il y a 2,150 pouces cubes dans un minot ordinaire et 2,746 pouces cubes dans un minot encombré, dans le cas des patates, par exemple. Pour trouver la quantité de minots dans un carré, multipliez la longueur par la largeur, ensuite par la profondeur, et divisez le produit par la quantité de pouces cubes par minot.

Machines et outillage agricoles.

Voici la liste et les prix de vente de la maison McCormick, si bien connue dans la province de Québec. Les prix mentionnés sont en un seul paiement, suivant l'extension accordée:

Lieuse "Ideal Deering", 5 et 6 pieds, avec camion	\$130.00 à \$135.00
Lieuse "Ideal Deering", 7 pds, avec camion	133.00 138.00
Camion, vendu séparément	7.50
Lieuse de blé d'Inde Deering	135.00 140.00
Porte-gerbes pour lieuse Ideal	5.00
Porte-gerbes pour lieuse de blé d'Inde	5.00
Faucheuse Ideal Deering, à un cheval, 3½ et 4 pieds	45.00 47.50
Faucheuse Ideal Deering, 4½ et 5 pieds	48.00 51.00
Faucheuse géante, Ideal Deering, 6 pieds	55.00 57.50
Faucheuse géante, Ideal Deering, 7 pieds	56.00 58.50
Faucheuse Ideal, verticale, à un cheval, 3½ et 4 pds	46.00 48.50
Faucheuse Ideal Deering, verticale, 4½ et 5 pds	50.00 52.50
Moissonneuse Ideal Deering, à un ou deux chevaux, 4 pieds	67.00 70.75
Moissonneuse Ideal Deering, à deux chevaux, 5 pieds	67.00 70.75
Rateaux Deering, bascule à cheval:	
8 pieds, 20 D., houes en acier	28.00 29.25
8 pieds, 26 D., houes en acier	29.00 30.25
9 pieds, 24 D., houes en acier	29.50 30.70
9 pieds, 30 D., houes en acier	30.00 31.25
10 pieds, 36 D., houes en acier	31.50 32.25
10 pieds, 34 D., houes en acier	31.00 32.25
12 pieds, 30 D., houes en acier	32.00 33.25
12 pieds, 40 D., houes en acier	34.00 35.25
Rateaux Deering, bascule à mains, \$2 de moins que les prix ci-dessus.	
Cultivateur géant, 6 pieds, avec baccul pour deux chevaux (avec baccul pour trois chevaux, \$2.00 de moins)	35.00 36.25
Cultivateur Géant, 7½ pds, avec baccul pour trois chevaux	40.00 41.25
Semoir Géant, complet, 6 pds, avec boîtes pour semer le grain et la graine de mil, baccul pour deux chevaux (avec baccul pour trois chevaux, \$2 de plus)	52.00 54.50
Semoir Géant, complet, 7½ pds, avec boîtes pour semer le grain et la graine de mil, et avec baccul pour trois chevaux	62.00 65.75
Attachement pour semer le grain, 6 pieds	21.00 22.00
Attachement pour semer le grain, 7½ pieds	26.00 27.00
Attachement pour semer la graine de mil, 6 pieds	6.00
Attachement pour semer la graine de mil, 7½ pieds	7.00
Semoir Géant à un cheval, avec appareil pour semer le grain et la graine de mil à la volée	33.00 34.25
Appareil pour semer le blé d'Inde, à deux rangées, pour semoir de 6 pieds	8.00
Semoir à sillons, simple, 10 houes, Deering	60.00 63.75
Semoir à sillons, simple, 12 houes, Deering	67.00 70.75
Dents à ressort (10) pour semoir à sillons, 10 houes	5.00 5.00
Dents à ressort (12) pour semoir à sillons, 12 houes	6.00 6.00
Herse à disques, 12 disques, 16 pouces, deux ou trois chevaux	26.00 27.25
Herse à disques, 14 disques, 16 pouces, trois chevaux	28.00 29.25
Herse à pointes à diamant, 3 sections, 45 dents	14.00 15.00
Herse à pointes à diamant, 4 sections, 60 dents	18.00 19.00
Herse à dents à ressorts, 12 dents	9.00
Herse à dents à ressorts, 16 dents	9.50
Faneuses, 6 fourches	42.00 44.00
Faneuses, 8 fourches	45.00 47.00

Herse à disques, 12 disques, 16 pouces, deux ou trois chevaux	26.00 27.25
Herse à disques, 14 disques, 16 pouces, trois chevaux	28.00 29.25
Herse à pointes à diamant, 3 sections, 45 dents	14.00 15.00
Herse à pointes à diamant, 4 sections, 60 dents	18.00 19.00
Herse à dents à ressorts, 12 dents	9.00
Herse à dents à ressorts, 16 dents	9.50
Faneuses, 6 fourches	42.00 44.00
Faneuses, 8 fourches	45.00 47.00

Pour grossir les oignons.

Prenez un quart vide, enlevez les bouts, roulez sur les queues pour les coucher sur le sol, et laissez faire.

Pour le tabac.

Coupez les têtes, émondez, pour garder la force dans le pied, et enlever les parasites.

Coût du foin en petites quantités.

Prix de la tonne.	50 lbs	100 lbs	200 lbs	300 lbs	400 lbs
4.00	10	20	40	60	80
5.00	12	25	50	75	1.00
6.00	15	30	60	90	1.20
7.00	17	35	70	1.05	1.40
8.00	20	40	80	1.20	1.60
9.00	22	45	90	1.35	1.80
10.00	25	50	1.00	1.50	2.00
11.00	27	55	1.10	1.65	2.20
12.00	30	60	1.20	1.80	2.40
13.00	33	65	1.30	1.95	2.60
14.00	35	70	1.40	2.10	2.80
15.00	37	75	1.50	2.25	3.00

Quantités de graines de semence à l'acre.

Orge, 2½ minots.	
Fèves en sillons, 2½ pieds, 1½ minot.	
Betteraves en sillons, 2¼ pieds, 9 livres.	
Blé d'Inde à balai, en sillons, 12 livres.	
Graine de chou, pour la transplantation, 12 onces.	
Trèfle rouge, mélangé avec du foin "Timothy", 12 livres.	
Trèfle rouge, sans mélange, 16 livres.	
Blé d'Inde sucré, 10 pintes.	
Blé d'Inde ordinaire, 8 pintes.	
Concombres, sur les côteaux, 3 pintes.	
Lin, à la volée, 20 pintes.	
Herbe "Timothy" avec trèfle, 6 pintes.	
Herbe sans mélange, 10 pintes.	
Gazon de verger, 25 pintes.	
Gazon bleu, 28 pintes.	
Melons d'eau, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 3 livres.	
Avoine, 2 minots.	
Oignons en couches chaudes, 50 livres.	
Panais, en sillons, 2½ pieds, 6 livres.	
Citrouilles, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 2 pintes.	
Pois courts, en sillons, 2 minots.	
Pois longs, en sillons, 1½ minot.	
Pois, à la volée, 3 minots.	
Patates, 8 minots.	
Radis en sillons, 2 pieds, 10 livres.	
Seigle à la volée, 1¼ minot.	
Seigle, en sillons, 1½ minots.	
Navets, en sillons, 2 pds, 3 livres.	
Navets à la volée, 3 livres.	
Tomates sur les côteaux, 3 x 3 pieds, 8 onces.	
Blé en sillons, 1¼ minot.	
Blé, à la volée, 2 minots.	

Grains de semence.

Espèces et quantité à l'acre.

Asperges en sillons de 12 pouces, 16 pintes.	
Plants d'asperge, 4 x 1½ pieds, 8,000.	
Seigle, 2½ minots.	
Fèves, en sillons de 2½ pieds, 1½ minot.	
Fèves rameuses, Lima, 4 x 4 pieds, 20 pintes.	
Fèves de la Caroline, prolifiques, etc., 4 x 3 pieds, 10 minots.	
Betteraves en sillons, 2½ pieds, 9 livres.	
Blé d'Inde, en sillons, 12 livres.	
Choux en plein air, pour transplanter, 12 onces.	
Choux en couches chaudes, 4 onces.	
Carottes, en sillons, 2½ pieds, 4 onces.	
Céleri, graine, 8 onces.	
Plants de céleri, 4 x ½ pieds, 25,000.	
Trèfle blanc, hollandais, 13 livres.	
Trèfle, Luzerne, 10 livres.	
Trèfle, Alsike, 6 livres.	
Trèfle rouge, avec Timothy, 12 livres.	
Trèfle rouge, pur, 16 livres.	
Blé d'Inde sucré, 10 pintes.	
Blé d'Inde, en pleine terre, 8 pintes.	
Concombres, sur les côteaux, 3 pintes.	
Lin, à la volée, 20 pintes.	
Foin, Timothy, et trèfle, 5 pintes.	
Foin Timothy, sans trèfle, 10 pintes.	

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
 BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
 PORTLAND, OLD ORCHARD 49.00 a.m. *7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, 49.30 a.m., *10.00 p.m.
 OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
 SHERRBROOKE, 48.30 a.m., 4.30 p.m., 47.25 p.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
 WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
DE LA GARE VIGER
 QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
 TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †6.10 p.m., *11.30 p.m.
 OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.
 JOLIETTE, 48.00 a.m., *8.55 a.m., 42.20 p.m., †5.00 p.m.
 ST-GABRIEL, *8.55 a.m., †2.20 p.m., *5.20 p.m.
 ST-AGATHE, *8.45 a.m., †9.15 a.m., †1.10 p.m., †1.25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m.
 LABELLE, †8.45 a.m., †1.10 p.m., †6.00 p.m.
 *Quotidien + quotidiens, excepté les dimanches
 † Samedi, mardi et jeudi. † Dimanche seul.
 † Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.
 A. B. LA SÈVE agent des passagers pour la ville
 Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques
 voisin du Bureau de Poste, Montréal.
 Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

LA TRUITE MORD BIEN

AU

Lac Ecorce

ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,
 Agent Général des Passagers,
 Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

Quebec R'y, Light & Power Co.

LES TRAINS LAISSENT

Quebec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.0, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Quebec pour Ste-Anne de Beaupré

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement)
LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.
LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Ste-Anne de Beaupré pour Québec

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à

J. A. EVERELL, Surintendant

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE



Envoyé Gratuitement
Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.
Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épiciers et exigez qu'il vous le fournisse.

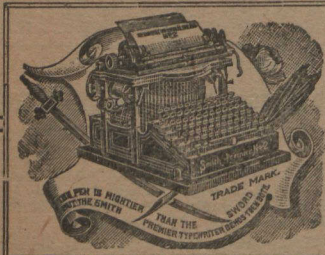
L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.
En vente partout à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavographe

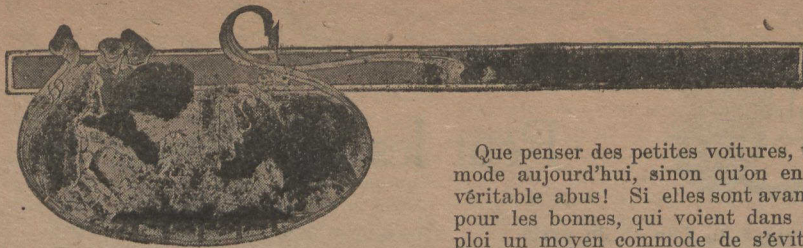
Smith Premier
Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest
Telephone Main 212

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.
EST INFALLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. B. CHAGNON, Arctic, R. I.

Hygiène ménagère



DANGER DES VOITURES D'ENFANTS

On perfectionne tout de nos jours. Mais n'est-il point des cas où des perfectionnements mal compris ou mal appliqués sont néfastes plutôt qu'utiles? On pourrait le croire en lisant les critiques sévères que le docteur Golay adresse dans une revue française, aux voitures d'enfants. Il accuse entre autre leur emploi de retarder l'époque où les bébés commencent à marcher. Reproche sérieux, en vérité, et que méritent sans doute les mères qui se servent mal à propos d'une voiture pour leurs enfants.

Les enfants de quelques mois, dit-il, quelque incapables qu'ils soient de se tenir debout et de supporter leur corps, ne doivent pas pour cela passer tout le temps qu'ils sont à la maison dans leur berceau ou dans les bras de leur mère et de leur bonne.

Le besoin d'exercice est tellement instinctif chez le nouveau-né, qu'aussitôt qu'il est dérangé il agit vivement les bras et les jambes et accompagne ces mouvements des signes de la plus grande joie. Ce besoin d'exercice doit être satisfait, sous peine de souffrance. Aussi, jeunes mères, ne laissez pas votre enfant séjourner trop longtemps de suite dans son berceau, ne le tenez pas non plus continuellement dans vos bras; c'est une grande erreur de croire que c'est lui faire prendre un exercice bien salubre que de le promener d'une chambre à l'autre ou de le sauter sur vos genoux. Il agit la tête et les bras, c'est vrai; mais le corps et les jambes, que font-ils? — Rien; ils restent dans une inaction complète. Aussi, dès que votre bébé sera assez fort pour se tenir assis et supporter sa tête sans fatigue, ne craignez pas de le poser le plus souvent possible, au milieu de la chambre, sur une couverture et même sur le parquet. De cette façon, il pourra étendre ses jambes, les remuer dans tous les sens, se servir de ses bras, s'appuyer par terre, chercher à soulever son corps, et tout cela à son plus grand profit et son plus grand bonheur. Libre de tous ses muscles, il les exercera tous. Comme ses efforts seront en raison directe de ses forces, jamais il ne dépassera les limites de ce qu'il peut faire, et comme en même temps ses efforts seront constants, il acquerra rapidement plus de vigueur et plus de sûreté dans ses mouvements. Il deviendra ainsi plus fort et plus précoce que les enfants qu'on tient continuellement dans les bras. Pendant ces exercices, avez soin de desserrer ses langes, s'il en porte encore, de manière qu'il ne soit pas gêné dans ses mouvements et qu'il ait la liberté entière de ses membres.

Cette manière de faire est avantageuse à tous les points de vue; elle est avantageuse non seulement à la mère qui, n'étant pas obligée de tenir son bébé dans ses bras chaque fois qu'il est éveillé, peut vaquer à ses occupations dans la maison, mais elle est avantageuse surtout à l'enfant qui, cherchant à se traîner sur ses quatre membres et en faisant des efforts pour se relever, renforce ses reins, développe ses muscles et, une fois habitué à être abandonné à lui-même, trouve beaucoup de plaisir à se livrer à cette petite gymnastique.

À la promenade, les enfants doivent être portés dans les bras de leur mère ou d'une bonne. L'exercice qu'ils prennent ainsi est nécessairement un exercice passif, mais il n'en a pas moins une réelle utilité pour leur développement. On les porte sur les bras, horizontalement couchés, en ayant soin de leur tenir la tête un peu élevée et de leur soutenir les reins. Rien ne réchauffe un enfant comme d'être tenu dans les bras, car il participe ainsi à la propre chaleur de sa nourrice.

Un moyen simple et peu coûteux de porter les nouveau-nés commodément, sans les fatiguer et sans les exposer à des positions vicieuses, est de les tenir étendus sur un petit oreiller. Ils s'y trouvent beaucoup mieux à leur aise que dans cette espèce de fourreau résistant qui est en faveur depuis quelques années pour porter les enfants. Ces "promeneuses", comme on les appelle, enlèvent à l'enfant la liberté de ses jambes et doivent être rejetées. Il ne faut abandonner l'oreiller que lorsque le nouveau-né a un mois ou six semaines et qu'il a pris assez de force. Il faut alors le porter, tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, afin de ne pas le laisser continuellement dans la même position. L'oubli de cette précaution peut incurver les membres et la colonne vertébrale et être le point de départ d'une difformité.

Que penser des petites voitures, tant à la mode aujourd'hui, sinon qu'on en fait un véritable abus! Si elles sont avantageuses pour les bonnes, qui voient dans leur emploi un moyen commode de s'éviter de la peine, il faut bien savoir qu'elles peuvent être pernicieuses au bien-être et au développement régulier des enfants, tant que ceux-ci n'ont pas acquis une force suffisante pour s'y maintenir assis et éveillés.

On ne devrait jamais mettre un enfant dans une voiture avant qu'il soit, dans une certaine mesure, capable de changer de position à volonté.

Quelle est la femme qui n'a pas éprouvé de serremments de coeur à la vue de pauvres petits êtres courbés en deux dans leur voiture, la tête reposant sur le tablier ou sur le rebord en osier? Et même quand le dos de l'enfant est bien appuyé, ne voit-on pas souvent sa pauvre petite figure exposée à un soleil ardent ou perdue dans un épais nuage de poussière, sans que la bonne y prenne garde un seul moment?

Un autre inconvénient des voitures, et peut-être le plus grand, surtout en hiver, c'est que souvent les enfants s'y endorment profondément, au risque de s'y refroidir. Combien ne voit-on pas de pauvres enfants brouettés le soir par leur mère ou leur bonne, une fois la nuit venue? Est-il étonnant qu'ils prennent des rhumes, des bronchites et des fluxions de poitrine, en dépit des vêtements les plus épais et de la boule d'eau chaude qu'on met à leurs pieds?

On peut, en outre, faire remarquer qu'à l'époque, pas encore bien éloignée de nous, où les mamans portaient volontiers leurs enfants ou les faisaient porter par une bonne, ceux-ci marchaient presque tous au bout d'un an. Actuellement, il est exceptionnel de voir des enfants marcher avant quinze ou seize mois. A quoi cela tient-il? — Tout simplement à ce que les enfants étendus, tout le temps de la promenade, n'exercent pas leurs muscles au même degré que ceux qui sont portés sur les bras.

Emploi rationnel des voitures d'enfants.

Ce n'est qu'une fois que l'enfant sera devenu trop lourd pour être porté par sa mère pendant un long trajet et qu'en même temps il sera devenu assez fort pour se tenir assis sans difficulté, sans fatigue, et supporter convenablement le poids de sa tête, qu'il pourra être mis de temps en temps dans une petite voiture. Ce mode de transport sera alors d'un grand secours, surtout pour les mères qui ont plusieurs enfants et qui sont obligées de les conduire respirer le grand air en dehors de la ville.

Dans sa voiture, l'enfant, cela va sans dire, doit toujours être maintenu solidement par une courroie destinée à prévenir les chutes et les accidents. Quand le temps sera frais, on le couvrira comme il faut et lui mettra, si c'est nécessaire, une boule d'eau chaude aux pieds. Enfin, aussitôt arrivée à destination, la bonne doit prendre l'enfant dans ses bras, afin de ne pas le laisser séjourner immobile, trop longtemps de suite, dans ce véhicule, réceptacle de rhumes et de bronchites plus ou moins graves.

Choix d'une voiture d'enfant.

Nous n'avons pas grand-chose à dire de la forme des voitures; celles à quatre roues ont avantageusement remplacé celles à trois roues, dont on se servait il y a quelques années. Actuellement, la plupart des voitures d'enfants ne laissent pas grand-chose à désirer sous le rapport de la légèreté, de l'élégance et de la commodité. Nous donnons la préférence à celles qui sont construites de façon que l'enfant ne tourne pas le dos à sa mère, comme c'est souvent le cas; en effet, celle-ci a tout avantage à voir la figure de son bébé et non pas le derrière de sa tête; non seulement elle peut mieux surveiller ses actions et profiter de ses sourires, mais encore l'enfant est moins exposé à recevoir le vent et la poussière dans les yeux.

Nous demandons que pour maintenir la capote relevée on supprime le ruban qui, fixé vers son milieu, passe juste devant les yeux de l'enfant, au risque de le faire loucher en attirant constamment ses regards. Beaucoup de strabismes n'ont pas d'autre origine. La capote relevée doit être fixée par des cordons s'attachant sur les côtés de la voiture. Nous aimerions encore qu'on se servît autant que possible de roues matelassées de bandes de caoutchouc, car elles ont l'avantage, sur celles qui sont simplement cerclées de fer, de cahoter beaucoup moins l'enfant et d'être beaucoup moins bruyantes.

SOUFFREZ-VOUS ? de RHUMATISME ou de NEURALGIE



Si oui, écrivez-nous aujourd'hui même et nous vous enverrons gratuitement une offre spéciale d'une de ces bagues, ainsi que des preuves indiscutables de leur efficacité.

The Veritas Import Co., 219 Rue Bleury, Dept. 22, Montréal

CARTES D'AFFAIRES
Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT
BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

NOTAIRE LE SOIR:
Edifice "La Presse" Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville
Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 TEL. EST 2645

TEL. BELL MAIN 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O.
Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-André Montréal.

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT

Tél. M 1399-3514 16 1/2 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255-Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-898 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert e Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

Peintres d'enseignes

Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures

LAFOND & COUTURE

Anciens employés de A. Giard & Cie.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1330, Boulevard St-Laurent, MONTREAL

Les nuits de la 5^{ème} avenue

J'AI un ami, à New-York, qui demeure au coin de la Cinquième Avenue et de la... Je ne vous dirai pas le numéro de la rue, parce que tout le monde saurait de qui je parle, — d'un côté de la mer comme de l'autre. Cet ami est naturellement un grand nombre de fois millionnaire. C'est son devoir. Un ami américain doit toujours être un grand nombre de fois millionnaire, demeurer au coin de la Cinquième Avenue et vous offrir une hospitalité royale. Autrement, on resterait chez soi.

La maison de mon ami, — vous diriez à Paris son hôtel — est bâtie sur le modèle de toutes les maisons de millionnaires de New-York. C'est-à-dire qu'on y accède par un perron qui élève ce que nous appellerions le rez-de-chaussée sensiblement au-dessus de la rue, et que, pour parer aux grands froids de l'hiver, elle a deux portes: l'une en glace, comme d'une véranda; l'autre épaisse, comme d'un coffre-fort.

Quand on a passé cette seconde porte, on entre dans un véritable éden de confort américain, additionné avec le goût français. C'est-à-dire que les baignoires s'empressent en deux minutes, que les tableaux sont signés de vrais maîtres, que les fauteuils de cuir sont profonds comme des oubliettes, et que le champagne, très sec, est de la meilleure marque.

Depuis trois ou quatre jours, j'étais l'hôte de mon ami: un hôte heureux. Le dimanche approche. C'est à New-York une journée funèbre... Mon ami me dit: —Je vous emmènerai à ma campagne pour vous montrer mes "coaches" et mes chevaux.

Je fis une petite moue. J'adore les chevaux, et je suis désolé que tant de gens les aiment avec moi, de sorte que ceux qui sont beaux coûtent très cher. Je répondis donc à mon ami: —Vous êtes la grâce même, et je serais enchanté d'être présenté à vos chevaux, mais on m'a donné, à Paris, un certain nombre de lettres d'introduction. Je ne serais pas fâché de profiter du repos de mon dimanche, pour porter ces lettres à leurs adresses.

Je crois bien que mon hôte n'était pas satisfait, car il me dit avec une nuance de froideur: —Comme vous voudrez... Je vous préviens seulement que vous serez seul à la maison. J'ai fait des invitations à la campagne. J'y envoie tout mon monde.

—Vous me laisserez bien quelqu'un pour m'ouvrir la porte quand je rentrerai me coucher? —Le valet de chambre qui vous sert et la femme de chambre suédoise.

—C'est un de trop. J'appartiens, en effet, à la catégorie des gens modestes qui ont besoin d'une seule personne pour leur ouvrir une seule porte, et qui ne réclament pas, pour se mettre au lit, la présence d'une femme de chambre suédoise.

Mon dimanche me donna tous les agréments que j'en pouvais espérer. Je me laissai retenir à dîner dans une maison aimable, et sur le coup de onze heures du soir, lorsque je rentrai sagement dans la maison qui fait le coin de la Cinquième Avenue, le valet et la Suédoise étaient là pour m'ouvrir la porte. Je leur souhaitai une bonne nuit, à la française, et, une demi-heure plus tard, je dormais du sommeil des consciences pures.

Un coup d'oeil à ma montre m'avertit qu'il était à peu près deux heures du matin, quand, soudain, je fus réveillé par des cris qui partaient de la rue.

Je prêtai l'oreille. On sonnait à la porte d'entrée, on tambourinait le battant à coups de poing, on appelait à haute voix. Dans le grand silence de la maison sonore, ce triple bruit s'élevait formidablement.

Je pensai que la sonnette électrique qui pendait à la tête de mon lit devait communiquer avec la chambre du valet ou avec celle de la Suédoise, et j'appuyai le ponce sur le petit bouton, deux minutes durant, de façon à ajouter mon trémolo à la basse profonde qui montait d'en bas.

Comme rien ne remuait aux étages supérieurs, je me décidai à sortir de mon lit. J'étais vêtu d'un agréable "pyjama" à rayes longitudinales, blanches, mauves et violettes, dont la discrétion de bon goût avait été remarquée, le matin, dans des couloirs de paquebots et dans des toilettes de "pullmans-car".

J'appelai dans l'escalier. Pas de réponse. Evidemment, quand ils avaient vu mon électricité éteinte, les deux coquins avaient quitté la maison. La Suédoise était partie pour la Suède et le valet pour quelque Norvège.

Je revins à ma fenêtre. Je soulevai les rideaux. Je regardai dans la rue. Il y avait en bas trois hommes qui assié-geaient la porte. Je les distinguai mal,

dans l'obscurité. Je constatai seulement qu'ils avaient fini de taper et qu'ils semblaient tenir conseil.

—Parbleu! me dis-je, ce sont des gens qui apportent un télégramme. Je sais que la mère de mon ami habite dans un hôtel voisin.

Peut-être est-il arrivé quelque chose à la campagne avec les chevaux. On m'en informe. Il faut savoir ce que c'est...

Et comme les tapis sont profonds, sans prendre le temps d'enfiler des babouches, que le valet n'avait pas rangées au pied de mon lit, je descendis l'escalier, j'ouvris la première porte, la seconde...

Il y avait bien trois hommes sur le perron, mais, à ma vue, au lieu de me tendre le télégramme que j'attendais, ils poussèrent un cri de surprise et s'enfuirent à toutes jambes.

Une enquête de police a révélé, le lendemain, que ces gens étaient ce que l'on appelle ici des "burglers", traduisez cambrioleurs. Ils savaient qu'en l'absence du maître les serviteurs avaient l'habitude de s'absenter. Ils se proposaient évidemment d'entrer dans la maison, si personne ne répondait ni à leur tambourinade, ni à leurs coups de sonnette.

Mais, sur le moment, je crus que j'avais affaire à de mauvais plaisants. Et comme il est toujours désagréable d'être réveillé au milieu d'une nuit de février, je sortis sur le perron pour crier à ces malandrins toutes les injures dont je disposais dans mon meilleur anglais des carrefours.

C'était peine perdue. Les "burglers" s'étaient éparpillés comme des moineaux au passage d'une voiture.

Je réfléchis donc que le plus sage était de retourner dans mon lit, avant d'avoir attrapé une bronchite, car, au début de février, les nuits sont fraîches à New-York, et je venais de constater qu'il gelait dans la Cinquième Avenue.

Je me retournai en grommelant et je poussai la porte... Elle aurait dû céder pour me livrer passage... Elle résista. Alors, je poussai un cri. La situation venait de m'apparaître dans toute son horreur: un système électrique que je ne connaissais pas avait fermé la porte. J'étais dans la rue, à deux heures du matin, au mois de février, par une nuit de gelée, en pyjama, les pieds nus, sans chapeau.

—Vous riez?... Moi aussi j'ai ri... Mais pas longtemps. Juste assez pour me donner à moi-même la preuve de ma bonne humeur. Et puis, quand j'ai eu ri tout mon saoul, je me suis demandé: —Qu'est-ce que tu vas faire?

J'ai tout d'abord songé à rappeler les "burglers". Je leur ai crié: —Je vous en prie, mes bons "burglers", revenez! Aidez-moi à rentrer chez moi! Vous avez des trousseaux de clefs qui ouvrent toutes les portes...

Mais je les invoquai vainement. J'avais été trop malhonnête lors de notre premier colloque. Ils m'en gardaient rancune.

Alors, j'eus une seconde idée qui n'était pas meilleure que la première: Je sonnai!

Evidemment, j'espérais: —Qui sait? Il y a peut-être dans la maison un autre imbécile qui va quitter son bon lit, bien chaud, pour venir m'ouvrir cette porte sur cette rue très froide...

Mais non, il n'y avait vraiment qu'un imbécile dans la maison: c'était moi, et maintenant j'étais dehors.

Il fallait se résigner. J'en ai tant passé de nuits à la belle étoile, que je pensai: "Encore une!" Je m'emparai du paillason; j'essayai de m'en faire un petit manteau-sac, je m'étendis sur la dalle en pierre entre la porte en glace, la lourde porte fermée.

Je n'étais pas seulement gelé: j'avais une peur bleue d'être aperçu par un policeman! Il n'aurait absolument rien compris de mes explications. Il m'aurait conduit au poste: le lendemain, mon aventure aurait traîné dans tous les journaux. New-York se serait dit:

—Ces Français sont toujours les mêmes! Qu'est-ce que celui-là pouvait bien faire, dans la rue, à deux heures du matin, en pyjama, sans chapeau et les pieds nus?

Après cela, je n'aurais eu qu'à reprendre le bateau.

En attendant, le froid commençait à me pénétrer, et la certitude que, si je restais là, j'allais mourir, s'installa très clairement dans mon esprit. Je ne pouvais vraiment m'empêcher de trouver ironique le destin qui, l'an dernier, m'avait tiré vivant des marais du Nil Bleu, pour me faire périr de froid, au coin de la Cinquième Avenue de New-York, à la porte d'un ami millionnaire.

Il n'y avait pas à hésiter.

Je savais que la mère de mon ami, à qui je n'avais pas encore eu le loisir d'être "introduit", habitait un hôtel voisin.

A droite ou à gauche? Je l'ignorais. Evidemment, l'heure et ma tenue n'étaient pas très favorables pour une présentation. Mais je n'avais pas le choix, et comme la gauche me réussit généralement, je descendis dans la rue; je gravis, de ce côté-là, le perron de la maison la plus voisine et je me mis à sonner, à sonner, comme j'avais entendu les "burglers" en user à ma propre porte. Enfin, derrière la glace obscure, un bouton électrique fut tourné, et, dans une robe de nuit, enfilée à la hâte, tous ses cheveux blonds ébouriffés, j'aperçus une femme de chambre irlandaise, qui, certainement, était une belle personne. Elle m'apparut, en tous cas, sous les traits de l'ange gardien. Malheureusement, je lui faisais, moi, une peur affreuse, et, au lieu d'ouvrir la porte à ce monsieur nu-tête, en pyjama, qu'elle ne connaissait pas, qui prononçait des paroles incompréhensibles, et qui, à toute force, voulait entrer dans la maison, elle se mit à pousser des rugissements de lionne.

On entendit son appel. D'autres lampes électriques s'allumèrent; le fond de la maison s'éclaira. Des serviteurs, mâles et femelles, dans la tenue de la Résurrection des Nonnes (voir "Robert le Diable"), sortaient par toutes les issues. Un maître d'hôtel qui avait de l'encolure ouvrit la porte. Sans aucune bienveillance, il me demanda si j'avais bu ou si j'étais fou.

Je ne m'attardai pas à l'éclaircir. Je me glissai entre lui et le battant de la porte. Je me jetai dans la première pièce ouverte. Je m'emparai d'un petit balai qui pendait le long de la cheminée, et, avec le manche, je commençai à me taper entre les deux omoplates, à une place où mon sang ne circulait plus.

Cet acte, jugé incompréhensible, acheva d'édifier la valetaille sur mon état d'esprit, et j'entendis une femme de service répondre à une voix lointaine qui jaillissait du premier étage: —Madame, c'est un fou... Il s'est échappé d'un asile.

Cependant, les serviteurs s'étaient formés en colonne. Ils m'avaient solidement encadré dans leurs rangs, et j'aperçus que l'on me dirigeait vers une pièce démeublée. Il y avait là un lit, des couvertures, rien à casser. Personne ne doutait que je n'eusse été la victime d'un accès de "delirium tremens" occasionné par les excès de boissons, auxquels beaucoup trop de "gentlemen" se livrent, pour sanctifier le dimanche.

Je voulus avoir au moins le bénéfice de mon déshonneur. Je demandai cyniquement à boire du whiskey. On estima qu'il eût été dangereux de m'en refuser; mais, comme mon accent avait trahi mes origines, on m'apporta une bouteille de cognac. Elle était d'une provenance excellente et d'une marque ancienne. J'eus tant de plaisir à la voir entrer, que je ne m'aperçus pas qu'on m'enfermait à double tour.

Il faisait plein jour, le lendemain, quand j'ouvris les yeux, tard dans la matinée. Mais quel réveil, mes bons amis! Tout était changé, — comme dans les contes de fées. On m'apportait mes vêtements pliés, avec des révérences, mon déjeuner se présentait dans de la vaisselle d'argent, l'échappé d'asile s'était transformé en altesse.

En effet, la Suédoise et le valet étaient rentrés sur le coup de sept heures du matin. Ils avaient trouvé mon lit vide. Ils étaient descendus demander au "policeman" s'il n'avait pas nocturnement arrêté, dans la rue, un monsieur en pyjama violet. Presque au même moment, les serviteurs de la seconde maison sortaient pour informer le "policeman" qu'un aliéné vêtu d'un pyjama, etc...

—Mon identité avait été établie sur la place. Cette histoire comporte plusieurs morales. Je n'en tirerai que trois ou quatre à l'usage de mes compatriotes qui passeront l'Atlantique.

Quand vous serez de l'autre côté de la mer, méfiez-vous des femmes de chambre suédoises, des portes à fermetures électriques, des célibataires qui passent le dimanche à la campagne, et si jamais, la nuit, vous entendez des gens qui frappent à votre porte, — laissez-les frapper.

HUGUES Le ROUX.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuentsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire

Purété, Délicatesse et Force

Exigez toujours les ESSENCES DE JONAS, HENRI JONAS, Fabricants MONTREAL.

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compatis-sante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Portes en treillis métalliques

Ces portes sont spécialement recommandées à cause de leur construction solide et de leur fini artistique. Elles sont faites en pin choisi, peintes en imitation de chêne. La "toile métallique" employée dans leur fabrication est de première qualité, garantie contre la rouille et posée d'après un procédé spécial qui la tend parfaitement.

Prix spécial aux lecteurs de l'Album Universel \$1.00 avec peintures à ressorts.

Beauvais Frères
316 RUE ST-LAURENT

BIJOUX

Vrais bijoux de cachet artistique et élégants. — Un choix immense. — Une satisfaction toujours garantie.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Un Livre que chaque ménage devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Bratis Merivez aujour-d'hui pour une COPIE Gratis

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

LES GRANDS MUSICIENS

LISZT (Suite)

Ce n'est que plus tard qu'il aborda la véritable composition, dans laquelle il a toujours apporté un caractère mystique qui était dans sa nature. Que ce soit comme virtuose ou comme compositeur, Liszt pontifie toujours; de plus, il n'aime pas à chercher l'effet par les moyens simples, il ne se plaît que dans les complications. Ceux donc qui ne sont pas de ses admirateurs passionnés ne le considèrent pas comme exempt d'une certaine dose de charlatanisme.

En 1861, il abandonna les fonctions de maître de chapelle du grand-duc de Weimar, qu'il occupait depuis 1849, pour devenir son chambellan; en 1865, il entra dans les ordres, on ne l'appela plus que l'abbé Liszt; mais il continua sa carrière.

L'une de ses filles a épousé Wagner, dont il était l'un des plus ardents champions; il était d'ailleurs aussi passionné dans ses admirations et ses enthousiasmes (Beethoven, Berlioz, Schumann, Wagner), que dans sa musique et son exécution. On peut l'apprecier de différentes manières, mais à coup sûr c'était un homme de génie, et son existence a été des plus curieuses et des plus mouvementées.

Après le beau-père, le gendre. Voici venir, pour couronner royalement les efforts de l'école romantique, Richard Wagner, le puissant novateur, le prodigieux réformateur de l'art dramatique allemand.

Wagner, Richard, — 1813-1883, — né à Leipsick.

Le plus discuté, le plus dénigré et le plus encensé aussi de tous les compositeurs.

Il a eu deux manières distinctes. Dans la première, qui a produit "Rienzi", le "Vaisseau Fantôme", "Tannhäuser" et "Lohengrin", rien n'empêche de penser qu'il procède de ses devanciers, Gluck, Beethoven, Schumann, Mendelssohn et Weber, tout en apportant dans sa façon d'écrire une note déjà bien personnelle, mais nullement révolutionnaire.

Où il devient un novateur, c'est dans la deuxième manière, caractérisée par la division de l'oeuvre dramatique en "scènes" se reliant les unes aux autres, ce qui anéantit l'ancienne coupe par Acts, Duos, Trios, etc., et par l'emploi systématique et permanent du "Leit-Motif" (déjà introduit dans "Lohengrin"). C'est dans ce système nouveau que sont construits "Tristan et Isolde", les "Maîtres chanteurs", l'"Anneau des Niebelungen", trilogie avec Prologue, ne pouvant s'exécuter intégralement qu'en quatre séances (1o l'"Or du Rhin", prologue; 2o la "Walkyrie"; 3o "Siegfried"; 4o le "Crépuscule des Dieux"); et "Parsifal", la dernière oeuvre du maître.

Wagner, ayant été, en même temps qu'un grand génie musical pourvu de la plus complète instruction technique, un profond philosophe et un poète, ayant lui-même créé le poème de tous ses ouvrages, présidé à leur mise en scène et dirigé jusqu'à la confection des décors, ne saurait être assimilé ou comparé à aucun des grands génies passés ou présents. Son oeuvre est un monument colossal, unique, "inimitable", qu'on ne peut contempler sans la plus respectueuse admiration.

Il résulte du double parti pris déjà exposé (division par scènes et leit-motif), auquel on a donné le nom de "formule wagnérienne", une cohésion, une unité et une intensité expressive incomparables, auxquelles ne peuvent prétendre les oeuvres écrites en morceaux séparés, soudés par des récitatifs. Le "Drame musical" de Wagner peut être considéré comme coulé d'un seul bloc, et, par comparaison, on peut envisager les "Opéras" écrits en dehors de cette formule comme des ouvrages de mosaïque ou de marqueterie. On voit la différence des deux procédés, abstraction faite de toute idée de supériorité.

Wagner a développé l'art de l'orchestration, du coloris de l'orchestre, jusqu'à un point inconnu auparavant, et qui "semble" la dernière limite; mais en art il n'y a pas de limite, et on va toujours en avant; je ne veux ici nommer personne, mais il me semble que parmi les maîtres français, il y en a un déjà qui l'a surpassé en cela. Toutefois, et en dehors des combinaisons nouvelles qu'il a imaginées entre les divers instruments de l'orchestre classique, il y a introduit des éléments nouveaux, notamment les "Tubas", famille intermédiaire entre les cors et les trombones, et la "Trompette-basse", qui figurent dans la plupart de ses partitions et enrichissent singulièrement le groupe des cuivres, sans rendre pour cela son instrumentation plus bruyante, ainsi qu'on peut le constater chaque fois qu'on entend ses oeuvres dans de bonnes conditions d'exécution, ce qui est rare en France.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

A la hauteur du 52me degré de latitude l'armée se sépare en deux corps. L'un s'engage dans le détroit de Belle-Isle et pénètre dans le golfe Saint-Laurent, et l'autre se dirige vers les côtes est de Terre-Neuve.

Aussitôt entrés dans la mer intérieure qui ferme l'estuaire du grand fleuve, les phoques composant le premier corps de l'armée se dispersent à droite et à gauche, au nord et au sud, le long des rives, filant à travers les flots, les rochers, les battures de sable, où ils trouvent une abondante pâture de poissons et de coquillages. Des détachements nombreux se dirigent vers les îles de la Madeleine, remontent la rive sud de l'Anticosti, tandis que le gros de l'armée se distribue dans l'archipel du nord, choisissant de préférence l'entrée des rivières et les anses profondes où se forment les premières glaces, sur lesquelles les femelles mettront bas, dans la première quinzaine de février.

A sa naissance, le petit loup-marin est gros comme un chat, mais sa croissance est si rapide qu'à la fin de mars, il pèse déjà de 50 à 60 livres. C'est à cette époque qu'il a le plus de valeur et qu'il est le plus recherché par les chasseurs. On le nomme "white coat" — capot blanc — ou "prime young harp". Il mesure environ trois pieds de longueur, donne de quatre à cinq gallons d'huile, et sa peau rapporte un dollar en moyenne.

Vingt-cinq ou trente goélettes, composant la flotte du nord, partent tous les printemps de la Pointe-aux-Esquimaux (400 milles en bas de Québec), à la poursuite des phoques, affrontant les vents, les glaces et les courants. Cette flottille fait une capture moyenne de 9,000 à 10,000 loups-marins.

Sur la côte est de Terre-Neuve, lorsqu'un steamer arrive à un champ de glace, il s'y lance à toute vapeur, et se fait un chenal à travers cet écueil mouvant, où il se trouve bientôt enserré. Il n'y a pas un seul phoque à l'horizon. Mais, patience! ils y seront en peu de temps. En effet, le lendemain matin, dès le point du jour, ils grimpent sur la glace par les interstices et les trous d'air pour prendre leurs ébats. Les sentinelles vigilantes sont déjà apostées, plantées sur leurs nageoires palmées, qui leur servent aussi de pattes. Ces sentinelles sont tuées à coups de fusil, et dès qu'elles sont disparues, le gros de l'armée reste là, attendant le massacre qui ne tardera pas. Les hommes descendent, armés d'une perche en bois franc de 10 à 12 pieds de longueur et de deux à trois pouces de diamètre, avec laquelle ils frappent l'animal en-dessous de l'oreille, son seul endroit vulnérable. Ils sont deux par deux. Après en avoir tué une douzaine, l'un tire son couteau et détache la peau et le gras tout près de la tête; l'autre tire par la queue, celui de devant par la tête, et l'épine dorsale sort de l'enveloppe comme une épée du fourreau. On "lace" la dépouille avec des courroies, on la traîne, cinq ou six à la fois, suivant la grosseur des sujets, jusqu'au navire, où elle est salée et empaquetée.

Le port de Bristol, en Angleterre, est le principal marché pour la vente des peaux et de l'huile de loup-marin.

La peau, aussitôt détachée du corps, est emportée en Angleterre, où l'on en fabrique les cuirs les plus recherchés pour leur souplesse, leur poli et leur imperméabilité. De la graisse on tire de l'huile employée dans les phares, les mines, la lubrification des machines, le repassage des peaux et la fabrication des savons de toilette.

Il faut en moyenne de 11 à 14 livres de graisse pour faire un gallon d'huile, valant \$140 la tonne.

Le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse ont chacun plus de 4,000 milles carrés de forêt. Tout le long de la côte, le sapin et l'épinette sont les principales essences, mais dans les endroits élevés de l'intérieur, le bois dur, tel que l'érable, le hêtre, le frêne, le bouleau, domine. L'on y trouve aussi du sapin et du pin. Lorsque le bois dur a été abattu, le sapin, le bouleau et la pruche poussent à sa place. Ces forêts fertilisent le sol, de sorte que, lorsque l'on fait du défrichement, la terre est propre à l'élevage des animaux et à la culture des arbres fruitiers.

LE NOUVEAU-BRUNSWICK

Les deux provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick se ressemblent tellement, sous tous les rapports, enclavées comme elles sont, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, qu'une seule description est suffisante pour les deux. Halifax, avec ses 41,000 âmes, est la capitale de la Nouvelle-Ecosse, et c'est là qu'est le siège du

gouvernement. Saint-Jean, N.-B., est la métropole de cette province et compte aussi une population de 41,000 âmes. Fredericton est la capitale du Nouveau-Brunswick (population, 7,000 habitants).

Les quartiers généraux et les grandes usines de l'Intercolonial (le chemin de fer du gouvernement) sont situés à Moncton, à quelques milles de Shédiac, un bourg presque entièrement habité par des Acadiens. Les places les plus importantes de la province sont Portland, l'un des faubourgs de St Jean, Frédéricton (dans l'intérieur), Memramcook, Bouctouche, sur les côtes du Golfe. Nous traverserons plus tard la rive Est de la Baie des Chaleurs, et nous visiterons les principaux centres de cette région.

En attendant, nous allons visiter le Paradis Terrestre (en été, s'entend). Voyez-vous, séparée de nous par un bras de mer de quelques milles, cette émeraude jetée au milieu du Golfe? C'est l'île du Prince-Edouard. Une heure de navigation nous transporte à Summerside, d'où le chemin de fer du gouvernement nous conduit à Charlottetown (12,000 habitants) capitale de l'île. De là bien installés dans une bonne voiture, nous faisons une excursion dans les environs. Inutile d'aller bien loin, car c'est la même chose d'un bout à l'autre de ce beau domaine. Des fermes modèles, de gras pâturages, des pelouses, de riantes habitations dont les portes sont largement ouvertes aux visiteurs. Pas de pauvres gens dans ce pays béni. Tout le monde est riche, et nous ne nous attarderons pas longtemps dans ce séjour enchanteur, car il y a une province voisine qui nous est encore plus chère, parce qu'elle nous touche de plus près, sur les côtes du Golfe St Laurent. A l'extrémité nord du Nouveau-Brunswick, se trouve Miscou, à l'embouchure de la Baie des Chaleurs, célèbre à plus d'un titre. Bien installés dans les wagons confortables de l'Intercolonial, nous filons à toute vapeur, le long de la baie, jusqu'à Newcastle, où un arrêt s'impose pour visiter l'une des plus vieilles villes du Canada, Chatham. Un yacht nous transporte en peu de temps jusqu'à cette ancienne cité jetée à l'embouchure de la rivière Newcastle, qui déverse ses eaux dans la Baie des Chaleurs. Peu de choses à voir d'ailleurs dans cette bourgade, à l'exception des anciennes maisons construites par les Français, et qu'on ne peut démolir aujourd'hui sans se servir de la dynamite.

De retour à Newcastle et à bord du convoi de l'Intercolonial, nous traversons un pont dont les culées et les assises reposent à 200 pieds au-dessous du niveau de l'eau.

Bathurst, cinq minutes d'arrêt pour regarder les bancs d'huîtres sur la plage, car la mer est basse. Elles sont là, amoncelées en tas, attendant qu'on les prenne. On assure que ce sont les meilleurs du monde entier.

Dalhousie, à un mille de distance de la gare, et finalement nous voici rendus à Campbellton, la dernière station du Nouveau-Brunswick, avant d'entrer dans la Terre Promise, la belle province de Québec, la patrie française.

A quelques milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Restigouche, le visiteur se trouve dans le royaume du roi des poissons d'eau douce, son pays natal, auquel il revient tous les ans pour frayer, après avoir séjourné pendant six mois dans les eaux profondes de l'océan. C'est le saumon, source de richesse pour les pauvres gens, et de plaisir pour les heureux de ce monde qui possèdent de la fortune. Nous parlerons aussi de son congénère la truite. Ces salmonidés sont les deux espèces les plus abondantes des rivières et des lacs du Canada, avec le ouananiche, qui peuple le lac St Jean, dont les eaux se jettent dans le Saguenay.

Empruntons ici de M. André Montpetit, qui est assez riche pour nous permettre de lui enlever quelques lignes de son travail remarquable sur "Les poissons d'eau douce du Canada", la citation suivante:

"Le saumon commun est à la fois poisson d'eau douce et poisson d'eau salée, vivant six mois dans l'une et six mois dans l'autre. Il passe la belle saison dans nos rivières et l'hiver à la mer. Il fait ses amours aux sources les plus vives de nos cours d'eau; il y naît. Il y passe sa première enfance, mais il grandit, se développe et s'engraisse à la mer. Sa vie semble être celle d'un sybarite, partagée en "noces et festins", mais, hélas! tous ces plaisirs sont troublés par d'innombrables ennemis, grands et petits, qui le chassent de la mer, et à peine est-il arrivé dans les eaux douces qu'il rencontre "l'homme" armé de mille pièges, de mille engins savamment préparés pour sa ruine.

UN CANADIEN.

(A suivre)

Calmez ces douleurs



Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

Rideaux de Portes

MOINS
33 1/3
P. C.

Jolis rideaux à panneaux de portes, cela relève l'apparence de votre passage.

S'ils sont beaux et artistiques, l'effet est très agréable de la rue.

Nous avons des rideaux à panneaux de portes dans un grand nombre de jolis dessins.

Ils ont 36 pouces de long et 24 pouces de large.

Quelques-uns sont à centres en belle soie souple, fine, légère.

Autour de ces centres se trouvent des bordures en jolis dessins de dentelle et insertion de ruban de fil.

D'autres ont le centre en linon et tulle de Bruxelles, avec effet de bordure de fleurs en insertion de dentelle.

Prix, depuis \$1 à \$4 chaque, moins 33 1/3 p. c.

Sur les prix des panneaux de portes, de toutes grandeurs, nous ôtons 33 1/3 p. c.

Sur les soies artistiques de fantaisie et unies, pour faire des rideaux de portes, ou pour draperies, nous ôtons aussi 33 1/3 pour cent.

RENAUD, KING
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ❖ ❖ ❖ ❖

Prix, - - 25 cts



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de 10 Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 10, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

UN HOMARD UN PEU CHER

En sortant de son bureau, vers six heures, M. Liégeois était tout guilleret. Était-ce l'influence d'un joli soleil de mai, ou mieux encore, l'idée de se retrouver, dans une heure, assis dans un bon fauteuil d'osier, pantoufles aux pieds, dans sa jolie maisonnette de La Celle-Saint-Cloud?

Un peu de tout cela, peut-être; mais l'événement important qui motivait cette joie, c'était tout simplement la fête de sa femme, de sa bonne Artémise.

Tout en longeant la rue du Havre, M. Liégeois songeait qu'il avait encore vingt bonnes minutes devant lui avant de prendre son train, et qu'il fallait les employer à l'achat d'une petite surprise pour sa femme.

—A quoi penses-tu donc? fit tout à coup une voix joyeuse derrière lui.

—Tiens, ce bon César! Quelle surprise! Mais, dis donc, c'est à toi, ce bel animal? Ah! quel joli chien!

—Ne m'en parle pas. Ma femme et moi nous sommes désolés. Nous déménageons, et on ne tolère aucun enfant ou animal dans notre nouveau local.

—Quelle heureuse coïncidence! Ma chère Artémise me disait encore dernièrement: Notre villa est charmante, mais si j'avais un chien, comme j'y serais heureuse. C'est une compagnie et une sécurité. Laisse-nous le tien en villégiature; nous te le rendrons quand tu voudras.

—Comme je te remercie, fit César avec effusion. Emmène-le de suite.

—C'est cela. C'est aujourd'hui la fête de ma femme; ce qu'elle va être contente!

Après les "au revoir", "à bientôt", "bonjour chez toi", etc., etc., et les poignées de main interrompues par des ouah! ouah! énergiques, les deux amis se séparèrent, enchantés.

—Avec tout cela, pensa Adolphe, je n'ai encore rien acheté pour ma femme.

Tout à coup, son regard se posa, fasciné, sur un magnifique homard vivant exposé à la devanture d'une poissonnerie.

—Si je l'achetais? se dit Adolphe, Artémise qui aime tant le homard! C'est une petite dépense, mais ce n'est pas tous les jours fête, comme on dit.

—Combien cette petite bête? demanda-t-il à la marchande, d'un air de suprême indifférence.

—Monsieur, c'est au poids, répondit celle-ci avec son plus gracieux sourire.

—Pesez-le-moi, je vous prie.

—Cela fait six francs, monsieur, tout au juste.

—Six francs, c'est bien cher pour un homard, pensa M. Liégeois; mais il était si beau et Artémise allait tellement se régaler!

La marchande enveloppa le homard dans un journal, et voilà notre ami, son chien et son homard partis à la gare Saint-Lazare.

—Si je prenais un billet pour mon chien? pensa M. Liégeois. Ah! baste, on ne contrôlera pas, et, à l'arrivée, j'en serai quitte pour un cigare à Baptiste.

Baptiste était le préposé au contrôle des billets à la sortie des voyageurs.

Comme toujours, les compartiments étaient presque tous complets.

Il monta donc au hasard et se plaça en face d'une élégante jeune femme, à côté d'une grosse dame et d'autres personnes de sexes différents.

Voulant lire son journal et ne sachant où poser son embarrassant colis, M. Liégeois se figura pouvoir le confier à Azor en le lui mettant en travers la gueule; puis il commença à lire le compte-rendu de la séance à la Chambre des députés.

Pendant ce temps, le homard commençait à s'agiter d'une inquiétante manière.

—Veux-tu du susucré, mon petit chien-chien? demanda une grosse dame à Azor. Allons, viens chercher le susucré.

Cela a-t-il le sens commun de proposer du susucré à un chien-chien qui tient un paquet dans sa gueule?

Azor hésita un moment; mais, la gourmandise l'emportant, il prit bravement son parti et déposa le homard sur la jupe d'une jeune femme pour prendre le sucre offert.

Maitre Homard, voyant à sa portée une main blanche et fine, n'attendit pas un seul instant; il referma vivement ses pinces sur sa proie.

La jeune femme se mit à pousser des cris perçants, en agitant la main pour faire lâcher prise au homard; mais celui-ci ne s'avouait pas vaincu et faisait de grands sauts dans les airs, charmé de cette partie de balançoire improvisée, et serrant de plus en plus.

M. Liégeois, tout confus, balbutia de plates excuses, desserra les pinces du homard et, devant l'hilarité des voyageurs, ne sachant que faire du crustacé, le déposa dans le filet.

Mais messire Homard était sans doute d'humeur farceuse, car, après quelques moments de repos, il recommença de s'agiter.

Tout à coup, il aperçut l'anneau de la sonnette d'alarme.

Le saisir de ses pinces et s'y accrocher fut pour lui un jeu.

En voyant ce manège, le rire des voyageurs redoubla et la confusion de M. Liégeois augmenta d'autant.

—Entêté! hurla-t-il, s'adressant furieux au rusé homard, tu n'auras pas le dernier mot. Et, d'un coup sec, il tira de toutes ses forces sur l'animal.

Deux minutes après, le train stoppait, et un contrôleur se présentait à la portière.

—Qui a tiré la sonnette d'alarme? demanda sévèrement l'employé, très surpris de ne constater aucun accident.

—C'est... c'est... lui, bégaya Adolphe en désignant son homard, au milieu de l'hilarité générale.

—Comment, un homard qui tire une sonnette d'alarme? Ah! ça, monsieur, vous êtes fou; quelle est cette mystification?

—C'est la faute de mon chien, bredouilla Adolphe Liégeois, perdant de plus en plus la tête.

—Comment, vous avez un chien aussi? A-t-il un billet, au moins?

—Non... je... c'est-à-dire...

—Ah! mon gaillard, vous voyagez avec un chien sans billet et vous faites tirer les sonnettes d'alarme par les homards! c'est vous qui ne vous en tirez pas comme cela; je vais vous flanquer deux contraventions dont vous vous souviendrez.

En arrivant à la Celle-Saint-Cloud, M. Liégeois était aussi rouge que son homard... cuit, et les voyageurs étaient malades de rire.

Ce fut bien piteusement qu'il tendit son billet à Baptiste. Après toutes les formalités nécessitées par les deux contraventions, il arriva enfin à la maison.

Sa femme l'attendait, toute joyeuse.

—Ah! quelle bonne surprise, s'écria-t-elle galement. Comme nous allons nous régaler avec ce beau crustacé; mais il est bien gros, comme tu as dû le payer cher!

—Hélas! fit M. Liégeois, soupirant et tombant effondré sur un fauteuil... Soixante-dix francs!

M. DEPREZ.

De "La Famille".

Les tribunaux militaires allemands.

Au mois d'avril dernier, un élève pharmacien qui faisait son service de volontaire d'un an à Damberg, se trouvait dans un restaurant de cette ville. En face de lui étaient attablés quelques civils, dont un se permit de regarder — de "fixer", comme on dit de l'autre côté du Rhin — le beau militaire. — Or, en Allemagne, il est interdit aux simples pékins de fixer un beau militaire; seules, les femmes jouissent de ce privilège, encore faut-il qu'elles n'aient pas atteint l'âge canonique et qu'elles soient jolies.

Le potard volontaire d'un an se leva, alla demander des explications à son vulgaire vis-à-vis, et celles-ci ne lui paraissant pas suffisantes, dégaina et asséna un bon coup de tranchant de sabre sur le crâne de l'importun.

Le beau militaire a comparu devant le tribunal "idem" de Damberg, qui l'a condamné à cinq jours d'arrêts simples. Quant au pékin, qui garda le lit plusieurs semaines, il a été prié de mettre à l'avenir le nez dans son assiette.

SIESTE

Il est midi, le ciel braille.
Sous un églantier rouge en fleur,
Une honnête et calme famille
A trouvé l'ombre et la fraîcheur.

Le père veille en sentinelle;
La mère, assoupie un moment,
Tourne, au moindre bruit, la prunelle
Vers son petit monde dormant.

Le plus jeune à plein coeur sommeille;
Les aînés, l'oeil ouvert encor,
Suivent, dans l'herbe, un vol d'abeille
Au corselet brun strié d'or.

Heureuses gens! Leur vie est douce.
Pour oublier le monde entier,
Il leur suffit d'un peu de mousse
Sous les brins verts d'un églantier.

Gueux et contents, d'un coeur candide
Ils aiment, ces originaux!...
Et c'est, dans un pot de fleurs vide,
Une famille de moineaux.

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie Française

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs. MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

Grand Choix de nouveaux modèles

... de ...

Bandeaux et Transformations Invisibles
Frisure naturelle garantie
Spécialité de CHEVEUX BLANCS

Grand choix de modèles à essayer
Essais gratuits. Prix modérés.
Demandez le catalogue illustré.
Envoi Franco.



PALMER

COIFFEUR DE DAMES

1745 Rue Notre-Dame

Tel. Bell Main 391

LE CHOIX DES GOURMETS

L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUGET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

L'âme de la maison

C'est une poétique chaumière, située à mi-côte, en plein soleil, sur le versant méridional de la vallée de l'Iton, au village du Rebrac, l'un des plus pittoresques de la Normandie.

Sur toute la façade, un pied de vigne séculaire étend ses deux grands bras surchargés d'énormes grappes rougissantes. Des touffes de rosiers grimpent jusqu'au toit, qu'ils festonnent d'une guirlande parfumée et réjouissante à l'œil.

Devant la maison, une cour plantée de divers arbres à fruits, sous lesquels s'ébatent des bandes de volailles que régendent deux superbes coqs à l'allure fière et majestueuse. Ensuite de la cour, un jardin potager et fruitier, agrémenté de rosiers, d'oeillets et de giroflées aux divins parfums, descend en pente douce jusqu'à la jolie rivière de l'Iton qui roule joyeusement ses nets flots diamantés et chantonnants sur le galet cher aux succulentes fruites.

En haut, derrière la maison, monte jusqu'au sommet de la colline un champ planté de pommiers dont les branches ploient et craquent sous le fruit tendrement coloré à qui nous devons le cidre, cette fraîche et délicieuse boisson, blonde comme les déesses, légère et pétillante, spirituelle et gaie, comme le champagne.

Sur le plateau qui domine la vallée, a été bâti, naguère, un château à tourelles et à clochetons, par un baron de la finance qui, ayant trouvé le pays fort à son gré, parvint, à force d'argent, à s'en faire céder la plus grande partie afin d'orner son château d'un parc et d'un jardin anglais.

Parmi les quelques rares paysans qui résistaient encore aux offres du riche financier, figurait le père François, le propriétaire de la chaumière fleurie. Ni pour or, ni pour argent, comme dit le brave homme, il ne veut abandonner la vieille maison où il est né, où sont nés son père et son grand-père.

Cette résistance contrariait vivement le baron. Il ne cessait de maudire la Révolution, qui a enlevé à la noblesse ses privilèges et son prestige. Au bon vieux temps, il se fût, lui-même, adjugé la maison et le champ du père François, et le bonhomme n'aurait eu qu'à s'incliner et dire avec le fabuliste: "Il m'a fait, en me croquant, beaucoup d'honneur." Le baron déplorait amèrement de tels bouleversements, car il prenait très au sérieux son titre usurpé. Il avait fini par se croire réellement descendant des rois. On l'eût peut-être fort étonné en lui rappelant que son père n'était qu'un simple paysan normand, et que, lui-même, au temps de son enfance, avait souvent conduit les vaches aux champs. Il paraissait avoir tout à fait oublié ce dernier détail de son existence, et quiconque eût osé le lui rappeler, eût été, sans nul doute, très mal venu.

La dernière fois qu'il fit le siège de la chaumière, le père François venait de se mettre à table. Entouré de sa famille, il était assis devant un énorme morceau de lard froid, flanqué d'un gros fromage blanc, soigneusement égoutté, et baignant dans la crème. Le vieux cidre, couleur de blé mûr, pétillait dans les verres.

—Bonjour, voisin, comment ça va-t-il?

—Mais, assez bien, comme vous voyez, monsieur le baron. L'appétit ne va pas mal. Et l'appétit, c'est comme le bâtiment à Paris; quand il va, tout va, comme on dit.

—En effet, père François, vous avez une mine fraîche et toute réjouie qui fait plaisir à voir. En vérité, je crois que vous rajeunissez tous les ans, tandis que nous vieillissons, nous autres, à vue d'œil. A quoi cela tient-il, voisin?

—Dame! monsieur le baron, ça vient peut-être bien de ce que nous sommes sortis d'une bonne terre. C'est pour ça que nous l'aimons tant et que nous ne voulons point l'abandonner.

—Alors, vous êtes toujours satisfait. Tant mieux. J'en conclus que la récolte a été bonne cette année.

—Assez, monsieur le baron, assez. Pour dire qu'elle est fameuse, elle n'est pas fameuse; mais pour dire qu'elle est mauvaise, elle n'est pas mauvaise... Et les affaires, comment vont-elles à Paris?

—Superbes! les affaires, mon cher voisin, tout à fait superbes! Entre autres, une mine d'or qu'on vient de découvrir à Terre-Neuve, et qui va rapporter au moins vingt-cinq pour cent aux actionnaires. C'est justement à ce propos que vous me voyez chez vous. J'ai tout de suite pensé à vous. Je me suis dit: "Il faut absolument faire profiter de l'occasion ce bon père François." Et je suis accouru. Je m'en serais voulu de vous avoir oublié.

—Vous êtes bien bon, monsieur le baron, mais vous savez que je n'ai pas d'argent à risquer pour la pêche de l'or à Terre-Neuve. Si j'en avais, je préférerais l'employer à la pêche à la morue. Cette mine-là me semble encore plus sûre et plus substantielle que l'autre.

—Mais, mon cher voisin, si vous n'avez pas aujourd'hui de fonds à placer, vous pouvez en avoir demain autant qu'il vous plaira. Ne vous ai-je pas offert de votre propriété le prix qui vous conviendrait? Je maintiens ce que je vous ai dit. Fixez votre prix; il est accepté d'avance. Songez que ce que je vous offre, c'est la fortune.

—Je vous remercie beaucoup, monsieur le baron, mais je n'ambitionne pas d'autre fortune que celle que je trouve dans la culture des champs que mon père m'a laissés. C'est une bien petite fortune, mais elle est solide et suffit à mon bonheur. Quand un homme est assez heureux pour posséder un peu de terre, c'est une bien grande folie à lui que de la dédaigner pour courir après ce que vous appelez la fortune. La terre est une bonne mère qui ne demande qu'à être aimée pour donner à l'homme le seul vrai bonheur. En dehors d'elle, tout éclat et toute richesse ne sont que factices. Ce sera toujours à elle qu'il faudra revenir après les grandes désillusions, les catastrophes et les ruines, conséquences inévitables des fausses richesses et des mensongères prospérités. Que feriez-vous, monsieur le baron, de tout votre or, de ce métal fascinateur et corrompeur, s'il n'y avait plus du tout d'agriculture? Vous auriez beau l'offrir par tas, il ne vous procurerait ni un bifteck, ni une poignée de farine. Il vous faudrait, à côté de vos trésors, mourir de faim.

—On ne saurait mieux penser, ni mieux dire. En vérité, mon cher voisin, j'admire votre raisonnement. Raison de plus pour accepter ma proposition. Avec l'or que je suis prêt à vous verser, en échange de votre petite propriété, vous pourriez en acquérir une triple et même une quadruple en étendue, sans compter que vous me rendriez ainsi un très grand service, et que je deviendrais votre obligé. Ah! ah! je vous tiens, père François, que pouvez-vous répondre à cela?

—Je vous répondrai, monsieur le baron, que je serais bien heureux de pouvoir vous obliger, mais il y a une chose que tout votre or ne saurait me payer, c'est l'âme de ma maison. Cela vous étonne? Vous allez me comprendre. Pour moi, cette maison, qui ne vous dit rien, est pleine de souvenirs attendrissants. C'est mon grand-père qui la bâtit et qui planta tout ce qui en fait aujourd'hui l'ornement. C'est dans ce vieux fauteuil qu'il expira tranquillement, à un âge très avancé. Il me semble encore le voir, sous ses cheveux blancs vénérés, me prendre sur ses genoux, me combler de caresses, et me recommander d'être toujours sage et honnête. C'est ici que mon père est né et qu'il est mort, après une longue vie de travail et de probité. C'est là qu'est morte ma mère, dont le souvenir occupe sans cesse ma pensée. Les murs, les meubles, les arbres, tout me parle à chaque instant de mon aïeul, de mon père, de ma mère, et il me semble toujours vivre au milieu d'eux, environné de leur ombre sacrée. Cette treille magnifique et tous ces arbres chargés de fruits que vous voyez, que de fois mon père, ou ma mère, m'élevant à bout de bras, m'ont aidé à en détacher, de mes faibles mains, tantôt une grappe fondante dont je me barbouillais le visage, tantôt une pomme, ou une poire, dans laquelle je mordais à belles dents! Et vous voudriez, monsieur le baron, que j'abandonne tout cela pour quelques poignées d'or! Il me semble que je ferais mourir une seconde fois ceux qui m'ont tant aimé, et que je ne cesserais d'aimer qu'en cessant de vivre. Ce serait un crime que je ne commettrai pas.

—Allons, n'en parlons plus, père François, et croyez que votre piété filiale et votre grand amour du foyer natal me touchent infiniment. J'attendrai.

—Qu'est-ce que vous attendez, monsieur le baron? Ma mort? Mais, je viens de vous le dire, je suis de bonne terre, et vous attendriez peut-être longtemps. D'ailleurs, je suis certain que mes enfants n'auront pas d'autres sentiments que les miens. Croyez-moi plutôt, monsieur le baron, méfiez-vous de la fortune qui ne repose que sur les jeux du hasard. Pendant que vous la tenez, enchaînez-la solidement à la terre. Achetez une bonne et grande ferme, et faites-vous agriculteur. "La condition naturelle à l'homme, a dit un grand philosophe, est de cultiver la terre et de vivre de ses produits." Cette sentence, si admirable de bon sens, devrait être gravée en lettres d'or sur les murs de toutes nos écoles. Néanmoins, monsieur le baron, si vous préférez aller à Terre-Neuve, que ce soit plutôt pour y pêcher la morue.

Le baron préféra la pêche de l'or. Mais un grand krach qui advint le ruina si complètement que son fameux chateau, qui lui avait coûté plus de deux millions, avec toutes les dépendances, fut adjugé trois cent mille francs à son agent de change.

JEAN DU REBRAC.

De "La Famille".

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas, et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle A. Béreau, 875 Drolet, Montréal, cartes en cuir. — A. D. Sicotte, marchand-tailleur, Farnham, P. Q. — J. Nérée Guenette, Trois-Pistoles, comté Témiscouata. — Mlle Odia Guillette, Manville, R. I., B. P. 6. — Mlle Renée Des Rives, 1155 Bordeaux avenue, Montréal, fantaisies préférées pour Canada, vues pour pays étrangers. — Lévis Belleau, 72 rue St Georges, Lévis, Québec. — Mlle Maud E. Courcelles, 163 Dalhousie. — M. Ernest Beaumier, 803 Elm St., Manchester, N. H. — Mlle Dorilda Chaput, 107 St Jacques, Ch. 20, Montréal. — L. A. Charbonneau, 180 St Jacques, Ch. 4, Montréal, fantaisies, vues des vieux pays, signature côté vue. — MM. Wilfrid Laflamme et Joseph Marcoux, Ste Marguerite, comté Dorchester, tous genres acceptés. — Mlle Marie-Anne Saucier, St Raymond, comté de Portneuf. — Mlle M. Regina Bélanger, Old Lake Road Station; timbre et signature côté vue. — Mlle Octavie Lépine 289 rue St Valier, St Roch, Québec; échangera avec tous les pays, réponse prompte et assurée. — Mlle Aurore Michaud, 33 Hill St., Biddeford, Maine; avec monde entier, tous genres. — Mlle Léonette Bricot, Lachute Mills, comté d'Argenteuil, cesse l'échange de cartes postales. — Mlle Estelle Bégin, 44 rue Ste Famille, Québec; vues et fantaisies. — A. Andrew, Leclercville, comté Lotbinière, Qué.; anglais et français. — Léo Sansoucy, St Judes, comté St Hyacinthe; vues préférées. — Ella Turcotte, 2534 Broad St., Fall River, Mass.; avec monde entier, avec jeunes gens instruits, français, anglais, allemand. — Mlle Marie-Anne Frigon, St Maurice, comté Champlain; cartes morales seulement. — Mlle Rose de Bengale, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Bertha de Rouville, 1069 St Antoine, St Henri, Montréal. — Mlle Nellie Gravelle, Aylmer East, P. Q. — Mlle E. Déchêne, inst., Village Taoussac. — Mlle Blanche Lamarre, 29 rue Grant, Longueuil. — Mlle A. Viens, 9 King St., Mittleague, Mass.; correspondance anglaise, française; réponse prompte et assurée. — Mlle Agnès Baril, 7 rue Chambord, Montréal. — Mlle Elisabeth Fyfe, 658 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Florence Morency, St Jean de Dieu, comté Témiscouata, P. Q. — Serge de Boisfleury, 184 Ste Catherine-Ouest, Montréal. — H. Royer, 484 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Rose Chappelaine, Pierreville. — Napoléon Aubut, 593 Rodman St., Fall River, Mass. — Mlle Alma Parent, Rivière Trois-Pistoles, P. Q.; avec monde entier. — Mlle Rose Fournier, 499 rue Willow, Woonsocket, R. I.; fantaisies préférées. — Mlle Albina Longer, St Cuthbert Station; fantaisies. — Mlle A. Bertholdi, St Jérôme, comté Terrebonne, P. Q.; avec jeunes gens instruits. — Mlle Alberte d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal. — Mlle Bernadette d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal; vues et fantaisies. — M. Albert Charbonneau, No 21 rue Roy, Montréal; fantaisies, vues de l'étranger, signature côté vue. — Mlle Aurore Berthiaume, 241 St Antoine, St Hyacinthe, P. Q. — Mlle Berthe Langlois, aux soins de L. Tailleur, Dalhousie St., Ottawa, Ont. — Mlle Eva Berthiaume, 141 rue St Antoine, St Hyacinthe, P. Q. — Mlle Lamoureux, 35 Chemin Ste Catherine, Outremont, près Montréal, P. Q.; avec tous pays. — Mlle Anna Golenvaux, 27 rue Longue-Vie, Ixelles, Bruxelles, Belgique; vues avec tous pays, excepté France et Belgique. — Mlle Graziella Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlle Annonciade De Ribienne, 132 St Joseph, Québec. — Mlle Germaine Roy, Sault-au-Récollet. — Mlles Ida et Emma Morin, 11 Winter St., Laconia, N. H.; séries et fantaisies préférées. — Mme Bucher, 172 E. 74th St., New-York City; échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. Rosario Bérubé, avocat, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Blanche Bérubé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Marie-Blanche Bergevin, 834 St Valier, Québec. — Mlle Marie Flore, St François de Sales, comté Laval; avec monde entier. — Mlle Ninette Dion, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Mlle Yvonne Villeneuve, Rigaud, P. Q.; vues et fantaisies. — Mlle Jeanne Francoeur, Sault-au-Récollet; avec monde entier.



Remède sûr pour la Faiblesse des Nerfs.

RESERVE MINES, N.E., CAN. J'ai été attaqué d'une faiblesse de nerfs pendant dix ans. J'ai essayé toutes sortes de remèdes, mais sans succès. Il y a à peu près un an je commençai à prendre le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'avais fait usage jusqu'alors. C'est pourquoi je le recommande à tous ceux qui souffrent. J. M. O'HANDLY, M. Raymond Gélinas écrit de St-Alphonse, Can.: Depuis trois ans mon enfant souffrait sérieusement de la Dance St-Guy. Un ami me recommanda le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et après en avoir pris deux bouteilles mon petit malade a été tout à fait guéri. Merci à ce grand remède.

Le Rév. Th. Dagenais, de St-Roch l'Achigan, Québec, écrit qu'il a appris la guérison complète de l'épilepsie d'un monsieur Lapière par l'emploi des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille. 6 pour \$5.00.

Pour faire une bonne Pêche il vous faut de bons ustensiles

Nous avons un assortiment complet et varié de

- Cannes en bambou,
- Moulinets en cuivre et en nickel,
- Epuisettes démontables,
- Séries spéciales de mouches,
- lignes, appâts, hélices, cuillers,
- hameçons, panier, flotteurs,
- trousses, etc., etc.

Que nous vendrons aux amateurs à 25 pour cent d'escompte!

Wilson Rousseau & Cie
Boulevard St-Laurent, Coin Dorchester

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c...	50c la doz.
noir, 3c.....	30c "
vues locales, noir.....	8c "
couleur.....	15c "
pays étrangers.....	15c "
désastre de San Fran- cisco.....	15c "
Ivoire.....	20c "
couleur.....	30c "
peinte à la main.....	65c "
tableaux, paysages.....	25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. Elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL
Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.
F. DUFOUR
395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

DE - CI DE - LA

La graphologie est une science compliquée.

La graphologie est une science minutieuse, qui ne doit pas s'apprendre aussi aisément que le feraient croire le nombre sans cesse croissant de graphologistes; car, jugez de ce qu'il faut d'études pour arriver à trouver, dans une seule lettre, tout ce qu'y a trouvé un "distingué" graphologiste.

Il s'agit de la lettre F commençant la signature: Fallières.

"Elle commence par de grandes lettres, goût des grandeurs, pour finir en pointes illisibles comme s'il craignait d'achever sa pensée comme de terminer son nom, humilité, dissimulation. Le F de Fallières domine tout le nom d'un geste protecteur; il aime à pontifier, à présider, à dominer."

Il fut un temps où deux lignes de l'écriture d'un homme suffisaient à le faire pendre; maintenant, c'est la marche du progrès, une lettre suffirait!

Appendicite-Club

Cela manquait à la collection des Clubs de toute nature. Voilà que vient de se fonder l'Appendicite-Club à Philadelphie. L'appendicite, vous le savez, est la maladie à la mode.

Inutile de vous dire que ne peuvent en faire partie que ceux à qui cet organe a été enlevé, de gré ou de force, et pour l'admission, il n'est besoin que d'un certificat constatant que l'opération a été subie par le postulant.

Mais l'originalité consiste dans ceci: c'est que le jour de son admission, tout nouveau membre doit faire une conférence sur sa maladie, discours de réception, quoi, tout comme à l'Académie, mais sur soi-même; c'est bien plus intéressant.

Les conversations au Club doivent être folâtres. Il est vrai que chacun pouvant parler de lui-même, de ses impressions, etc., le temps passe toujours trop vite.

Un gros témoin.

Un cas embarrassant s'est produit à une audience de justice à Chistwick, Angleterre.

Un témoin, une jeune fille, devait être entendu, mais le juge fut avisé qu'elle ne pouvait franchir la porte de la salle d'audience.

Cette jeune fille était d'une corpulence telle, que la porte ne pouvait lui livrer passage. Il fut question un moment de faire élargir la porte, mais on eut recours à un moyen plus simple: le témoin fit sa déposition de l'autre côté du seuil.

Mais des formalistes protestèrent que ce n'était pas normal. La vérité est que la déposition, non plus, n'était pas normale; et si elle avait du goût pour les voyages, cela lui serait bien interdit, à moins d'avoir un wagon spécial. Abondance de biens est parfois nuisible, contrairement au proverbe.

Encore une à ajouter à la liste si nombreuse déjà: La Ligue contre l'abus de l'automobile.

Ce titre un peu vague pourrait vous faire croire que cette association a pour but de mettre en garde certains imprudents contre les dangers des vitesses exagérées. Elle se voue, en réalité, à la défense des droits du piéton.

Et c'est tout de même une chose charmante, qu'il faille aujourd'hui être protégé, simplement parce qu'on se risque dans la rue!

M. Koulapki, savant russe, est convaincu que, dans les cas de mort par noyade, les battements du coeur sont empêchés par l'accumulation de certaines substances nuisibles qu'un lavage peut faire disparaître; il est arrivé au résultat, surprenant de ramener le coeur des animaux soumis aux expériences vingt-quatre heures après le décès. Appliquées à des enfants morts, les expériences ont été moins probantes. Cependant, le coeur de l'un d'eux s'est, longtemps après la mort, remis à battre normalement. Bien extraordinaire, mais qui sait... si on ne ressuscitera pas bientôt les noyés vingt-quatre heures après l'accident.

Le plus grand pied.

Voici pour faire pendant au plus petit pied du monde:

Une jeune fille du comté de Surrey, Angleterre, a seize printemps et son pied mesure déjà 16 pouces, et... il grandira encore, c'est probable.

Voilà un record difficile à battre.

Le thé comme il faut le prendre.

La mode est plus que jamais aux goûters, thés, etc. Bientôt on ne dînera plus, l'appétit sera satisfait pour ces dames après leurs après-midi de visite. Cependant, personne ne prend le thé comme on le doit, car il existe en Chine une Bible du thé, et les poètes chantent la boisson bien-faisante sur tous les tons. Voici le cérémonial usité pour prendre la boisson bien-faisante. Il faut en boire sept tasses: "La première ne fait que parfumer la bouche et arroser le gosier; la seconde console de la solitude et de la mélancolie; à la troisième, l'esprit s'éveille, le coeur s'anime, on se sent capable d'innombrables travaux; la quatrième fait monter à la peau une moiteur qui s'évapore en emportant toutes les tristesses; la cinquième purifie les os et la chair; la sixième rend le buveur pareil aux génies immortels; à la septième, une brise caresse vos bras, vous soulève: on va s'élever..."

Tout a fait suggestif, comme impressions; essayez, belles dames, mais... rappelez-vous qu'en Chine, les tasses sont des tasses de poupées.

Figurante ou actrice?

Jusqu'à quelle limite va l'emploi de la figuration au théâtre? et du moment où une figurante parle, ne serait-ce que pour dire quelques mots, ne doit-elle pas être considérée comme "actrice" et payée comme telle.

Grand a été l'embaras des tribunaux anglais, qui n'ont pu résoudre cette question. Une jeune fille demandait des dommages-intérêts à ses directeurs, car un rôle de figuration se compliquait de cette réplique:

"Je suis un vrai phénomène quand il s'agit de choisir des chevaux gagnants. et je ne perds jamais au bridge."

Un mort qui rapporte.

Il y a des gens qui aiment à faire des surprises; tel cet honnête rentier de Barsur-Aube qui se suicide et choisit la noyade.

Première surprise pour ceux qui le connaissaient, car il n'avait aucune raison pour quitter la vie, qui lui était facile et gaie.

Mais celle-ci fut de beaucoup dépassée par une autre. Il avait préparé une liste de tous ses amis et connaissances, pour les prier de venir l'accompagner à sa dernière demeure; mais... peu se dérangèrent, une douzaine seulement, qui furent priés de donner noms et adresses, et furent ensuite convoqués pour recevoir un souvenir du défunt: \$200 les récompensait de leur dernière attention pour le suicidé.

Le garçon de café qui lui versait chaque jour son apéritif reçut \$40, agréable supplément de pourboire.

Mais combien furent désagréablement surpris et regrettèrent de ne pas y avoir été de leur petit voyage.

\$200, c'est, après tout, un gentil cachet de présence.

Le venin... féminin.

Un professeur de Berlin, faisant un cours dans une Université américaine, a déclaré qu'ayant examiné la bouche des plus belles femmes en Allemagne, en France et en Angleterre, il y a découvert un venin foudroyant. Une flèche trempée dans ce venin tuerait plus facilement que les flèches empoisonnées des sauvages.

Ces professeurs sont gens si bizarres et s'expliquant à moitié, nul doute qu'il faisait allusion au venin... de la médisance.

Elle guérit son Père ivrogne

"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocette terrible me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Sac Anglais = "Garni"

BRUN Sac en cuir à grain. Monture anglaise, couverte en cuir. Garniture bronzée. Poignée style anglais. Doublure en cuir. ASSORTIMENT D'OBJETS DE TOILETTE. **OLIVE**



No 469

No 470

PRIX :

16 pouces, \$15.00

18 pouces, \$16.00

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, rue St-Jacques, Montréal Tél. Bell Main 1691



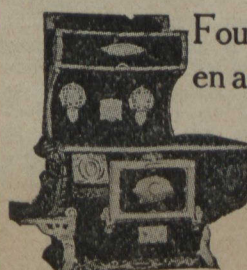
Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles J. N. LEFEBVRE MARCHAND-TAILLEUR Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4908



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Ea 2314 Tél. Marchands 694

MADAME VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299, rue St-Laurent, Montréal

UN HOMME DES BOIS

J'étais arrivé de la veille dans une petite auberge forestière, à moi bien connue, où j'aime à passer deux ou trois jours, quand je peux les dérober aux exigences de mon labeur parisien. Le mois de mai, cette année-là, était — ce qui lui arrive rarement — aussi joli que le dit la chanson ; les bourgeons avaient fini d'éclater en feuilles et teintaient d'un vert léger l'air lumineux et vibrant sous les branches des hautes futaies.

Je m'étais levé de bonne heure pour avoir plus de temps à donner à ma promenade matinale. D'un pas allègre j'allais, prenant et quittant, au gré de mon caprice et du hasard, les sentiers entre-croisés du bois. Des yeux, des oreilles, de tous mes sens, de tous mes pores, je jouissais du printemps, dont l'influence faisait courir en moi, avec un sang vivifié, la force et la joie.

La solitude était complète, la solitude humaine s'entend, car la vie animale chantait, jacassait, gazouillait, sifflait, bourdonnait, grinçait et résonnait partout, aussi bien dans la tendre verdure des rameaux fraîchement parés, que dans la mousse et les touffes d'herbes semées de jeunes fleurs. Des claironnements de coqs, des aboiements de chiens se répondant à travers l'espace, trahissaient l'existence de fermes lointaines, et, parfois, de longs beuglements montaient, assourdis, des pâtures au bas du côté.

Il n'était pas berger. — Ni un bûcheron, ni un rétameur, ni un tailleur ambulant, ni un compagnon qui fait son tour de France, ni un soldat ou un matelot regagnant ses foyers ?

A chaque question, sans empressement comme sans impatience, il répondait non. Je finis par où il eût été plus simple de commencer ; je demandai directement au sphinx le mot de son énigme.

— Si vous n'êtes rien de tout cela, que faites-vous donc en forêt avec votre pelle, votre bissac et votre vieux drap ? Pourquoi cet attirail ? dites-le-moi.

L'inconnu me jeta un regard, parut hésiter, et fit cette réponse qui me sembla bizarre :

— Pour les fourmis. J'aurais voulu des éclaircissements ; mais il n'était pas d'humeur loquace. Il marchait vite, tenant baissés vers le sol ses yeux mobiles et fureteurs. Le voyant s'engager sous bois, je lui témoignai mon désir de le suivre. Il consentit d'un signe de tête, et ne s'occupa plus de moi.

Je l'accompagnai ainsi longtemps, à travers les plateaux, sur les pentes, dans les gorges et les fonds. Nous étions parvenus à un quartier de la forêt planté de grands pins, dont les aiguilles tombées formaient un épais tapis d'un brun chaud qui céda et glissait sous le pied.

Soudain, l'homme poussa une exclamation courte et gutturale, tel un Peau-Rou-

re par-dessus lesquels il en ramena l'extrémité la plus éloignée de la fourmière, il improvisa une espèce de refuge ou d'abri ; puis, se débarrassant de son bissac, il ramassa la pelle, et de trois ou quatre coups vigoureux et rapides, jeta toute la cité des fourmis sur la partie découverte de la toile en y étalant chaque pelletée.

Sans s'effarmer de cette brusque catastrophe, les fourmis, lancées pêle-mêle sur le drap avec la terre, les brins de bois et les oeufs, espoir de leur race, coururent au plus pressé. Dans une inondation, dans un incendie, s'il est quelque part des enfants au berceau, c'est là que se précipitent tout d'abord les mères et les sauveteurs, n'ayant qu'une seule idée, arracher les petits au fléau, les mettre en sûreté tout de suite, n'importe où. Poussées par le même instinct, les insectes saisissent entre leurs mandibules et leur première paire de pattes les oeufs épars au milieu de débris de toute sorte et les emportent en hâte dans les branchages les plus proches, sous l'abri fallacieux du drap replié. Ce triage, que des mains humaines n'auraient pas réussi à faire en une longue journée, l'activité de ces milliers de petits êtres l'accomplit avant que je me lasse de les regarder faire.

L'homme alors tira de sa poche une grande cuillère dont il avait scié ou cassé le manche, jeta de côté les broussailles qui soutenaient les bouts de la toile qu'il étendit entièrement à plat, et, ouvrant son bissac, il y transvasa à grandes cuillerées tous les oeufs. La récolte faite, il secoua son engin, le replia, remit son bissac à son cou, sa pelle à l'épaule, et nous reprîmes notre quête à travers bois.

La satisfaction lui avait délié la langue. Il me raconta qu'il avait pour clients, non seulement les éleveurs de faisans dans les chasses de l'Etat ou des grands propriétaires des environs, mais encore plusieurs marchands d'oiseaux des quais et quelques riches amateurs parisiens. Les oeufs de fourmi sont, en effet, une nourriture excellente, et même presque indispensable, pour faire venir à bien les faisandeaux et les perdreaux élevés artificiellement, ainsi que les plus délicats des petits oiseaux chanteurs.

— Et l'hiver, que faites-vous ? lui dis-je, voyant qu'il était en confiance.

— Tout souffre, l'hiver, les bois, les bêtes, les gens, répondit-il avec cette philosophie de la résignation que la nature enseigne. Tant qu'on peut vivre, il ne faut pas se plaindre, mais c'est si dur. Avant que les talus soient gelés, on cueille le bon mouron, le pissenlit, la chicorée sauvage ; vers Noël, on coupe les branches de houx, on arrache aux arbres les touffes de gui chargées de boules blanches. Avec tout ça, dans les rues de Paris, on trouve des sous. Quand il gèle à pierre fendre, dame ! on fait comme le hérisson, on se terre, quand on a un trou. Et puis, ajouta-t-il avec un clin d'oeil et un ricanement pleins de malice et de mystère, entre nous, un peu de glu et une poignée de crins, ça n'est pas cher, n'est-ce pas ? Et ça vous vaut de temps en temps un gentil lapin ou une jolie brochette d'oisillons.

— Et les gardes-chasse ? objectai-je.

— Bah ! ils ne sont pas mauvais. Je ne suis pas regardant avec eux quand ils ont besoin de mes oeufs pour leurs faisans, et si des fois il y a dans mon bissac un peu de plume ou de poil, eh bien ! ils tournent le dos et se bouchent l'oeil.

Je l'aurais volontiers accompagné plus loin pour m'instruire plus à fond des secrets de cette profession de dénicheur de fourmis qui mériterait bien un chapitre dans les métiers pittoresques de mon ami Charles Le Goffic. Mais déjà le soleil frappait d'aplomb sur nos têtes, et je dus reprendre le chemin de ma petite auberge, à l'orée du bois, où m'attendaient la friture, la gibelote et le frais piccolo, dont, par avance, se délectait mon estomac creux.

B.-H. GAUSSERON.

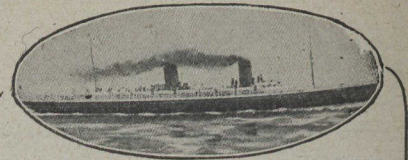
LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse : "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

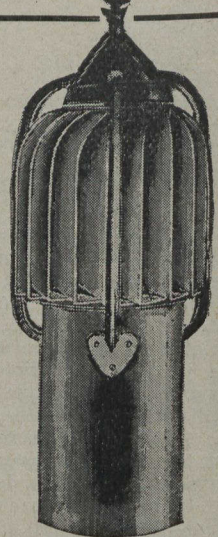
Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA SAVOIE	août 30
*LA PROVENCE	sept. 6
*LA LORRAINE	sept. 13
*LA TOURAINE	sept. 20
*LA SAVOIE	sept. 27
*LA PROVENCE	oct. 3

*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étales, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci - devant de Lessard & Harris

SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant : elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne tous les jours de très bons résultats ; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

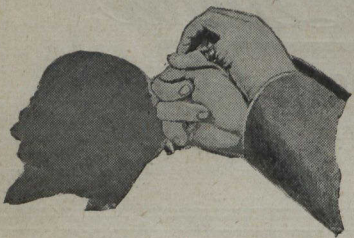
Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épaisse. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

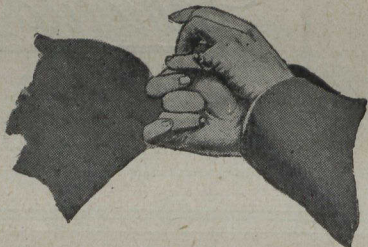
DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.



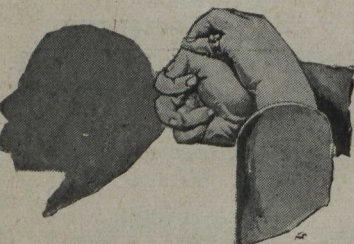
OMBRES CHINOISES



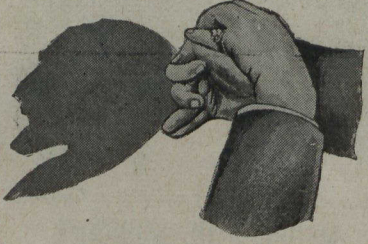
GAMBETTA



THIERS



CRISPI



ZOLA

Tout à coup, contournant une cèpe qui masquait l'entrée d'une étroite allée transversale, un homme se trouva devant moi. Un peu courbé, la barbe blanche et broussailleuse, de longs cheveux gris sous un feutre bossu et délavé, il marchait en pliant les genoux, comme ceux qui ont l'habitude des longues routes et des longues enjambées. Il était vêtu d'une vieille veste de chasse rapiécée, que l'absence de boutons laissait ouverte sur un gilet de tricot moins noir que roux, et qui débordait sur un pantalon de velours à côtes, lustré et élimé, dont le bas s'enfonçait dans de grosses bottes à tiges courtes et à semelles garnies de clous. Il portait sur l'épaule une pelle de terrassier ; à une corde passée autour de son cou, pendaient, derrière lui, les deux poches d'une sorte de bissac, et il tenait, grossièrement roulée sous son bras, une grande toile qui ressemblait à un drap de lit fort sale.

Un chercheur d'or n'aurait pas eu besoin d'un autre équipement. Mais ce n'est pas à l'état natif que les admirables bois qui ceignent la banlieue parisienne recèlent de l'or. La même curiosité qui poussa jadis Pandore à ouvrir la boîte fatale, me fit porter la main à mon chapeau et demander avec bonhomie :

— Sauriez-vous me dire l'heure qu'il est ? — Neuf heures, à vue de nez, dit l'homme en regardant le soleil, dont les rayons étaient encore très obliques.

Me mettant à son pas, et profitant du succès de cette astucieuse entrée en matière, je lui demandai s'il voyageait.

— Non, fit-il, prononçant tout à trac le mot que j'avais évité de peur de froisser sa délicatesse. Je ne suis pas un cheminéau.

— Vous n'êtes pas un berger, non plus ? repris-je.

ge, qui dit : "Ugh !" en découvrant un troupeau de buffles dans la prairie, et s'agenouilla pour mieux observer quelque chose que je ne voyais pas.

Je me courbai et j'aperçus une grosse fourmi, de la variété que les entomologistes appellent "formica rufa". D'autres allaient, à des intervalles plus ou moins rapprochés, dans la même direction. Après une minute ou deux d'attentive observation, l'homme se releva et se mit à marcher précipitamment vers un but qu'il semblait voir devant lui. Nous ne fîmes, d'ailleurs, qu'une centaine de pas à cette allure accélérée, et nous arrivâmes droit à un monticule conique, haut de près de 3 pieds, et construit de terre et de graviers entremêlés de brindilles et d'aiguilles de pin. Tout un peuple de fourmis semblables à celles que nous avions rencontrées s'empressaient, entrant et sortant par les milliers de trous dont le monticule était percé, couvrant toute sa surface d'allées et venues incessantes qu'on peut bien appeler fourmillement, et se répandant aux alentours. Tandis que les fourrageuses couraient aux provisions ou en revenaient, que les ouvrières consolidaient et réparaient les galeries ou en creusaient de nouvelles, les nourrices apportaient déjà, sur le flanc de leur cité exposé au soleil, ces petits cônes ovoïdes, d'un blanc jaunâtre, qui contiennent les futures fourmis à l'état de nymphes et qu'on appelle vulgairement des oeufs.

Mon compagnon se frottait les mains et riait dans sa barbe.

— Bonne affaire ! dit-il. Vous allez voir. Déposant doucement sa pelle, il étendit par terre, à quelque distance de la base du monticule, son drap, dont je m'expliquai facilement les souillures ; avec des bouts de bois mort et quelques touffes de bruyère,



LE
Corset
D. & A.

Le Corset
Vraiment Confortable

Le plus grand nombre de corsets sont faits par quelqu'homme. Ils peuvent avoir de l'élégance, mais non pas toujours le confortable.

Voici un corset façonné d'après les données d'une femme. — Tout corset portant la marque "D. & A." quel qu'en soit le prix, est bien à la mode, mais avant tout, il est confortable — parfaitement confortable — bien plus, il est souverainement confortable — nous insisterons sur cette épithète, c'est la marque distinctive des corsets "D. & A."

Quelle qu'ait été jusqu'à ce jour votre préférence, demandez à votre marchand de vous montrer le corset "D. & A."



Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX

— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

Spectacles nouveaux et extraordinaires chaque semaine

NE MANQUEZ PAS
DE VISITER ❖ ❖ ❖

L'incubateur de Bébé

Le Théâtre Electrique

Les Voyages autour
du monde

Les Chutes, etc., etc.



Allez entendre les
chansons illustrées

DE

BOB PRICE

AU

Théâtre Electrique.

Musique exécutée par
l'excellente

Fanfare

Vander Meerschen

Toute cette semaine. La sensation du monde des amusements

L'audacieux BABCOCK

Bouclant la boucle de la mort
et sautant dans le vide

ATTRACTIONS PERMANENTES UNIQUES

Admission: Adultes 10 cts; Enfants 5 cts ❖

Tous les tramways allant à l'est
conduisent au Parc Dominion.

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de L'ALBUM UNIVERSEL, 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, PROPRIÉTAIRE

CET atelier est installé dans le même local que "L'Album Universel," au No 51, Rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la Rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "DAY," grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.



SUCCURSALE A QUEBEC
Léger Brousseau, Agent
No. 13 Rue Buade, Québec

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte - Catherine Ouest, Montréal

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN